Tome XIX. N° 18 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Déc. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Julie ou les périls de la Sensibilité

Cette Julie, ce n'est pas la Nouvelle Héloïse, mais, plus déraisonnable encore, mademoiselle de Lespinasse. Elle avait dédié au soin d'être amoureuse tout le grand zèle de sa vie. Elle a été très malheureuse, par la faute du sort, et par son art.

I

A l'automne 1752, Marie de Vichy, marquise du Deffand, qui approche de cinquante-cinq ans, est triste à mourir. Elle a quitté Paris vers la fin d'août, s'est mise en route, est venue s'établir pour un peu de temps au château de Champrond qui se trouve aux confins du Mâconnais et du Lyonnais, qui ressemble plus à une maison forte qu'à un joli séjour, et où elle a son frère, Gaspard de Vichy, de deux ans plus âgé qu'elle, la femme et les enfants de ce Gaspard. Elle n'a guère d'amitié pour lui et ne connaît beaucoup ni sa femme ni ses enfants. Pourquoi est-elle venue? L'on n'en sait rien, ni elle ne le sait bien nette-

ment. Elle a quitté sa demeure du couvent Saint-Joseph ; le sentiment qui l'a jetée dehors n'est qu'une espèce de peur ; elle se sauve. Qu'est-ce qui l'épouvante? Elle devient aveugle ; et elle a peur du noir qui la menace, de ce « cachot » où elle sera bientôt murée. Elle n'est pas encore aveugle, mais, comme dit Voltaire, entre chien et loup. Elle n'ose le dire à personne, considérant qu' « il n'y a point un seul homme à qui l'on puisse confier ses peines sans lui donner une joie maligne et sans s'avilir à ses yeux ». Elle a quantité d'amis et ne compte sur aucun d'eux. Elle craint cependant la solitude : elle y serait, avec tout son esprit, plus méfiante qu'une autre. Elle a vécu longtemps à la légère et ne s'est retirée de la dissipation galante que pour essayer d'une liaison, plus tendre, moins futile que les précédentes et que la durée consacrerait. Hélas ! l'amour se revanche des affronts qu'elle lui a faits. Jeune encore, elle s'en riait. « Vous avez l'absence délicieuse », écrit-elle à son cher président Hénault, pendant un voyage. Il lui répond : « Je vous regrettais d'autant plus que je pouvais vous prêter des sentiments qu'il n'y a que votre présence qui puisse détruire. » Imprudents amants, qui ont trop d'esprit ! Leur esprit leur ôte une crédulité que l'amour réclame et qui veut des soins. Leur esprit leur tourne en frivolité toutes choses. Et leur frivolité soudain les attriste, quand ils s'aperçoivent qu'elle ne leur a laissé que cendre dans les mains. Puis, d'être aveugle, ou de savoir qu'on le sera, est un malheur trop grand pour qu'y remédie la frivolité. Mme du Deffand, qui se jouait la comédie en ce monde, s'attend que son destin lui éteigne les chandelles. Voilà comme elle s'est sauvée. Et la voici dans ce château, où elle n'eût point osé venir sans apporter quelques présents.

Le château n'existe plus, ni sa grosse tour carrée, les pavillons qui la flanquaient d'un et d'autre côté, ni les deux terrasses, « l'une du côté de bise et l'autre de midi », et les belles allées en charmilles.

C'est le château où demeurait depuis quatre ans passés Mlle de Lespinasse quand l'y rencontra Mme du Deffand, l'automne 1752 : Mme du Deffand, que sa frivolité rend éperdue ; et Mlle de Lespinasse, que mille maux tourmentent, mais son ardente jeunesse lui défend le désespoir. Bien différentes l'une et l'autre, analogues pourtant, l'une qui se ranime à l'entrain de l'autre, et toutes deux égale-

ment ferventes, l'une qui a été déçue, l'autre qui le sera, toutes deux en peine de l'être encore ou de l'être bientôt.

Quelles durent être leurs causeries, dans ce château farouche et sur les terrasses, devant le bel horizon de campagne ! « Je m'aperçus qu'elle était fort triste et qu'elle avait souvent les larmes aux yeux », écrit alors Mme du Deffand ; et, sur le point de la quitter, elle la complimente de sa gaieté. Cette gaieté dans la tristesse est l'un des charmes de Julie de Lespinasse ; et, triste ou gaie, on ne l'a point vue indifférente, qui est l'état où la frivolité vous met, pour votre malheur, au moment de vous abandonner. Mme du Deffand se plaît à plaindre Mlle de Lespinasse et l'envie ; c'est déjà un amusement : et Mme du Deffand s'éprend de vive amitié pour qui le lui procure, ne fût-ce que par chance ou hasard.

Julie de Lespinasse aura dans un mois vingt ans. Elle n'est pas jolie. Elle est grande et l'on dirait bien faite, si elle n'avait dans toute sa personne quelque chose de sec et un air de pensionnaire qui a grandi promptement. Son portrait, de Carmontelle, est au musée de Chantilly. Elle est assise dans un fauteuil et ne s'y appuierait pas : elle brode ou plutôt fait de la dentelle à la navette ; elle se tient si droite qu'elle ne regarde pas son ouvrage. Elle a un petit visage où les cheveux sont arrangés à la perfection, le nez retroussé. Regardez ce visage : vous n'y verrez, ou je me trompe, rien du tout. C'est la faute de Carmontelle, qui l'a dessinée de profil, de sorte que ses yeux disparaissent. Et consultez l'un de ses amants, M. de Guibert ; il vous répond : « Elle n'était rien moins que belle. Mais sa laideur n'avait rien de repoussant au premier coup d'œil... » Hélas !... Il continue : « Au second coup d'œil, on s'y accoutumait... » Hélas, hélas !... Mais : « Au troisième, on l'avait oubliée... » Bref, un jeune homme pressé n'aurait pas remarqué Julie : et il fallait qu'elle eût le temps de parler. Alors, ses yeux, qu'elle avait noirs, prenaient une admirable expression. Sa physionomie la transformait et la multipliait, pour ainsi dire. M. de Guibert, qui avoue qu'au repos elle n'était rien moins que belle, a écrit : « J'ai vu des visages animés par l'esprit, par la passion, par le plaisir, par la douleur : mais que de nuances m'étaient inconnues avant que je ne connusse Eliza ! » Eliza est le prénom de Mlle Draper, que Sterne a pleurée : M. de Gui-

bert a voulu pleurer sous le même prénom sa chère Lespinasse.

Il y avait en elle de la flamme. Au surplus, M. de Guibert ne l'a rencontrée que lorsqu'elle eut trente-huit ans ; sa flamme n'était pas éteinte, mais nourrie de tout l'aliment d'une existence riche en épisodes. A vingt ans, que Mme du Deffand la découvre, sa flamme, qui secrètement la consume, cherche à brûler davantage. Elle a de quoi se faire de grands chagrins et les changer, soit en révolte ou en folie. Elle sait depuis peu qui elle est : une enfant de l'amour, une bâtarde et, auprès de ces Vichy, comte et comtesse et leur progéniture, quelque chose comme une intruse, la personne la plus étrangement déplacée qu'il y ait.

Sa naissance? A Lyon, chez le sieur Louis Basiliac, chirurgien. Madeleine Ganivet, l'épouse de ce Basiliac, était sage-femme. Les Basiliac tenaient ensemble une maison discrète où était venue faire ses couches une grande dame qui approchait de quarante ans, Julie d'Albon, séparée de son mari depuis quelques années, mère de deux enfants légitimes, une Diane de seize ans et un Camille de huit ans, deux autres étant morts en bas âge, et mère aussi d'un petit bâtard de dix-sept mois qu'on élevait dans un monastère. Elle, née la dernière, est baptisée le 10 novembre 1732, sous le nom de Julie-Jeanne-Éléonore de Lespinasse. On lui invente un père, Claude de Lespinasse, bourgeois de Lyon, qui ne signe pas l'acte de baptême, « pour être absent », et qui est absent, pour n'exister pas. On lui invente une mère, dame Julie Navarre, épouse de Claude et qui n'existe pas. On lui donne un parrain, le chirurgien ; une marraine, qui n'existe pas et que représente la sage-femme. Et, dans tout ce néant imaginé, on la déclare fille légitime.

Elle est fille de la comtesse d'Albon. Le comte d'Albon n'est pas mort et les justes noces le désigneraient pour le père de la petite enfant qui, somme toute, est née dans le mariage de ces d'Albon. Mais il y a une huitaine d'années que ce mari s'est esquivé, ne donne plus signe de vie et, retiré loin des siens à Roanne, ne compte pas plus que s'il était mort.

Mme d'Albon fut assez brave et prit chez elle, pour l'élever comme une enfant qu'on aime, la petite Julie, dans son château d'Avauges, qui n'est pas éloigné de Lyon. Je

ne crois pas qu'elle fît un grand mystère du lien qui l'unissait à Julie ; le nom de Lespinasse qu'elle lui avait donné est celui d'une terre que tout le monde savait qui appartenait depuis trois siècles aux d'Albon. Sans doute Julie eut-elle son enfance la même, ou peu s'en faut, que si elle était née de légitime mariage, la même que son frère Camille, de huit ans plus âgé qu'elle : et, Diane, laissons-la, qui est une jeune fille quand Julie n'est qu'une enfant.

Mais, au printemps que Julie a quinze ans et demi, sa mère meurt. Diane est mariée depuis neuf ans bientôt ; Camille est capitaine dans un régiment de cavalerie. Où placer Julie? Que deviendra-t-elle, avant seize ans, et orpheline, et sans même le droit de se dire et de se croire une orpheline par la mort de sa mère qui n'était sa mère qu'en simple vérité. Sa mère lui a laissé une pension de trois cents livres pour sa nourriture et son entretien dans un couvent, ce jusqu'à son établissement, mariage ou bien entrée en religion, et six mille livres pour sa dot en religion ou mariage, somme qu'elle feint qui lui ait été confiée pour cette pauvre fille.

Julie au couvent? Cela ne s'imagine guère. Et elle ne l'imagine pas volontiers. Mais Diane et son mari, le comte Gaspard de Vichy, d'un air très obligeant, lui proposent de l'emmener, où elle partagerait leur existence, au château de Champrond, leur résidence habituelle. Ils ont deux enfants, un fils, Abel, qui a huit ans, et un fils de cinq ans (et qui sera un polisson qui mourra jeune), Alexandre-Mariette. Puis Diane attend et n'attendra que six semaines la naissance d'une petite Anne-Camille (et celle-ci ne vivra guère). Julie ne veut-elle pas se faire une habitude, un train de vie et train de cœur, dans cette maison qui l'accueillerait avec plaisir? Et, s'il lui plaît de reconnaître les bontés qu'on aura pour elle, peut-être s'occupera-t-elle un peu des enfants... Elle accepta cette offre « avec beaucoup de joie », plutôt que d'aller au couvent.

Et la voici, dans cette maison où elle croit qu'on l'aime, assez tranquille. L'année suivante, le comte et la comtesse de Vichy vont passer l'hiver à Paris et lui laissent à gouverner leurs enfants, qui se prennent pour elle d'une tendresse vive. A leur retour, le comte et la comtesse de Vichy la remercient, la complimentent, lui témoignent des sentiments qu'ils ne tarderont pas à démentir. Un beau jour,

elle apprend — de leur bouche, probablement, — ce qu'elle n'aurait jamais dû savoir et qui est affreux : qu'elle est fille de Mme d'Albon, mais bâtarde, et sœur de Mme de Vichy, mais demi-sœur, et en outre sa belle-fille... Comment cela? C'est une histoire étonnante et atroce : le comte Gaspard de Vichy, son beau-frère, puisqu'elle est sœur de la comtesse de Vichy, est, à n'en point douter, son père. C'est une histoire qui fait penser aux aventures des Atrides; mais Gaspard de Vichy, devant que d'épouser Diane d'Albon, fut l'amant de Julie d'Albon. Ce Claude de Lespinasse qu'on a donné pour père à Julie de Lespinasse, le 10 novembre 1732, sur l'acte de baptême : un fantôme! L'amant de Mme d'Albon, le père de Julie de Lespinasse, quelque sept ans plus tard épousait la fille aînée de sa maîtresse (1). Voilà comme il est beau-frère de sa fille et comme, sous de nobles dehors, sa maison ne réunit point honnêtement une famille.

On ne le sait pas. Mme du Deffand, sœur de Gaspard de Vichy, le sait et que, par ainsi, elle est tante de Julie. Et Mme de Vichy le sait. Qui encore? Julie, à qui mieux valait n'en rien dire. Pourquoi le lui a-t-on dit? Les détails manquent. Pourquoi l'a-t-on prise à Champrond, plutôt que de l'envoyer au couvent, comme en avait exprimé le désir sa mère Mme d'Albon? Il paraît bien qu'on ait redouté quelque initiative de sa part, et onéreuse, si par hasard l'envie l'avait touchée de réclamer sa qualité d'une d'Albon, fille de Julie d'Albon et, putativement, du comte d'Albon : d'où le scandale et, d'une autre manière, une perte d'argent, si elle réclamait sa portion de l'héritage. Son frère, Camille d'Albon, l'a gentiment traitée; Diane aussi s'est montrée bienveillante, jusqu'au jour que Mme d'Albon, leur mère, à peu de temps de mourir, avoua le désir de régulariser du mieux qu'elle le pourrait la situation de Julie : aussitôt, ils devinrent mauvais et attentifs à leur cupidité qu'il leur était facile de confondre avec l'honneur de la famille.

Nous n'avons pas toutes les pièces du procès; nous aurions tort d'incriminer ces gens que nous ne connaissons guère et qui ont l'air de s'être débattus sous le péché sans belle générosité de cœur ni de bourse. Les faits sont là et

(1) C'est la trouvaille du marquis de Ségur, à qui l'on doit au surplus la réunion de tous les documents relatifs à Mlle de Lespinasse.

ne témoignent pas fameusement en leur faveur. Les faits indiquent tout un drame, plusieurs drames, bien des fautes et du chagrin. Plus de chagrin qu'il n'en faut pour qu'on n'ait pas scrupule d'y ajouter des sévérités imprudentes. Mais, dix-sept ans après la date où je suis dans mon récit, le jeune Abel de Vichy, frère et neveu de Julie de Lespinasse et qui l'aime bien tendrement, séparé d'elle par les hasards de l'existence, et devenu un garçon de vingt-neuf ans, note dans son journal intime ce peu de mots et rudes : « J'ai eu une grande conversation avec ma mère au sujet de Mlle de Lespinasse. Ce sont des horreurs ! » Il avait beaucoup d'amitié pour Mlle de Lespinasse, et elle pour lui. Elle lui écrivait, quand il avait quinze ans : « Je ne veux point de mademoiselle dans vos lettres. En public, il faut bien se conformer à l'usage ; mais, de vous à moi, je ne veux rien perdre. » Il ne savait pas encore qui elle lui était ; il lui garda, jusqu'à ce qu'elle mourût, les meilleurs sentiments.

Elle, à vingt ans, comment prit-elle la nouvelle qu'on lui infligea de ces « horreurs »? C'est le point qui nous intéresse. Eh bien ! elle en fut bouleversée ; elle en eut l'esprit marqué pour jamais.

Elle comprit comme on la traitait, et à quelles fins, en pauvre fille dont il fallait se méfier. On la tenait en suspicion, la réduisait au rang d'une institutrice et la blessait dans sa fierté : tout ça, pour lui ôter l'idée qu'elle pourrait avoir de coûter cher en réclamant sa part de fortune.

Un pareil soupçon l'offense. On la connaît mal ! Et, toute frémissante, elle le dit à Mme du Deffand, qui lui est une confidente curieuse et attendrie. Mme d'Albon, sa mère, avait mis pour elle, dans un meuble de sa chambre, une « somme d'argent assez considérable » et, sur le point de mourir, lui donnant la clef de ce meuble, lui commandait d'y prendre, quand elle serait morte, cet argent qu'elle lui avait gardé. Mme d'Albon meurt. Et que fait Julie? Elle appelle son frère, le mène au bureau, lui en donne la clef, puis l'invite à prendre pour lui tout cet argent. Voilà comme elle ne fait point de cas de la fortune, elle qu'on a laissée pauvre et qu'on soupçonne de convoitise ! Mme du Deffand n'est-elle pas touchée de le savoir?

Ce n'est pas tout ce qu'éprouva Julie de Lespinasse, quand elle apprit qu'elle était fille de son beau-frère et,

comme je disais, une Atride. Est-ce une Atride qu'il faut dire? Avait-elle lu les tragédies de l'antiquité ou celles qu'en ont tirées nos poètes? Une vingtaine d'années plus tard, elle écrira ceci à M. de Guibert : « Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni dans Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, si atroces, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation ; la mienne mériterait d'être écrite, par sa singularité. Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un récit qui vous intéresserait si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine. Combien les hommes sont cruels ! Les tigres sont de bonnes gens auprès d'eux. » A-t-elle lu, à vingt ans, les romans de Richardson et de l'abbé Prévost? Je n'en sais rien ; mais elle en a ouï parler. Or, d'être une héroïne de tragédie ou de roman, pour une fille de vingt ans et qui a la tête prompte, c'est à coup sûr une épouvante ; c'est aussi un sujet de vive exaltation. Et Julie n'était pas si raisonnable que de n'être aucunement flattée de son terrible privilège. Elle en aura, toute sa vie, le sentiment cruel et orgueilleux. Je me figure qu'à vingt ans elle en est jetée dans une rêverie aventureuse.

Et la voilà telle que la trouve bien séduisante, digne d'une pitié agréable et de quelque admiration, cette du Deffand qui, à l'extrémité de ses aventures, comme elle le croit, se plaint de n'avoir eu, quant à elle, « ni tempérament ni roman ». Puis Julie, jeune et qui a tant d'élan, lui paraît la nature même ; et, pour une du Deffand qui s'est, tout au long de sa vie, tant éloignée de la nature, par un art et un artifice où elle a mis tout son génie, que la nature a de promesses et d'attraits ! Elle a senti sa frivolité lui réduire en poussière toute passion. Sa frivolité se penche avec émoi, envie peut-être, et sympathie, vers l'abondante et fervente nature. C'est ainsi que Mme du Deffand s'éprend de belle amitié pour Julie de Lespinasse.

Et, bonne aussi, très gentiment compatissante, la veut délivrer des conditions abominables de sa vie, la veut mettre au point d'épanouir la merveille de son âme ; elle

l'invite à lui être, à Paris, une compagne de tous les jours, la mieux traitée, la plus fidèle, et une amie.

Est-ce que Paris tente Julie de Lespinasse? L'effraye aussi. Elle hésite. Elle attend sa destinée ; elle n'est pas sûre que l'appel lui en vienne de ce côté. Peut-être, avec tout son esprit et qui se mêle de ses sentiments, Mme du Deffand l'étonne-t-elle, à lui faire peur. Et despote, Mme du Deffand ! Julie de Lespinasse ne se résout pas vite. Et Mme du Deffand l'attire ; les autres la retiennent et, quand elle va partir, lui mettent des bâtons dans les roues. Mme du Deffand sera plus maligne qu'eux ; il faut pourtant agir sans faute. L'hésitation, les pourparlers et mille précautions durent des mois, durent encore après que Julie a quitté Champrond pour un couvent de Lyon ; et Mme du Deffand ne renonce point à elle, la retrouve à Lyon, passe quelque temps à l'y rencontrer chaque jour, enfin l'y laisse, retourne à Paris et lui écrit : « Ma reine, faites vos paquets et venez... »

Elle vint, au mois d'avril 1754, qu'elle n'avait pas vingt-deux ans.

II

Et la voici, cette petite provinciale, en plein Paris et tout de go dans le salon et dans la société où il paraît le moins facile de s'établir sans timidité. Mais elle n'a aucune gêne. Ce qui pourrait l'humilier, du moment qu'on le ne sait pas ou que, le sachant, on l'admet, ne compte pas ou la rend, à ses yeux même, une personne d'un vif intérêt.

Le couvent de Saint-Joseph, où Mme du Deffand s'est retirée, est un agréable séjour, que les religieuses n'attristent pas. Les appartements de Mme du Deffand, la Montespan les occupa, au siècle dernier, quand elle eut quitté la cour : c'est dire qu'ils sont bien logeables. Tout Paris connaît, par maints récits, le salon tendu de moire bouton d'or que par endroits relèvent des nœuds couleur de feu, et le tonneau, grand fauteuil analogue à une guérite capitonnée, molle et jolie, où se tient Mme du Deffand, ses chats sur ses genoux et autour d'elle ; autour d'elle aussi se rangent hommes et femmes les plus fins au jeu d'une causerie belle comme une œuvre d'art qu'ils accompliraient ensemble et qu'ils auraient soin de ne jamais achever, tant leur en

plaît le travail exquis. C'est là qu'il faut paraître ; et l'on est célèbre le lendemain : Julie de Lespinasse ne se doute d'aucun péril et gagne aisément la partie, qu'elle n'a pas cru jouer.

Les amis de Mme du Deffand, c'est à cette époque le président Hénault, Mmes de Mirepoix et de Boufflers, MM. de Pont de Veyle, Chastelux, Marmontel, la maréchale de Luxembourg, le marquis d'Ussé, le chevalier d'Aydie, bien d'autres et, plus ami que tous les autres, d'Alembert. Lui, d'Alembert, n'a que trente-sept ans ; les autres hommes ne sont pas jeunes, pour la plupart, et datent leur jeunesse de Mme du Deffand. Pont de Veyle a, comme elle, quelques années de plus que le siècle ; le chevalier d'Aydie est amplement sexagénaire, Hénault septuagénaire, le marquis d'Ussé un vieillard. C'est la vieille troupe de Mme du Deffand, qu'elle conduit à sa guise et veut chez elle tous les soirs, dévouée à la divertir, admirablement dispose et munie de tout l'esprit le plus charmant, le plus désespéré, le plus hardi, le plus attrayant pour un monde blasé qui, las de rire de ce qui est gai, ne s'égaye plus que dans les sujets tristes et badine autour de l'universelle vanité. Mme du Deffand triomphe là ; ses mots les mieux trouvés sont des merveilles de chagrin narquois.

Julie eut bientôt fait deux conquêtes, parmi ces vieux malins ; et l'un qui se connaissait en amour, le chevalier d'Aydie, jadis l'amant de Mlle Aïssé, qu'il avait rencontrée, mais trente-quatre ans de cela, chez Mme du Deffand, maintenant une ombre, et qui semblait l'environner encore. Il était, dit Mme du Deffand, plus sensible que tendre, mais tendre aussi : et la jeune Julie paraît l'avoir touché. S'en aperçut-elle? Sans doute ; mais elle eut à le deviner parmi toutes les cérémonies dont il aimait à entourer les sentiments de son cœur. Et l'autre fut le président ; l'on dit même que l'idée lui vint d'une folie et que, si Julie l'avait bien voulu, il l'eût épousée : pour quoi faire?

Mlle de Lespinasse, au couvent de Saint-Joseph, n'est pas chez les nonnes, mais bien chez les vieux ; et les hommages qu'elle reçoit, si elle n'en a aucun plaisir, ce n'est signe de rien, ni de rigueur, ni d'une sécheresse que dément la suite de son histoire. On se la figure, auprès de ces bonnes gens, flattée de leur plaire, attentive à leur montrer des égards, indifférente à leur empressement s'ils font mine

d'être charmés. Elle est jeune. Ils aiment sa jeunesse et volontiers s'en approchent : ils ne savent pas que sa jeunesse, entre eux et elle, est tout un monde qui les sépare. Ils croient que leur célébrité, leur bel état de nom, de fortune et fût-ce de gloire, compense leur vieillerie, équivaut à son attrait : pas du tout ! c'est où ils se trompent. Ils le virent, et à leur dam, en 1757, qu'un Irlandais, M. de Taaffe et qui parut chez Mme du Deffand, n'eut pas besoin de leur prestige et sur-le-champ, n'étant que jeune, émut beaucoup Mlle de Lespinasse.

On ne sait presque rien de lui ; peut-être n'y a-t-il rien à en savoir et Mlle de Lespinasse n'eut-elle qu'à remarquer sa jeunesse pour le trouver aimable. Il était venu, amené par un de ses amis, et revint chaque jour, comme voulait Mme du Deffand que l'on fût assidu chez elle. Seulement elle voulait que ce fût pour elle : et, si elle ne le vit pas, elle apprit par les jaloux que M. de Taaffe, durant ses visites, ne s'occupait que de Julie, elle de lui. Julie, on l'avait jusque-là connue douce et docile à Mme du Deffand : soudain, Julie n'est plus la même et se fâche. On ne l'avait pas encore vue amoureuse ; et la voici une diablesse. Mme du Deffand lui fait une scène, beaucoup trop vive. Pourquoi? Se méfie-t-elle de tout l'éclat, de tout le feu que Julie mettra dans ses amours? Elle n'en sait rien, ni Julie au surplus, car c'est le premier essai, le prélude encore hésitant, de cette amoureuse à qui son génie ne se révéla que tardivement. Non, la colère de Mme du Deffand lui vient d'un autre sentiment que maternel, en quelque sorte, et d'une espèce de jalousie : elle entend que son visiteur voit le sien. Quand elle a pris chez elle Mlle de Lespinasse, elle l'a dûment avertie d'une exigence qu'elle aurait et que voici comme elle la lui présenta : « Il y a un article sur lequel il faut que je m'explique avec vous, c'est que le moindre artifice, et même le plus petit art, que vous mettriez dans votre conduite avec moi, me serait insupportable ; je suis naturellement défiante et tous ceux en qui je crois de la finesse me deviennent suspects au point de ne pouvoir plus prendre aucune confiance en eux... » Elle se connaît et sera telle exactement qu'elle l'a dit. Julie, en esquissant un petit épisode amoureux avec M. de Taaffe, s'est cachée d'elle et lui a fait une finesse, qui est ce qu'elle déteste le plus au monde

Mais Julie, cette fois, supporte mal la remontrance. Elle a tort ; et on lui déclare que désormais, quand paraîtra M. de Taaffe, elle devra se retirer dans sa chambre. Elle s'y retire incontinent et, de fureur, avale une telle dose d'opium qu'elle en faillit mourir. Elle fut prise de convulsions ; et Mme du Deffand, près du lit de cette mourante, fondait en larmes : « Il n'est plus temps, madame ! » répliquait Julie. Comme elle avait résolu de mourir, elle s'attendit que ce fût chose faite. Une telle crédulité est la preuve de son esprit romanesque. Et elle ne mourut pas, la destinée ayant sur elle d'autres vues

Mme du Deffand pria M. de Taaffe de retourner en Irlande. Il s'aperçut qu'il le voulait bien et que l'amour que lui avait inspiré Mlle de Lespinasse était docile aux voix de la raison. Plus tard, écrivant à Mme du Deffand, il la remercia des sages conseils qu'elle lui avait donnés.

Quant à Julie, du moment qu'elle n'était pas morte d'amour, aidée même de l'opium, elle prit son parti de vivre et d'attendre. Elle arrivait à vingt-cinq ans. Elle était encore jeune ; et la jeunesse, en vérité, n'est que d'attendre. Je ne sais pas ce qu'elle attendait ; je ne sais pas si elle le savait. On ne lui voit guère de hâte : elle ignore, à ce qu'il semble, que la destinée lui réserve un rôle de grande amoureuse. La destinée aussi ne paraît pas bien sûre de son projet et, pour le moins, s'est trompée dans l'épisode où M. de Taaffe ne fait que petite figure. La destinée recommencera : elle a le temps pour elle, efface promptement ce qu'elle a esquissé ; la prochaine fois, mais qui n'est pas si prochaine, elle aura mieux préparé son intrigue.

Cependant, un autre amour, et bien fervent, s'est allumé pour Mlle de Lespinasse, dans un cœur digne de son attention ; mais, à tant d'amour, elle ne répond que par une simple amitié.

C'est d'Alembert qui, dès le premier jour qu'il l'a vue, s'est pris à l'aimer. Il était l'un des plus jeunes de la coterie de Mme du Deffand ; mais il avait, en 1754, trente-sept ans, qui lui faisaient quinze ans de plus que Julie. Un étonnant garçon, la gaieté même, en apparence, une gaieté qui allait à quelque bouffonnerie volontiers, qui le faisait trouver pareil à un Italien plutôt qu'à un Français. Il n'avait pas grand soin de son costume ni de l'arrangement de ses cheveux. Il abusait de son talent pour les imitations ; mais il

plaisait d'autant plus, dans la singerie de personnages célèbres, qu'on le savait un admirable géomètre, un homme de génie, très sérieux, et que le monde s'amuse vivement à voir les gens très différents d'eux-mêmes. Petit de taille, doux et aimable de manières, un peu bohème, avec décence et politesse, il se donnait ce dehors de gaieté qui lui gardait et préservait son véritable caractère, une sensibilité exquise, un don caché de rêverie, un désenchantement timide et, en dépit de tout, une espérance.

Il était ami de Mme du Deffand, qui l'avait deviné, qui l'avait secondé, mis dans le monde et préparé à ses victoires. Il répondait bonnement à ses bontés. Pour l'incliner vers Mlle de Lespinasse, les circonstances ajoutaient à un attrait de cette jeune fille l'analogie de leurs naissances, tous deux enfants de l'amour et de l'adultère, dignes de plus de chance ; et Mme de Tencin n'a pas suivi sa faute comme, Mme d'Albon, la sienne : mais à tous deux Mme du Deffand survint à la bonne heure.

D'Alembert, on prétend que ses amours ne font de mal à personne et que la nature l'a destiné à l'innocence. Il a aimé la petite Rousseau, fille de la bonne femme qui fut sa nourrice, et l'a laissée telle que Dieu l'a faite. Une de ses admiratrices, bien exubérante, disait de lui : « C'est un dieu ! » Une railleuse répondit que non ; que, s'il était dieu, il commencerait par se faire homme. Là-dessus, M. de Formont, qui était son ami et galant homme, lui écrivait ce que disait Mme de Chaulnes, que, même dans un sérail, il traînerait une éternelle enfance. Je n'en crois rien, précisément parce que M. de Formont le lui raconte sans nul embarras. M. de Formont plaisante et ne plaisanterait pas si d'Alembert était ridiculement infirme. Je crois que d'Alembert ne se montrait pas, ne l'étant pas, un faune ; il travaillait beaucoup, menait une vie tranquille et rangée : il ne semblait pas, ne l'étant pas, fort allumé de concupiscence, voilà tout.

Peut-être avait-il aussi quelque timidité, une gentille manière de n'aller pas tout de suite au plus vif. Cela put encourager Mlle de Lespinasse, une jeune fille, à compter sur l'amitié qu'il lui témoignait. S'il l'aima bien davantage, elle n'eut point à s'en apercevoir ou le put feindre, si elle s'en aperçut. Et la modestie gracieuse qu'il avait put être cause qu'elle ne l'aimât point d'amour : il ne par-

lait que d'amitié ; cause ou excuse. Et vous avez tant de réserve qu'en vous donnant un peu l'on croit déjà vous contenter ; c'est votre faute. D'Alembert a aimé Mlle de Lespinasse ; en retour, elle ne lui a donné qu'une amitié, que son amour trouvait charmante, et qui offensait Mme du Deffand, jalouse au delà de ce qu'on vit jamais.

Si l'on veut comprendre un peu cette jalousie, dont le premier tort est d'aboutir à une sorte d'exigence presque méchante, il faut songer aux souffrances que cette pauvre femme endure, de n'être plus jeune et d'être aveugle, de craindre qu'on ne la délaisse et, comme la solitude l'effraye, l'idée qu'on lui ravisse l'un de ses fidèles lui devient un supplice. Tout l'esprit qu'elle a, et qui est splendide, mais dans la splendeur même une tristesse, étant l'esprit le plus désespéré qu'il y ait eu, ne la dispense pas d'être bien misérable, douillette aussi et, plus douillette, plus misérable.

Or, ce n'est pas une raison de plaindre peu Mlle de Lespinasse. Mme du Deffand la tient en garde et ne lui laisse aucune liberté de cœur ou d'allure. Elle écrit à une de ses amies : « Je ferais bien mon marché de ne jamais sortir et de ne jamais voir que cinq ou six personnes qui sont plus ou moins nécessaires à mon plaisir ou à mon bonheur. Mais j'admire, ou plutôt je m'afflige, en voyant de quoi mes journées sont remplies. Elles ne le sont que de contraintes et de privations. A peine m'arrive-t-il dans un mois de faire une chose par choix, et je vous assure qu'il ne se passe guère de moments où je n'aurais une volonté ou un goût à satisfaire. » Elle a une vie sans cesse tracassée par le caprice et l'amitié aussi de sa bienfaitrice, et qui est sa tante, qui ne lui est de rien du moment que les cœurs vont au moins à l'indifférence. De l'indifférence, ils passeront à une haine déclarée, qui déjà n'est pas loin.

Mme du Deffand n'aime plus d'Alembert, ou ne l'aime qu'avec défiance, qui pour elle n'est pas aimer. En 1760, à propos d'une malice qu'elle lui a faite et ne lui aurait pas faite jadis, elle a une petite brouillerie avec lui ; et la brouillerie s'envenime, par la revanche que prend d'Alembert un peu plus tard quand Palissot fait jouer sa *Comédie des Philosophes* qui met la bisbille dans tout Paris. La brouillerie est suivie d'un accommodement. Mme du Deffand garde parmi ses familiers ce d'Alembert : ce n'est que pour faire une économie de ses familiers. Lui, d'Alem-

bert, s'il continue à venir chez sa vieille amie, ce n'est que pour y voir Mlle de Lespinasse ; elle est, sinon la cause, l'occasion de tout cela.

En 1763, à la sotte manière des Philosophes, d'Alembert va complimenter le roi de Prusse de nous avoir battus à Rossbach et de nous avoir infligé une paix humiliante. Il reste à Berlin trois mois, durant lesquels il écrit à Mlle de Lespinasse sur le ton de l'amitié ; il n'adresse à Mme du Deffand qu'un billet plus cérémonieux que bien aimable et sur un ton qu'il est facile de voir qu'il s'acquitte d'une corvée. Mais, le 6 janvier 1764, Voltaire écrit à Mme du Deffand : « Avez-vous le plaisir de voir souvent M. d'Alembert? Non seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très décidé. » Elle répond : « Je vois assez souvent d'Alembert ; je lui trouve, ainsi que vous, beaucoup d'esprit. » C'est tout ce qu'elle dit, et sèchement. Nous voici à peu de semaines du drame ou, plus simplement, de l'esclandre.

Mme du Deffand recevait à partir de six heures ; ses amis arrivaient à peu de distance les uns des autres. Mlle de Lespinasse avait sa chambre au-dessus des appartements de Mme du Deffand. D'Alembert, qui préférait sa compagnie à celle des vieux que Mme du Deffand recevait, montait parfois, et puis ce lui devint une habitude, à l'étage de son amie la plus jeune ; il passait volontiers une heure ou deux auprès d'elle avant de descendre au salon. Bientôt Marmontel, Chastellux et Turgot l'accompagnèrent chez Julie. De sorte qu'il y eut deux salons : celui d'en haut n'était pas la succursale, mais la concurrence de l'autre. Et, bien entendu, Mme du Deffand n'en savait rien : diable ! il fallait qu'elle n'en sût rien.

D'Alembert, Marmontel, Chastellux, et Turgot, c'étaient les jeunes du salon de Mme du Deffand : d'Alembert, qui avait quarante-sept ans, Marmontel quarante et un, Turgot trente-sept et Chastellux trente à peine. Les jeunes se sont mis en révolte sournoise et imprudente. Ils comptent que leur vieille amie ne sera pas informée de leur audace ; ils ne font rien que d'innocent, mais dangereux. Un jour, vers la fin d'avril, leur vieille amie découvrit tout. Et figurez-vous sa colère ! Sa triste colère, absurde, mêlée de chagrin.

On lui chaparde ses amis ; on la veut réduire à la solitude, qui lui est pire que la mort. On n'a pitié d'elle, ni

gratitude. Et la trahison de Mlle de Lespinasse est d'un serpent qu'il ne fallait pas réchauffer dans son sein. Appelée auprès de Mme du Deffand, Julie subit un rude assaut de reproches : et que répondre? Mme du Deffand n'attendait pas mieux d'elle et, tout net, lui signifie sa volonté d'être longtemps sans la revoir. Quelques jours après, par un billet d'un grand respect, Julie demande que le délai soit abrégé : Mme du Deffand s'y refuse. Elle ne croit pas que Julie soit revenue à de meilleurs sentiments. Plus tard, peut-être : ah ! qui le sait? « Un retour sincère pourrait me toucher et réveiller en moi le goût et la tendresse que j'ai eus pour vous ; mais, en attendant, mademoiselle, restons comme nous sommes et contentez-vous des souhaits que je fais pour votre bonheur. » C'est bien écrit, et sévèrement.

Don Quichotte se fit un sabre de bois ; il l'essaya contre un rocher. Ce ne fut pas le rocher qui souffrit, mais le sabre qui fut brisé. Don Quichotte se fit un autre sabre de bois ; mais, dit Cervantès, il eut soin de ne pas l'essayer... Dans nos colères et dans l'émoi de nos grandes passions, nous ressemblons à Don Quichotte, par l'imprudence ; mais, au premier camouflet que le sort nous inflige, nous devenons beaucoup plus sages. Mme du Deffand, lorsqu'elle eut tout cassé entre elle et Julie, s'adressant à d'Alembert, le pria de choisir entre elle et cette méchante. Et d'Alembert, supposons-le, s'excusa ; mais l'imprudente exigea qu'il se déclarât, sans politesse ni feinte, pour l'une ou l'autre. Il se déclara pour Julie. Dont Mme du Deffand dut frémir. Avertie ainsi du danger qu'il y avait à se montrer catégorique, elle évita de mettre à ses autres amis le marché à la main, trop heureuse s'ils demeuraient fidèles à ces deux femmes ennemies, et par là infidèles à l'une et à l'autre, mais un peu assidus chez elle.

Julie n'attendit pas aucun délai. La réponse qu'elle avait reçue à sa bonne petite lettre la résolut de ne pas rester une semaine de plus à Saint-Joseph. On l'éconduisait : elle partit assez fièrement. Tout le monde lui donnait raison ; dans ce conflit, au bout du compte, elle avait partie gagnée : cela lui rehaussait joliment sa gloire.

Elle trouva un logement de deux étages, le deuxième et le troisième, dans la maison d'un maître menuisier, pour un loyer de neuf cent cinquante livres et quarante-deux livres dix sols de contribution aux gages de la concierge.

Une petite maison qui n'était pas mal et qui, en face du couvent dit de Bellechasse, avait son entrée rue Saint-Dominique, tout près de ce couvent de Saint-Joseph où elle vient de passer dix ans de sa vie, sans contentement les derniers temps, mais où elle a conquis sa renommée, la force et l'agrément de son esprit.

III

Julie, vous avez trente-deux ans bientôt, qui est encore la jeunesse. Mais enfin, Julie, vous êtes paresseuse ; et, pour qui doit faire une carrière de grande amoureuse, il serait temps de s'y mettre. Vous quittez Mme du Deffand, qui commençait de vous gêner : je vous complimente et vous prie de n'être plus lambine. Supposons qu'un accident le plus fâcheux tranche ici, à vos trente-deux ans bientôt, le fil de vos jours : il n'est désormais aucunement question de vous et l'oubli s'empare de votre personne sans nous laisser aucun regret. Vous préludez, je vous entends ; mais je blâme votre lenteur. Allons, Julie !...

Elle s'installe, dans la maison du menuisier, d'une manière assez jolie. Elle n'est pas riche ; mais, ne fût-ce que pour taquiner Mme du Deffand, Mme Geoffrin lui vient en aide. Et Julie aura des rideaux de soie cramoisie aux fenêtres de son salon, sa chambre à coucher tendue de damas rouge, de beaux meubles... Allons, Julie, dépêchons-nous !

Bah ! la voilà prise de la petite vérole. Un moment, l'on craint qu'elle n'en meure. D'Alembert ne quitte pas beaucoup son chevet, la soigne de son mieux. Elle se guérit. Mais, si déjà elle n'était pas la beauté même, il faut en prendre son parti : elle a maintenant le visage grêlé. Ce n'est pas pour avancer les choses. Vit-on jamais pareille maladresse, ou pareille infortune? En tout cas, cette Julie, lente d'abord, et puis la figure gâtée encore, est à désespérer le lecteur. Elle m'apitoye ; elle me fâche.

Cependant, elle est guérie ; alors, d'Alembert tombe malade. Inflammation d'entrailles ou fièvre putride, on n'est pas sûr de le sauver. Et Julie le soigne à son tour. Elle fait bien de le soigner : je ne le lui reproche pas. Elle lui rend

sa politesse ; ou, parlons mieux, elle lui rend une amitié qu'il aurait mérité qui fût de l'amour.

Mais ce n'est que de l'amitié tendre et gentille : ce n'est pas de l'amour. D'Alembert se guérit lentement. Il est mal logé, dans une soupente, chez la bonne femme qui a été sa nourrice. Le médecin lui ordonne d'avoir de l'air autour de lui, de l'espace, un meilleur arrangement de son existence. Il va passer le temps de sa convalescence chez son ami le financier Watelet. Et ensuite? Il va demeurer chez Mlle de Lespinasse. Elle a deux ou trois chambres qu'elle n'utilise pas, au troisième étage de la maison du menuisier : elle les loue à son bon ami d'Alembert, sans plus de façons. Et ils vont demeurer ensemble, repas en commun, pareille habitude et même vie de tous les jours.

Est-ce que cela me choque? Tous leurs amis approuvèrent le géomètre et la bien respectable demoiselle. Au surplus, cela ne me choquerait pas, si Julie était la maîtresse de d'Alembert, comme le crurent certaines gens qui n'en furent pas offensés. Non, cela ne me choquerait pas, si Julie aimait d'Alembert, si elle avait pour lui ce grand amour qui doit la classer grande amoureuse. Pas du tout ! Alors, je n'approuve pas ce ménage qui n'en est pas un, ce faux ménage qui n'est ni faux ni un ménage et qui n'aura pour effet que d'ajourner encore les débuts de Mlle de Lespinasse dans sa carrière de grande amoureuse. A quoi pense-t-elle? Et l'installation de d'Alembert dans la maison de la rue Saint-Dominique nous mène à l'automne 1765, que Julie a trente-trois ans.

Elle est contente. Elle a dit plus tard que c'était le temps le meilleur de sa vie. Bon ! Mais elle tourne, avec son d'Alembert qui ne lui est de rien, si étrange que cela semble, à une espèce de bourgeoisie. Elle s'installe ; et, d'être fort bien reçue, avec son d'Alembert, chez Mme Geoffrin, c'est une joie, pour elle, et un triomphe. Quand je dis que son d'Alembert ne lui est de rien, ai-je tort? Elle l'appelle, pour s'amuser, son secrétaire. Elle l'emploie ainsi et, souvent, lui dicte ses lettres. Une des lettres qu'elle lui dicte est pour Condorcet, qui reconnaîtra l'écriture ; elle la date comme suit : « Ce mardi, du bain où je suis. » L'on a beau nous dire que sa baignoire, en cuivre rouge, était « en forme de sabot », couverte d'une planche, et ne laissait voir que la tête, je n'en demande pas davantage ; néanmoins, il est évident

que, pour avouer ainsi la présence de d'Alembert auprès de sa baignoire, il faut qu'elle n'attache aucune importance au géomètre son ami.

Elle a bientôt un salon ; d'Alembert en est le personnage principal : elle sait que, sans d'Alembert, son salon n'aurait pas grand monde. Mais, avec d'Alembert, ledit salon prospère au point qu'on l'appelle « le laboratoire de l'Encyclopédie ». Le laboratoire aussi de l'Académie, ou la couveuse de ses candidats. Elle tire une grande fierté de faire entrer ses amis dans cette compagnie fameuse. Elle a raison ; mais, quoi ! ce n'est pas là que nous l'attendions.

Elle suit la mode et, puisque la mode l'y engage, elle fait grand cas de M. David Hume. Elle a des idées, comme on dit, un peu avancées : les idées du jour. Elle est extrêmement casanière et trouve une histoire de sortir le moins du monde. Son dérangement principal, et presque le seul, est de déjeuner le lundi et le mercredi chez Mme Geoffrin, avec d'Alembert. On ne les invite plus l'un sans l'autre.

Voilà une bonne petite existence, où elle brille, parce qu'elle a de l'aménité, de l'esprit, du charme, et d'Alembert. Une existence qui est un succès pour une personne comme elle, dont les commencements n'ont pas été faciles. Et je veux bien qu'elle soit contente ; mais je l'attends à d'autres entreprises, qu'elle n'a seulement pas l'air d'entrevoir — et le temps passe — jusqu'à la fin de l'année 1766, qu'elle a trente-quatre ans sonnés. Elle vieillit, à se faire attendre.

Mais voici M. de Mora.

C'est un jeune homme. Il a vingt-deux ans à peine passés ; il a douze ans de moins que Mlle de Lespinasse. Si l'on avait envie de rire, on se dirait que Julie, quand nous lui reprochions de se faire attendre, elle attendait que M. de Mora fût un adolescent, puis un homme. Elle ne le connaissait pas, ne savait pas qu'il existât : mais ce n'est pas nous qui arrangeons notre vie, c'est la destinée. La destinée donnait à Julie une longue patience et donnait à M. de Mora beaucoup de hâte, afin qu'il pût, en quelque sorte, rattraper Mlle de Lespinasse, qui avait pris les devants. La destinée le marie à douze ans, lui donne une fille à dix-sept ans et, pour maîtresse, l'année suivante, une comédienne, Mariquita Ladvenant, belle à merveille et qui mourra en odeur de sainteté, ou peu s'en faut ; elle lui donne aussi un rival,

de sorte qu'il devra quitter sa belle Mariquita, mais il aura jeté sa gourme. La destinée lui donnera encore un fils et aura soin que meure en couches Mme de Mora, de façon qu'à vingt ans à peine passés, ce Mora, veuf et délivré de tous ses devoirs, paraisse admirablement libre et fort à point pour l'aventure où Julie l'appellera.

Il est fils d'un très grand seigneur et grand d'Espagne, le comte de Fuentès, de la maison des Pignatelli d'Aragon, ambassadeur du roi Catholique, d'abord à Londres, puis à Paris et en faveur très remarquée auprès de Louis XV. Il est le gendre du comte d'Aranda, l'un des fameux hommes d'État de Castille, et qui passait en France pour philosophe et, comme tel, en faveur très remarquée auprès de l'Encyclopédie. Est-ce tout? Il est beau. On le trouve un « superbe garçon », vigoureux, élégant, des yeux noirs et qui font rêver les jeunes filles et les femmes. Il est officier dans l'armée de son pays, dès l'année de son mariage ; et, quand il a rompu, en galant homme, avec Mariquita Ladvenant, on l'a nommé, pour le consoler, colonel du régiment de Galice. Voilà M. de Mora. Si Julie, dès qu'elle l'aura vu, ne l'aime pas, que lui faut-il? Mais le verra-t-elle?

A l'automne 1764, il vient à Paris, retrouver son père l'ambassadeur, deux mois seulement après qu'a trépassé la jeune Mme de Mora, qui n'était pas belle ni attrayante, n'ayant que deux dents et fort noires. A Paris et à Versailles, il s'amuse, comme s'il avait grand besoin de s'étourdir : c'est ainsi une sorte d'hommage qu'il rend à sa défunte épouse. Il a un vif succès à la cour et aux environs. Il parle français à merveille ; il a eu pour précepteur un abbé de Garanne, Français, qui l'a bien élevé.

Que ne rencontre-t-il Mlle de Lespinasse? Nous allons désespérer d'elle. La même année que M. de Mora perd sa femme, et à trois ou quatre mois de distance, elle a quitté Mme du Deffand ; il est venu à Paris, elle s'est installée chez elle. Alors? Qu'est-ce qu'elle attend? Elle se meuble ; elle a cette petite vérole tout à fait inopportune ; et elle soigne d'Alembert, le prend chez elle. Et puis?... Deux ans passent encore, plus de deux ans : deux ans et deux mois, d'une incroyable nonchalance.

Ils se virent enfin. Je ne sais point où ce fut, ni tout au au juste à quelle date, mais peu de jours avant le 19 décembre 1766 qu'elle écrit au baron d'Holbach, à ce baron

probablement, et lui écrit qu'elle a en vérité « la tête pleine » et « le cœur plein » d'un jeune Espagnol, le plus charmant qu'il y ait au monde. Il porte la bonté sur son visage, et l'agrément, et la confiance, et l'amitié ; l'esprit? le plus riche « de traits et de lumières » ; et le cœur? « ah ! quel cœur ! » Elle n'en finit pas de raconter son jeune Espagnol et, parmi tant de mots qu'elle répand, ne dit pas un mot qui le caractérise. Toutes les louanges qu'elle lui accorde et lui prodigue ne le peignent pas, ou ne le peignent qu'en montrant le trouble et le délire où il a laissé Mlle de Lespinasse. Elle croit qu'elle a vu l'âme du jeune Espagnol « jusqu'au fond ». Bref, dit-elle, « cet homme remplit l'idée que j'ai de la perfection ». Elle ajoute : « Ah ! si vous saviez combien cette âme honnête a touché la mienne ! » Je vois, je vois ! se dit, en lisant, d'Holbach ou un autre baron. Mais elle ajoute encore : « Si ce n'était pas un homme, je vous en dirais davantage, car n'allez pas croire que cette amitié aille jusqu'à l'amour. » Ici, le baron, d'Holbach ou un autre, sourit.

Voilà comme, à la première vue, Mlle de Lespinasse aime d'amour M. de Mora. Et lui? Je n'en sais rien. Il n'y a pas un mot de lui, un mot de personne et qu'on ait conservé, qui nous apprenne si d'abord il a trouvé Mlle de Lespinasse très surprenante et digne d'un amour pareil à celui qu'elle a pris pour lui, sans peut-être qu'il s'en doutât.

Laissons-lui le temps de s'en apercevoir. Ah ! mais non ; car, peu de jours, une quinzaine de jours après qu'ils se sont vus pour la première fois, et peut-être avant qu'ils ne se revoient, M. de Mora quitte Paris.

C'est une malechance ! Et, pendant qu'il sera loin d'elle, Mlle de Lespinasse, qui allait enfin s'élancer à son amour, deviendra encore un peu moins jeune. Où va-t-il? En Espagne. Le congé dont il profitait à Paris, depuis deux ans, s'achève. Et, à Madrid, on le réclame. En outre, ses parents s'étaient mis en tête de le remarier, lui proposaient, lui voulaient infliger, pour seconde épouse, une Pignatelli, sa cousine. Mais il n'en était pas curieux. D'où venait une bisbille, entre ses parents et lui, que terminait son départ.

S'il ne veut pas de la demoiselle Pignatelli, ce n'est pas qu'il se réserve pour la demoiselle de Lespinasse : il n'a fait que l'entrevoir et la quitte sans difficulté.

A Madrid, où se trouve alors son régiment, M. de Mora

est l'objet de l'admiration générale. « Miracle de son pays » et « le plus grand des grands d'Espagne » sont les noms que lui donnent ses amis fort nombreux. L'on attend qu'étant philosophe, à la mode française, il fasse bientôt fleurir la philosophie en Espagne. Mais, lui, s'ennuie. Et, le 1er avril de cette année 1767, meurt, qui l'attriste beaucoup, Mariquita Ladvenant. Il écrit, sur cette mort, une élégie et ne se console que tout juste assez pour jouer la comédie dans les salons élégants, notamment chez don Pablo Olavide, où il rencontre la jeune duchesse de Huescar, veuve, belle, sensible et intelligente. Il est, dans la comédie, son amoureux ; il le devient dans la réalité. Elle se résout d'obtenir qu'il la veuille épouser. Il le voudrait. Son père, le comte de Fuentès, ne le veut pas et, afin de séparer les amoureux, il obtient du ministre de la Guerre, Gregorio Munian, que le régiment de son fils soit envoyé en Catalogne avec son fils.

Puis, le 5 juillet de cette même année, le petit garçon de M. de Mora, qui est né il y a trois ans et demi quand mourait Mme de Mora, meurt chez les Aranda. M. de Mora en éprouve un affreux chagrin. M. de Mora, dans son affreux chagrin, supporte si amèrement la solitude qu'il décide de retourner à Paris... Ah ! quel bonheur ! il n'est donc pas perdu pour Mlle de Lespinasse?... Il retournerait à Paris sans retard, s'il était son maître. Il ne l'est pas. Il faut qu'il obtienne, du ministre de la Guerre, un congé. Il l'obtient. Mais il a des difficultés avec les Aranda, qui retardent son départ. Il arrive pourtant à Paris au mois d'octobre.

Il est bien triste et, à cet égard, bien changé. Il écrit à un de ses amis : « Je suis né malheureux, et je n'ai qu'à subir mon sort... Ami, je suis jeune ; mais personne, si âgé qu'il soit, n'a subi de plus dures et plus nombreuses expériences du monde que moi. Je crois que je le connais et je sais que je le méprise. » Et, faisant allusion à un frère cadet de son ami, lequel est à Madrid et s'y amuse, il ajoute : « En fin de compte, n'est-ce pas ce qui importe le plus en ce monde? » Est-ce la mort de son petit garçon qui l'attriste à ce point? Sans doute cette mort l'a-t-elle vivement affligé, quoiqu'il ne vît pas très souvent cet enfant que ses beaux-parents lui élevaient en son absence. Mais il y a, semble-t-il, dans sa mélancolie, autre chose qu'on ne devine pas, qui est peut-être le commencement de la maladie, — car il tient

de sa mère une affection de poitrine dont il mourra très jeune, — qui est peut-être aussi une sorte de lassitude, le découragement qu'éprouvent parfois les grandes âmes devant leur destinée. L'on aperçoit du romantisme, dans ces plaintes. En le disant, je ne les donne pas à croire peu sincères : romantisme n'est pas mensonge, mais exaltation de l'âme et, dans la déraison même, son aveu.

Mlle de Lespinasse, le 3 janvier 1768, écrit à l'un de ses amis : « Quand j'étais jeune, je me livrais *à esprit perdu* à toute ma sensibilité. J'en ai pensé perdre la vie ; il m'en a coûté la santé. J'en suis venue à une situation plus douce, à une disposition plus calme ; et j'ai vu que la vie pouvait n'être pas insupportable, qu'il fallait s'étourdir, s'amuser, si l'on pouvait, et ne s'attacher fortement à rien... » Ce n'est pas gai non plus.

L'analogie de ce que dit là Mlle de Lespinasse et de ce qu'a dit M. de Mora, que de s'amuser est ce qui importe le plus en ce monde, me fait penser qu'elle et lui se voyaient alors, que ces idées de frivolité mélancolique passaient dans leurs causeries, venant de lui, adoptées par elle, et que son âme à elle se nuançait docilement et volontiers des teintes qu'il avait à la sienne. Ainsi commence, bien souvent, l'amour, par une influence que l'un subit de l'autre avec plaisir.

Mais ce que dit Mlle de Lespinasse, qu'elle est si calme et non pas livrée à tout ce qu'elle a de sensibilité, qu'il ne faut s'attacher fortement à rien — ni à personne? — me fait croire qu'ils ne sont pas encore, elle et M. de Mora, en plein amour. Ou bien ne dirait-elle pas la vérité, dans sa lettre à un ami? Elle est toujours la vérité même, Julie !

Sans doute se voyaient-ils beaucoup, cet hiver-là, se plaisaient-ils ensemble et formaient-ils une tendre amitié.

Plus tard, après la mort de M. de Mora, Mlle de Lespinasse ne manquera pas de dater le début de leur amour — et certes elle ne ment pas, mais embellira de grand cœur son histoire et ses souvenirs, — du premier jour qu'ils se sont vus à l'automne 1766. Je crois que leur amour s'est préparé de loin, peu à peu, et lentement.

Les témoignages n'existent plus. L'on n'a point leur correspondance. Les lettres de Mlle de Lespinasse, la famille de M. de Mora les a brûlées. Et les lettres de M. de Mora? Julie en a montré un jour quelques-unes à son ami M. Suard ; mais, en les lui montrant, elle le priait de songer que M. de

Mora n'était pas Français, qu'en outre il écrivait « avec rapidité et négligence »; gracieux souci d'une amante qui ne veut pas que l'on reproche à son bien-aimé aucune faute et fût-ce contre la grammaire. Il est probable que, pour cette fine raison, Julie détruisit, ou commanda qu'on le fît à sa mort, les lettres qu'elle avait reçues de M. de Mora.

Jusqu'où alla donc l'amitié sur le chemin de l'amour, et puis l'amour à devenir le grand amour, cette saison-là? Je serais en peine de le dire. Et, comme cet amour a duré plusieurs années, je n'ai pas tort, pour le récit, d'en ménager les effets et les épisodes.

M. de Mora n'avait point de congé plus tard que la fin de mai. Il n'attendit pas le dernier moment et partit le 26 avril. C'est une raison pourquoi je suppose que le grand amour n'était pas encore au délire : ou bien M. de Mora se fût gardé (ou je me trompe) d'en perdre quelques jours.

Son ami — son ancien rival auprès de Mariquita Ladvenant, mais ils n'avaient plus de rancune, — le duc de Villa Hermosa, le priait de l'accompagner, avant qu'il ne gagnât l'Espagne, à Ferney, où les recevrait M. de Voltaire. Il fallait ainsi partir un peu plus tôt; et M. de Mora y consentit, comme en plein amour il ne l'eût pas fait. Julie aussi, en plein amour, se fût-elle résignée à ce départ prématuré? Je crois que non. Et la voici toute occupée à préparer le mieux du monde cette visite de son cher M. de Mora au patriarche de Ferney.

Elle veut qu'il soit bien reçu, et d'une façon digne de ses mérites, et d'une façon digne des sentiments qu'elle a pour lui. Elle ne connaît pas M. de Voltaire. Mais d'Alembert le connaît. Et elle charge d'Alembert de cet ouvrage. On dira que ce n'est pas gentil, que ce n'est pas bien délicat : pauvre d'Alembert qui, pour elle, a tant d'amour, et qu'elle emploie au service de l'amoureux plus favorisé! Julie, en telle aventure, n'a point de vergogne; et, plus elle sera livrée à son amour, moins elle y aura de jolis scrupules. Lui, d'Alembert, la bonté même et la simplicité, non d'un amant, mais d'un mari! le dévouement, le sacrifice et la crédulité d'un pauvre homme!

Il écrit à Voltaire, sans que Julie ait à l'en supplier. Il lui présente, de bien bon cœur, ce « jeune Espagnol de grande naissance et du plus grand mérite », un esprit net et juste, éclairé; ce n'est pas tout, mais gendre du comte

d'Aranda « qui a chassé les jésuites d'Espagne » ! Que dire encore ?... Un grand seigneur, et qui n'aime pas les jésuites : Voltaire le reçut à merveille, et son ami, le duc de Villa Hermosa. Il les garda chez lui trois jours, leur prodigua tous les plaisirs, et son esprit.

Les différents personnages de cette aventure d'amour prennent leurs positions, chacun la sienne : l'amant qui s'en va, et qui s'en ira sans cesse ; Julie, elle, qui ne bouge pas, qui regrette son bien-aimé, qui pourtant le laisse partir ; et d'Alembert, qui se laisse tromper.

L'amant va rester en Espagne toute une année, plus d'une année. Que devient Julie, pendant ce temps-là ? Elle attend et, pour tromper les ennuis de l'attente, elle se divertit comme autrefois.

André Beaunier.

(A suivre.)

L'Etat, gardien sans consigne

I

Gouverner, c'est attendre.

Le gouvernement de la France présente un double caractère : la lenteur de ses décisions et la passivité de son orientation.

Le premier réflexe de nos hommes publics, dès qu'une difficulté surgit, est de « laisser mûrir la question ». Cela signifie qu'il faut attendre que viennent au jour tous les éléments d'un problème avant de reconnaître à chaque élément sa valeur relative qui déterminera l'opportunité finale. Cela signifie encore que les questions « actuelles » se succèdent avec une vitesse telle qu'il y a des chances pour que demain le citoyen ne songe plus à ce qu'il réclame aujourd'hui. Cela signifie, enfin, qu'à faire traîner les choses, on n'assume que des responsabilités négatives, malaisées à établir, et on prépare moralement les intéressés à se contenter de n'importe quelle solution. Aspect fort instructif, encore que peu connu, de la vie politique. Gouverner, c'est prévoir, disait-on autrefois. Non : gouverner, c'est attendre.

Effet de l'impéritie, mais aussi de la prudence, dans un État qui n'a plus de consigne générale pour choisir ou pour agir.

L'indifférence du citoyen égale la lenteur du gouvernement.

La politique en France est, pour le vulgaire, une sorte de pousse-café... L'homme moyen s'y intéresse quelques instants avant ou après la journée de travail. Mais, hormis certains cas où le débat vise directement tel intérêt particulier, personne ne suppose que ces jeux puissent influer sur les affaires. On y attache à peu près la même importance qu'au vaudeville saisonnier.

Ainsi nous inclinerions peu à peu vers le fatalisme musulman ou la résignation des hidalgos d'Espagne, n'était le travail profond des jeunes Français... Ils ont à secouer deux routines, celle de la bourgeoisie dirigeante et celle de la bourgeoisie frondeuse.

II

Les vieux moulins à vent.

Le voyageur qui parcourt les pistes de la plus brûlante des provinces de Castille, la Manche, aperçoit de loin en loin, sur les monticules du plateau qu'inonde une blanche poussière, les vieux moulins à vent, par bandes comme des oiseaux. Leurs ailes immémoriales, où s'accrocha un jour le rêve de don Quichotte, tournent lentement, éternellement, entre le brasier de la terre et l'azur sombre du ciel, comme si dans leur solitude elles avaient résolu une des contradictions de la vie, le double désir du mouvement et de l'immobilité.

Le rythme intellectuel et moral de la bourgeoisie française fait penser parfois au rythme des moulins à vent de Castille.

Ce rythme correspond aux origines de notre bourgeoisie qui, dans son immense majorité, sort des couches épaisses de gens de loi, de rentiers et de fonctionnaires que les besoins de la monarchie décadente, puis les institutions du régime napoléonien accumulèrent sur notre sol, où poussait jadis une race si drue d'aristocrates, de laboureurs, d'artisans et de navigateurs. Aujourd'hui même, c'est l'opinion du magistrat, du notaire, de l'avoué, de l'avocat, du médecin et du représentant de l'État qui régit la manière de penser, dans nos provinces, des bourgs plus ou moins somnolents. L'homme de loi, le fonctionnaire, à la première génération, peuvent avoir des réactions vives. Après plusieurs générations et, comme on dit, « embourgeoisés », ils entrent dans une routine qui ne varie plus. Ils n'en sortiront que sous le coup

d'une épreuve, par suite d'un déracinement. Ainsi déraciné, devenu marchand, soldat, savant ou explorateur, le bourgeois se révélera individuellement un personnage de puissance. Mais le cas individuel n'aura rien changé à l'attitude générale du milieu dont il sera sorti.

C'est une question, — une des plus sérieuses questions de l'heure présente, — de savoir si la bourgeoisie qui s'intitule « dirigeante », est capable de gouverner la France, ou, pour mieux dire, si elle est capable de conduire la France dans le sens le plus fécond et le mieux assuré de ses destinées. Nous entendons par « bourgeoisie » ces cadres conservateurs de la société dont le souci instinctif est moins de créer l'équilibre le meilleur que de maintenir un équilibre de moindre effort et de résignation.

C'est une question... Nous ne la posons pas, elle se pose. Il existe de « grands bourgeois », doués d'une belle intelligence et du sens de l'action, qui affirment leur foi de principe, une foi ordonnée, dans le rôle national de la bourgeoisie. Foi attrayante comme toutes les fois... Mais ces grands bourgeois, ces « croyants » de la bourgeoisie, reconnaissent eux-mêmes que leurs idées maîtresses sur l'avenir du pays se heurtent à l'étonnement de leurs semblables, sinon à ce goût de l'équilibre présent et négatif dont nous parlions plus haut.

Dans le domaine des affaires extérieures, l'attitude de notre bourgeoisie, en dehors de quelques sentiments de base, demeure prodigieusement passive. La guerre mondiale a élargi un peu les horizons géographiques. Mais les horizons psychologiques et historiques restent à peu près bornés comme auparavant. Nous ignorons les forces nouvelles, les tendances essentielles de l'étranger, quand nous n'ignorons pas l'étranger lui-même. Est-il besoin de souligner combien le parti politique qu'on pourrait tirer des faits de l'économie internationale échappe à l'ordinaire bourgeoisie?

A l'intérieur, elle ne sent pas qu'un régime d'opinion exige ou bien une prospérité visible et immédiate, ou bien un idéal de réformes, ou bien une activité constructive.

Pourtant, le peuple de France, si pénétré qu'il soit de l'individualisme, si épris qu'il puisse paraître d'une existence rangée et libre, ne s'est jamais satisfait d'un simple équilibre d'attente. Le Français de la masse profonde, qu'il s'intitule démocrate, socialiste ou n'importe quoi, a des fibres d'aristocrate... Il exige une consigne. Nous lûmes dans un journal

communiste le plus émouvant éloge qu'on ait écrit d'Augustin Cochin, qui tomba à la tête de ses troupes après cinq blessures.

Le danger social, comme le danger national, est dans l'inaction mère de l'indiscipline.

III

Le citoyen frondeur.

Eugène Lautier, — écrivain français qui sait orner encore d'une parure de jeunesse les vieilles traditions républicaines, — s'écriait : « La liberté ! Mais il n'y a rien au-dessus de cela. Et sur le même rang que la liberté, je vous répète qu'il n'y a rien, qu'il n'y a rien, qu'il n'y a rien... »

Cri discordant dans le concert des appels nouveaux. Et, pourtant, c'est un cri du terroir, un cri du tempérament français. Il évoque le sol heureux et facile, la maison isolée à mi-côte sous les verdures que nourrit une source, les haies bien taillées, le verger à l'abri des maraudeurs, et le propriétaire, au pas de sa porte, qui siffle un air de grivoiserie distraite, en regardant là-bas, sur la route de plaine, courir les carrioles vagabondes.

Être maître de soi et maître chez soi, envers et contre le monde entier : ainsi se définit la vieille liberté française, pareille sous tous les régimes et sœur très affectionnée du droit de propriété. Formule bien différente de ce qu'on appelait jadis « liberté » dans le tumulte des communes flamandes et les conjurations des républiques italiennes, comme elle diffère de la liberté américaine et de l' « émancipation » russe.

C'est la liberté du citoyen-propriétaire, du citoyen-frondeur, dans un âge fortuné.

Mais est-elle « au-dessus de tout », dans les temps calamiteux? La génération présente, qui a beaucoup payé à ce que les docteurs d'Église appellent le « bien commun », voudrait savoir, de la bouche des « libéraux » de talent, s'il existe une frontière entre les droits de la nation et ceux de la liberté, ou si les uns dépendent des autres, et auxquels appartient la priorité. Faute de cette explication attendue, les jeunes dont l'orientation reste commandée par leurs sacrifices récents à la dictature du drapeau, risquent, à droite ou à

gauche, de ne pas respecter autant que le font leurs « anciens » le dogme de la liberté.

Il importe que les républicains, ne se bornant plus à regretter les débats académiques des jours faciles, tentent de mettre debout une doctrine nouvelle de la liberté, conciliable avec les douleurs, les déceptions et les immenses problèmes laissés par la guerre.

Un appel profond monte de toutes les consciences des jeunes générations. De la réponse explicite qui leur sera faite, et de cette réponse seule, dépend, en définitive, le sort des traditions républicaines. Au temps de la « douceur de vivre », dans les premières années du vingtième siècle, la pratique de la liberté reposait sur l'équilibre aisé des aspirations. Le Parlement occupait son oisiveté profonde à des disputes de métaphysique, à des querelles de personnes et à des pronostications verbales de la société future. Il ne s'agissait alors que de maintenir, avec des corrections, çà et là, plus ou moins heureuses, une moyenne satisfaisante. Aujourd'hui il s'agit de créer. On ne crée qu'avec un idéal précis, des chefs solidaires et actifs, une discipline.

A cet appel comment répondrait un monde de fantômes?

IV

La République des fantômes.

A la fin de sa vie, Paul Deschanel qualifiait lui-même son aventure de « drame shakespearien ». Et jusque dans ce trait douloureux apparaît la clairvoyance plus littéraire qu'active qui fut toujours la marque de son esprit.

Mais si quelque chose évoque, non plus même Shakespeare, mais la Fatalité antique et son poids inexorable, menaçant les destinées de la France tout entière, c'est bien le discours posthume de l'ancien président de la République, tel qu'on l'a publié.

Quel tableau et quel enseignement quand il nous montre les plus grands personnages de l'État, le président Poincaré, le maréchal Foch et lui-même Paul Deschanel, président de la Chambre, assistant, désespérés, mais muets et immobiles, aux négociations du traité de Versailles, à l'accomplissement d'erreurs politiques que tous trois jugeaient devoir être désas-

treuses pour leur pays ! Et cela, non pas même par crainte de violer quelque texte de la Constitution, non pas même par respect pour le moindre réglement formel, non pas même par déférence pour le Parlement, mais de peur de froisser une popularité personnelle !

Une question se précipite dans l'esprit : Comment ! pour la patrie, le pus humble des citoyens dut sacrifier sa vie, et, vous, gardiens suprêmes, patentés, rentés et honorés des destinées du pays, vous avez reculé devant des fantômes d'antichambre ministérielle?

Dans ce discours au Sénat que la mort l'empêcha de prononcer, Paul Deschanel se proposait de suggérer une réforme des droits constitutionnels du président de la République. Comme s'il suffisait d'un texte pour donner aux hommes d'État du caractère ! Comme si une entreprise industrielle et commerciale tirait sa force de ses statuts !

Le cas de Deschanel a presque la valeur d'un symbole pour notre régime où tant de bonnes volontés ne servent à rien, où les élans de la nation et les plus beaux dons individuels se perdent dans le murmure des liturgies officielles.

Voilà un homme qui, dès le berceau, fut voué aux plus hautes charges de la République, qui reçut les plus nobles leçons de devoir civique et les comprit, que des chances exceptionnelles et des mérites rares conduisirent rapidement aux cimes des honneurs, qui connaissait le passé et savait observer le présent, qui voulut être un grand patriote et qui avait tout ce qu'il faut pour l'être, même l'enthousiasme si rare chez les politiciens,— et dont l'existence aura été infiniment moins utile pour le pays que celle du plus humble troupier, — faute de caractère ! Peut-on lui reprocher personnellement de n'avoir pas eu de caractère, alors que d'autres auprès de lui ou après lui n'en ont pas eu?

Il s'agit donc d'un mal collectif. Sa racine est dans le formalisme et l'académisme. Le formalisme qui nous enveloppe d'un filet d'autant plus serré de convenances et de répugnances que nous avons plus d'ambition et nous savons plus surveillé. L'académisme qui tue l'imagination, et du même coup la spontanéité et le courage moral.

De là cette morne médiocrité, cette tristesse qui caractérise les actes et les commentaires de notre vie publique. De là cette habitude presque maladive que nous avons d'attendre, de gaspiller notre temps et de manquer le train. De

là cette réputation de peuple hésitant et ennuyeux qu'on commence à nous faire à l'étranger.

Qu'y a-t-il donc au fond de tout cela? Il y a l'abolition du sens de la vraie liberté, de la liberté qui s'appuie sur une foi et sur un groupe d'amitiés désintéressées. Ne sachant plus être les servants d'une cause, nous devenons les esclaves de tout le monde. Ainsi nous multiplions nos risques, parce que nous n'avons plus d'appui ni général ni personnel. C'est l'histoire commune du politicien. Mais c'est aussi l'histoire de presque toutes nos élites.

Et pourtant, que de ressources dans le cœur et l'esprit des Français ! Celui que sa fonction a placé à un carrefour de la société voit passer chaque jour de magnifiques âmes, vigoureuses, riches et droites, qui s'ignorent les unes les autres, flottant au hasard des remous, mais se ressemblent comme des sœurs et qu'un enthousiasme unirait.

Cet enthousiasme, il ne naîtra pas devant le portrait de ministres !

V

Les ministres.

Sous l'œil indolent des deux agents en uniforme et de l'agent en « bourgeois » qui forment la garde ordinaire du chef du gouvernement, franchissons la grille du ministère des Affaires étrangères, gravissons quelques marches, échangeons des formules avec un huissier, attendons cinq minutes dans un salon rouge et or : une porte s'ouvre, et voici le président du Conseil.

Vous le trouverez là non plus guindé par le cérémonial ou dominant le tréteau parlementaire, mais ramené au niveau de la Bureaucratie...

Accordez-lui, pour simplifier, un très beau cerveau et une absolue probité... Attention ! La force de cet homme, la sauvegarde qu'il représente pour nous, réside moins peut-être dans son cerveau et dans sa probité que dans sa capacité matérielle de travail. Lui-même a le sentiment que ses qualités d'intelligence ou de caractère perdraient pratiquement leur plus grande valeur s'il n'accomplissait une formidable tâche qui n'est pas sa tâche propre, mais devrait être la tâche des organes permanents d'un État vigoureusement construit.

Quand vous aurez discerné cela, votre tranquillité s'ouvrira à un doute. Doute, non peut-être sur la valeur des décisions que prendra le chef du gouvernement en pleine connaissance de cause, mais sur le risque qu'il prenne des décisions sans avoir eu le moyen d'en vérifier les données, qu'il prenne des décisions, peut-être encore, parfaitement logiques et prévoyantes quant à leur point de départ, mais dont le point de départ aura été mal placé. Chez cet homme même, vous surprendrez, à son insu, des gestes d'impuissance ; il sait n'avoir autour de lui ni le personnel ni les instruments techniques qui lui permettraient d'aborder certains problèmes. Aussi son réflexe constant sera-t-il ou bien de s'en tenir à la ligne historique, à la ligne éprouvée de notre politique, de courir à l'essentiel, dût-il sacrifier consciemment l'accessoire ; ou bien, si grand qu'il soit, d'abriter sa responsabilité derrière la « forme » constitutionnelle, les « habitudes » administratives et la « volonté » parlementaire?

* * *

Les ministres se divisent en deux catégories théoriques : les politiques et les techniciens. En fait, on offenserait les ministres techniciens si l'on doutait qu'ils fussent moins aptes à la politique qu'à la technique. Imaginons, pour leur faire plaisir, qu'ils sont tous de bons techniciens et de grands politiques.

Mêmes rites préalables que pour entrer chez le président du Conseil, mais avec un décor moins somptueux et, de la part des huissiers, une nuance plus familière, et nous pénétrons dans le cabinet d'un ministre, d'un ministre quelconque. Il est de très beaux cabinets de ministres, il en est de sordides.

Tous les ministres ont à peu près les mêmes préoccupations. D'abord la préoccupation de l'intérêt général. Ils la placeraient volontiers sur la cheminée. Puis la préoccupation de leurs électeurs. On vit des ministres qui consacraient à leurs électeurs la moitié de leur temps. D'autres n'en parlent jamais, mais y pensent toujours... Puis la préoccupation du banquet qu'il faudra présider le soir ou du discours qu'il faudra prononcer le dimanche. Puis la préoccupation d'éviter les interpellations. Enfin, la préoccupation de se donner, en Conseil des ministres, sous l'œil scrutateur des deux présidents, du président du Conseil et du président de la République, la figure d'un homme qui a soulevé, pendant toute

la semaine, des montagnes de problèmes. Si vous y ajoutez les obligations corporelles, comme de recevoir des importuns et d'avoir l'air de les entendre, comme de répondre poliment, chaque jour, par écrit ou téléphone aux recommandations de vingt personnes amies et ennemies, celle enfin de signer des pièces, vous aurez l'image d'une vie accablante, parfaitement artificielle, qui se nourrit d'une illusion, l'illusion, à vrai dire enivrante, d'être le Pouvoir avec un grand P.

Aussi, quand on rencontre fréquemment les ministres et qu'ils se dispensent de vous en imposer par un air de science et de labeur, constate-t-on qu'ils vivent le plus souvent dans une résignation sceptique à l'égard de ce qui se passe, d'une manière générale, sous leur prétendue responsabilité.

A vrai dire, leur responsabilité n'existe pas en soi ; elle n'existe que par rapport à une menace très limitée, qui se localise, à propos d'un petit nombre de sujets, soit dans l'éveil d'un groupe parlementaire, soit dans le risque d'un scandale de presse, soit dans l'agitation de quelques fonctionnaires. Cette menace, c'est simplement quatre ou cinq dossiers que le ministre doit étudier lui-même chaque saison.

Dans son propre ministère, le ministre n'intervient donc effectivement, sur le fond des choses, que pour les affaires qui pourraient lui créer des ennuis immédiats. Pour le reste, il demeure presque étranger à l'exercice réel, régulier et normal de la fraction de gouvernement qu'il représente. Le plus souvent, prenant une décision, apportant un avis en Conseil des ministres, il prend la décision, il apporte l'avis systématique ou improvisé de ses subordonnés.

Ainsi, le gouvernement, c'est un président du Conseil qui fournit un effort personnel plus ou moins grand, mais qui est mal outillé et que la connaissance même de l'outil imparfait dont il est contraint de se servir oblige à cacher sa responsabilité derrière le maximum de formes ; et ce sont des ministres dont l'existence s'écoule dans les détails ou l'artifice, soumis, pour la pratique même du pouvoir, à la merci de leurs subordonnés.

En somme, faute d'un support administratif et technique assez solide, le gouvernement n'ose prendre ni autorité, ni responsabilité ; il laisse l'autorité vacante et tend instinctivement à rejeter la responsabilité sur l'administration, dont la défaillance explique précisément le manque d'initiative du gouvernement.

*
* *

L'idée même de la responsabilité ministérielle disparaît de notre esprit public. L'opinion, discernant la fragilité du décor gouvernemental, ne croit presque plus à la responsabilité réelle des ministres et s'illusionne de moins en moins sur leur compétence.

Si le gouvernement, quel que puisse être le mérite personnel de tel ou tel ministre, tend à devenir, et, semble-t-il, d'une manière inéluctable, une simple figuration, que devient, pendant ce temps, l'administration?

VI

L'Administration.

Nous vivons dans l'illusion d'une vieille formule. La plupart des citoyens s'imaginent encore que l'Administration exécute simplement les ordres du pouvoir. La réalité est bien plus complexe. L'Administration exécute, sans doute, les décisions gouvernementales, mais elle les a, d'abord, le plus souvent provoquées, toujours étudiées et préparées. Dans bien des cas, c'est elle qui reçoit de l'extérieur l'affaire qu'il faudra peser, puis résoudre.

L'Administration préside donc, en général, à la naissance de l'affaire qui lui reviendra une première fois pour étude et une deuxième fois pour que soit exécutée la décision prise à son sujet. L'Administration, dans la plupart des cas, est à la fois partie civile, témoin, avoué, huissier et gendarme. Sans doute, en principe, elle n'est pas juge. Mais que vaudrait la sentence d'un juge qui ferait abstraction de la partie civile, des témoins, de la procédure et de l'exécution? Une telle sentence est-elle possible? Est-elle même concevable quand le juge, en l'espèce le ministre, n'a ni le loisir ni les moyens personnels ou techniques de se former une opinion sur les faits de la cause?

C'est donc de l'Administration qu'en pratique dépend presque toute la marche de l'État. C'est d'elle aussi que dépend la vie ou la mort des lois que vote le Parlement.

*
* *

Observons-la.

Peu importent les subtilités de la hiérarchie. L'Adminis-

tration se répartit en trois grandes catégories : les dirigeants et les chefs de services ; les conseillers qui siègent en principe auprès du gouvernement, mais en fait auprès de l'Administration ; enfin l'immense catégorie des agents d'exécution, de contrôle et d'information.

S'il vous arrive de fréquenter assidûment le cabinet d'un directeur de ministère — et la remarque vaut pour la plupart des fonctionnaires supérieurs, — vous discernerez bientôt chez cet homme les traits suivants, diversement marqués selon les caractères individuels, mais communs à tous : un sens très noble de l'intérêt de l'État, supérieur parfois à celui des ministres, une compétence technique en général indiscutable, puis du surmenage, un sentiment d'impuissance, du scepticisme, de la démoralisation, une méfiance qui se manifeste par un respect maladif de la forme, enfin, trop souvent, le désir de quitter l'Administration à la première rencontre favorable.

Cet état d'esprit résulte de trois causes principales.

La première est la médiocrité matérielle où se trouvent les hauts fonctionnaires. La plupart d'entre eux reçoivent aujourd'hui des traitements dont la moyenne ne dépasse pas le salaire d'un employé de commerce quelconque. C'est une condition qui leur permet de vivre tant bien que mal, ce n'est pas une condition qui leur procure un prestige tangible, leur confère une allègre maîtrise de soi, leur inspire l'orgueil du métier, ni leur donne une forte assurance vis-à-vis des puissants du jour. La tête de l'Administration est donc humiliée : sentiment peu propice au développement de l'autorité et de la responsabilité.

La deuxième cause de démoralisation des hauts fonctionnaires est la notoire insuffisance des moyens techniques, des collaborations et des crédits dont ils disposent. Leur attention se disperse sur mille tâches, inégales, fragmentaires et simultanées.

La troisième cause est l'instabilité de la confiance que leur accorde le pouvoir responsable. Phénomène malheureusement trop connu, qui provient de l'affaiblissement de l'autorité chez les ministres, de la plaie du favoritisme et des clientèles.

D'où naît un *modus vivendi*. Il consiste à reconnaître aux fonctionnaires supérieurs le bénéfice d'une responsabilité très atténuée, en même temps qu'à les dispenser de toute ini-

tiative qui risquerait d'accroître cette même responsabilité.

*
* *

Il est une catégorie de personnes qui, en principe auprès du gouvernement, en fait auprès de l'Administration, jouent le rôle de conseillers.

Presque toutes les questions difficiles sont renvoyées, pour avis, à des Conseils dits supérieurs, à des Comités dits consultatifs, à des Commissions dites ministérielles ou interministérielles. Ce système, qui doit procurer une liaison entre les Directions, les Ministères et le Parlement, s'étend de plus en plus comme un moyen de retarder les décisions, d'équilibrer les intérêts et de couvrir la responsabilité tant du ministre que des fonctionnaires.

Or, sauf exception, ces conseils, comités, commissions, qui dispensent le gouvernement et l'administration de prendre une responsabilité, ne font qu'endosser les propositions des ministres et des fonctionnaires. En effet, les hommes qui sont appelés à y siéger n'y apportent ni un mandat ni un intérêt direct. Souvent le loisir et le goût leur manquent pour étudier les questions d'avance. D'où l'alternative suivante : ou bien l'organisme consultatif prend la chose à cœur, et alors on n'en finit pas, ou bien il se borne à enregistrer, sans examen sérieux, ce qu'on lui soumet.

Ainsi la responsabilité des ministres et des hauts fonctionnaires, déjà fort affaiblie, se dilue encore dans une multitude d'organismes anonymes et pratiquement insaisissables.

*
* *

Par suite de l'anémie d'en haut, le corps des agents d'exécution tendra à se détacher de ses chefs et par conséquent de l'État, pour vivre de sa vie propre, d'une vie égoïste.

Ne mettons pas en cause la valeur et la fidélité des fonctionnaires d'exécution. On peut même dire que si l'État tient debout, c'est grâce en partie à leur désintéressement. Mais ils obéissent à des phénomènes en quelque sorte biologiques qui dépassent la qualité des personnes.

Tandis que le gouvernement devient une figuration et que les dirigeants perdent leur prestige, le corps immense des agents d'exécution grossit en nombre, en force électorale

et politique, en droits, en moyens d'action et de défense. Ainsi, non seulement le corps croît alors que la tête dépérit, mais le corps se trouve de mieux en mieux armé pour résister à la tête elle-même affaiblie.

En tout cas, les fonctionnaires d'exécution, du fait qu'ils n'ont de compétence que pour l'exécution et du fait aussi qu'ils sont très armés pour se défendre, ne sauraient assumer la responsabilité qui glisse d'en haut vers eux. Ils pèsent comme un corps de plus en plus lourd, un corps qui résiste et gémit, mais qui ne rend pas, parce que son moteur lâche prise.

Imaginez que l'État soit une maison dont le gouvernement formerait le toit, dont la haute administration représenterait l'étage, et dont les agents d'exécution constitueraient le rez-de-chaussée et la cave. Le toit est fait d'une pièce de bois, le président du Conseil, et de quelques poutrelles recouvertes de carton peint, les ministres. Le plancher de l'étage est construit de bons matériaux, mais branlants et ajourés. Le rez-de-chaussée et la cave se compliquent et s'élargissent sans cesse. Supposez que de l'extérieur on jette une grosse pierre, elle passera à travers le toit, abîmera un peu plus le plancher de l'étage, et se perdra finalement dans la cave. Cette image grossie résume les aventures de la resposabilité dans notre État.

VII

Les pressions extérieures.

Le branle est donné à la machine de l'État de moins en moins par une impulsion intérieure, et de plus en plus par des poussées extérieures.

L'État, d'actif, devient passif.

Trois grands faisceaux de poussées extérieures s'exercent sur l'État : les poussées parlementaires ; les poussées de l'opinion ou, pour mieux dire, de la presse ; enfin, les poussées d'intérêts groupés soit dans le cadre national, soit dans le cadre régional ou départemental.

Les poussées parlementaires ont ce caractère de ne provoquer dans l'État qu'une réaction politique. Tel ou tel problème, tel ou tel conflit, du fait qu'il est posé à la tribune du Parlement, perd sa valeur en soi, et devient une

affaire politique, une affaire qu'il faudra résoudre en fonction des avantages et des inconvénients politiques que telle solution présentera pour le ministre ou la majorité parlementaire.

La cause de ce phénomène est très simple : c'est que le Parlement ne disposant que de la sanction d'un vote politique, tous les débats et l'objet même des débats empruntent à cette sanction sa nature politique.

Quant à la conséquence, elle est aussi simple : c'est que la sanction politique, sanction superficielle et éphémère, qui atteint les seuls ministres, figurants de passage, n'arrive pas à créer une responsabilité continue dans les organes réels de l'État, — d'autant que les fonctionnaires trouvent auprès du parlementaire individu une protection contre le Parlement institution.

Plus efficace, à certains égards, que la poussée du Parlement est la poussée de l'opinion, autrement dit de la presse. Cela par le fait que la presse agit publiquement sur l'amour-propre des individus, menace leur fortune ou, au contraire, la favorise. En régime d'opinion, on ne peut rien faire que moyennant une « bonne presse ».

Mais, si la presse soumet les hommes politiques et les fonctionnaires à une sorte de terreur, cette terreur se corrige aisément par l'indifférence de nombreux journalistes pour le fond des problèmes et par les services personnels que les hommes politiques et les fonctionnaires se plaisent à rendre aux journaux.

Restent les groupements d'intérêts nationaux, régionaux ou départementaux. Dans l'ensemble, malgré leurs défauts, et quoi qu'on ait prétendu parfois, l'influence de ces groupements est une des plus saines qui s'exercent sur l'État. Du fait qu'ils représentent des intérêts limités et précis, ils opposent à la compétence technique de l'État une compétence également technique. Le but concret qu'ils poursuivent les détourne, d'ordinaire, des querelles de personnes et des disputes de doctrines. Ils ont réussi à faire renaître dans l'État un sens de la responsabilité, borné et prosaïque, mais salutaire. Toutefois, une telle influence ne va pas sans risque. La responsabilité de l'État ou de ses agents n'étant plus éveillée d'une manière efficace que par les groupements d'intérêts, tôt ou tard cette responsabilité s'orienterait d'elle-même vers les seuls intérêts des groupements. Danger que rend déjà

manifeste le départ des nombreux fonctionnaires qui passèrent au service d'entreprises privées.

*
* *

A travers une coupe schématique de l'État nous observerions des bonnes volontés éparses, un équilibre instable d'éléments juxtaposés et çà et là, en petit nombre, des traces d'une responsabilité effective dont le maintien dépendrait non de l'organisation même, mais de circonstances particulières, le plus souvent extérieures.

Si l'effacement progressif de la responsabilité aux divers étages de l'État nous inquiète, nous déplorerons bien plus encore la suite naturelle de cet effacement : à savoir l'imprévoyance de l'État.

De nos jours, la prévoyance normale d'un bureau officiel ne porte pas au delà de quelques mois. En effet, l'abolition de la responsabilité abolit du même coup le sens de la prévoyance. Au ministre, figurant d'un jour, au fonctionnaire de direction, humilié, débordé et sans cesse menacé, à l'agent d'exécution qui attend vainement des ordres, qu'importe ce qui se passera dans six mois, dans un an ou dans dix ans, qu'importe l'avenir puisqu'ils ont déjà grand'peine à faire face au présent?

D'où le trait essentiel de l'évolution que suit l'État dans son ensemble. Si l'État résout tant bien que mal les problèmes particuliers, il s'essouffle en vain à résoudre les problèmes généraux. Sans la poussée et l'appui des initiatives privées, il serait également impuissant à résoudre les problèmes régionaux, en attendant qu'il devienne impuissant à résoudre les problèmes particuliers.

Voyez le problème de la cherté. Quand il s'agit de prendre une mesure particulière, d'abolir un droit de douane sur le blé, ou de prohiber l'exportation du beurre, l'État, après avoir étudié le dossier du blé ou du beurre, prend sa décision avec une aisance relative, sinon avec à-propos. Dès qu'au contraire, il s'agit d'examiner le problème des prix dans le cadre national, non seulement l'État hésite, mais, au sens propre du mot, il perd la tête : là lui manquent à la fois le système, la prévoyance et les moyens techniques.

Quel paradoxe de voir l'État ne plus pouvoir résoudre que des problèmes particuliers, alors que, par définition, il est chargé de l'intérêt général !

VIII

L'État, ce sont des hommes.

Pourtant, ne noircissons pas le portrait. L'État souffre d'un malaise. Ce malaise, comme l'indique le terme même de malaise, n'implique ni des accidents bruyants, ni des catastrophes ininterrompues. Il comporte simplement une usure profonde, mais lente et à peine perceptible, de la prévoyance publique. Il détermine une dissociation progressive du cadre national. Le malaise ne se transformerait en maladie mortelle que s'il se prolongeait trop longtemps. Dans quelque temps, nous nous trouverons bien près de la limite où il faudra que l'État renaisse ou subisse l'inexorable maladie.

Jusqu'ici, le contre-poison se trouva dans la valeur désintéressée, le sens proprement administratif des cadres traditionnels de l'État. Les fonctionnaires conservaient un goût du bien public qui retenait le déclin trop rapide de l'organisation. L'État vivait d'une épargne morale. Mais toute épargne s'épuise un jour, quand elle ne se renouvelle pas. Craignons d'apercevoir bientôt le fond de cette épargne... Voici deux signes : le fonctionnaire lui-même ne subit plus le prestige de la fonction publique ; le fonctionnaire, — et ceci eût bien étonné les vaudevillistes d'autrefois, — ne croit plus à la vertu du règlement...

Nous avons pris l'habitude de raisonner de l'État comme d'une abstraction. Dangereuse erreur. L'État, ce n'est pas une abstraction, ce sont des hommes. Tous les États, monarchies ou républiques, n'ont jamais grandi ou vécu qu'en proportion de la vigueur, de la solidité et de la cohérence des cadres humains qui soutenaient et dirigeaient la masse anarchique des intérêts particuliers. Sans doute, il faut se garder de simplifier. Mais il faut aussi reconnaître l'essentiel. L'empire de Charlemagne, c'était les comtes, les marquis et les *missi dominici*. La royauté de saint Louis, c'était les admirables baillis et sénéchaux qui construisirent notre pays. La monarchie de Louis XIV, c'était les fameux intendants. Notre régime moderne, ce furent les grands préfets de la tradition napoléonienne. Préfets, intendants, sénéchaux, symboles et types de l'administration entière.

La grande œuvre, prochaine, pour empêcher que l'État ne tombe, sera de restaurer dans ses cadres la puissance et la cohésion du facteur humain.

Sur un point, en particulier, il importe d'agir vite : c'est le point de suture entre les pouvoirs politiques et les agents de l'exécutif, c'est la haute administration.

* * *

Maurice Barrès ayant un jour objecté à Charles Maurras qu'une monarchie ne pouvait vivre sans s'appuyer sur une aristocratie et que l'aristocratie n'existait plus en France, Maurras écrivit cette phrase étonnante :

« La décadence de l'aristocratie n'est que trop certaine ; mais, si cette décadence n'existait point, si nous avions une aristocratie florissante, enracinée, fortement liée aux destinées de la France, *elle pourrait fournir de grandes chances de vie et de prospérité au régime républicain.* »

IX

De la souveraineté publique au compromis d'intérêts.

L'État contemporain s'éloigne de plus en plus du principe abstrait de souveraineté pour s'appuyer sur l'équilibre concret des intérêts particuliers, intérêts de groupes ou de personnes. Dans l'exercice actuel du gouvernement, l'idée de souveraineté intervient à peine, pour justifier un arbitrage dont la sentence enregistre la pesée des forces égoïstes en présence. Cette tendance n'est entravée que par l'exception grandiose du service militaire, — qui s'inspire beaucoup moins, d'ailleurs, du principe de souveraineté que de la mystique religieuse du nationalisme.

L'abdication de l'idée proprement dite de souveraineté découle fatalement de ce qu'on a appelé, par une convention verbale, la « souveraineté populaire » et qui marque, en fait, la victoire du citoyen sur l'État. Victoire elle-même déterminée par l'ensemble des armes nouvelles que le progrès matériel a fournies à l'individu depuis le début de l'ère moderne. La première de ces armes fut l'imprimerie.

L'équilibre des intérêts trouve sa formule doctrinale dans le libéralisme bourgeois.

Cet équilibre présente le grand avantage, pour la société, d'être à la fois relativement stable et très souple. Il se prête à des réadaptations incessantes qu'on décore du nom de réformes et qui traduisent des changements de rapports entre les groupes de forces sociales.

Mais la substitution trop complète dans l'État du simple équilibre des intérêts à l'exercice d'une souveraineté de principe, entraîne, pour une nation, deux graves inconvénients.

Le premier inconvénient est que l'équilibre des intérêts ne comporte pas forcément leur solidarité. Au contraire, il arrive que, pour modifier ou conserver cet équilibre, l'opposition entre les individus et les groupes intéressés devient de plus en plus apparente et de plus en plus active. Ainsi c'est la cohésion même de la nation et de l'État qui se trouve en péril. L'intérêt particulier, limité à ses propres fins, ne connaît ni la patrie ni la fidélité. Bien plus, son indifférence même pour les causes désintéressées le pousse à tirer le majeur profit dans le moindre temps des occasions que peut lui offrir le désintéressement d'autrui. Ainsi la formule libérale de l'équilibre des intérêts, une fois exclues une prévoyance et une autorité étrangères à cet équilibre purement matériel, risque d'aboutir à un conflit d'appétits anarchiques au sein de l'État.

Un autre inconvénient de la formule de l'équilibre des intérêts, c'est qu'elle est par définition une formule passive. Passive en ce sens qu'elle enregistrera tôt ou tard toutes les forces qui se manifesteront en tant que forces et quelle que soit leur valeur, bonne ou mauvaise, conforme ou hostile à la tradition nationale. Passive surtout parce que l'équilibre ne contient en soi aucune raison d'être que son inertie : il est fait d'immobilités successives qui se déplacent et se remplacent sans direction préconçue, sans ordre voulu, sans idéal, à la merci des surprises brutales.

L'État transformé en formule d'équilibre des intérêts, c'est la race dépouillée de sa personnalité spirituelle et livrée aux viols du hasard.

Si la mystique nationaliste, qui est extérieure à l'idée même de l'État, venait aujourd'hui à disparaître, les États, n'ayant plus d'autorité propre, se dissoudraient pour ne laisser sur-

vivre que des associations d'intérêts. Nous serions dès lors soumis à une sorte de colonialisme universel... Il n'est malheureusement pas certain que notre civilisation puisse échapper à cette fin logique de son évolution présente.

*
* *

Mais on ne reviendra pas en arrière... On ne privera pas l'individu de moyens et de droits qui lui ont été conférés par les conditions mêmes de l'existence moderne. L'examen des vicissitudes politiques ne peut se détacher de celui des changements matériels.

Il n'y a presque rien à faire en réaction. Il y a tout à faire en action.

La grande question de l'État, aujourd'hui, est de savoir, non pas si notre peuple se laisserait imposer de nouveau une forme archaïque de souveraineté, mais s'il dégagera des données de son évolution une idée supérieure de la patrie et de l'État qui porte en soi une autorité souveraine.

Il le peut à trois conditions :

A la condition que renaisse chez les serviteurs de l'État l'orgueil du devoir, qui présuppose la conscience d'une nécessité publique ;

A la condition que les citoyens, les nationaux ou, pour mieux dire, les sujets de l'État soient soustraits au nomadisme intellectuel et reçoivent, par l'éducation, l'empreinte d'une idéologie commune qui s'inspire de la même nécessité publique ;

A la condition, enfin, qu'une aristocratie disciplinée, au sens réel du mot « aristocratie », exalte, par son exemple et par sa mystique, aussi bien le sens du devoir que la vigueur de l'idéologie commune.

Il faut donc d'abord former des équipes et leur montrer la nécessité publique. Former des équipes, c'est le problème de chaque génération. Définir la nécessité publique, c'est le problème aujourd'hui, non seulement de la France, mais de l'Europe entière.

Lucien Romier.

Descartes ou l'Incarnation de l'Ange

I

1. — *Moi ou mon esprit*, dit-il. Ce n'est pas, comme Luther et Rousseau, en propageant dans les âmes les ondes de sa sensibilité, le vaste tumulte de son cœur, c'est en séduisant l'esprit qu'il a agi, en captivant la raison avec des sinus et des idées claires.

Tête superbement lourde et violente, front bas, œil prudent, obstiné, chimérique, bouche d'orgueil et de terre ; étrange vie secrète et cauteleuse, mais tout de même forte et grande, de par un seul dessein poursuivi sans répit de bout en bout, et de par une compréhension singulièrement lucide et précoce de la première condition de la vie intellectuelle parmi les hommes, qui est de les fuir ; obscur déclenchement, bref comme un battement d'ailes, du songe dans le poêle d'Allemagne, et de l'appel à philosopher jusqu'à la mort, pour le renouvellement de l'humanité. Il nous servirait peu d'étudier la carrière et la physionomie morale de Descartes. C'est son système qui importe ; c'est en lui qu'il noue son destin. Je n'entreprendrai pas ici l'examen analytique de ce système, j'essaierai d'en dégager les directions spirituelles. Je m'adresse à des lecteurs familiers avec Descartes, assuré qu'ils reconnaîtront au passage les points de doctrine auxquels je ferai allusion. Laissant donc de côté

le mélange humain qui, chez tout philosophe, et surtout peut-être chez lui, brouille l'absolu des idées, et atténue leur pure violence, je voudrais présenter une image dépouillée, plus directe que l'expression originale elle-même, non tant de l'œuvre philosophique, que de l'*esprit* de Descartes.

2. — Léon Bloy regardait chaque lieu commun du langage vulgaire comme un sphinx accroupi sur le mystère de la création. Admirable moyen de connaître l'extase à toute énonciation de notre concierge ou de notre député. Les lieux communs de la philosophie, voire de l'histoire de la philosophie, n'enferment pas moins de sagesse cachée. Que nous disent-ils de Descartes?

Comme Luther la *Personne humaine*, comme Jean-Jacques *la Nature et la Liberté*, Descartes a découvert *la Pensée*. « Il a vraiment révélé la pensée à elle-même », écrivait M. Hamelin (1).

Ne nous récrions pas, cette proposition est très vraie au sens où la prenait Hamelin. Disons que Descartes a dévoilé le visage du monstre que l'idéalisme moderne adore sous le nom de Pensée.

II

3. — Tâchons de trouver aux choses leur nom véritable : le péché de Descartes est un péché d'*angélisme;* il a fait de la Connaissance et de la Pensée une Perplexité sans remède, un abîme d'inquiétude, parce qu'il a conçu la Pensée humaine sur le type de la Pensée angélique. Pour tout dire en trois mots : INDÉPENDANCE A L'ÉGARD DES CHOSES, voilà ce qu'il a vu dans la pensée de l'homme, et ce qu'il y a planté, voilà ce qu'il a révélé d'elle-même à elle-même. L'attentat est tout spirituel, il se perpètre au troisième degré d'abstraction, il n'intéresse que les maniaques en longues robes de pédant, ceux qui se font relier en veau, comme disait de son fils le conseiller Joachim des Cartes? — Il tient sous son influence quelques siècles d'histoire humaine, et des dégâts dont nous ne voyons pas la fin. Avant d'en indiquer les conséquences, considérons-le en lui-même, et essayons d'en marquer les principaux caractères.

(1) O. HAMELIN, *le Système de Descartes*, Paris, Alcan, 1911, p. 182.

L'intellect humain est, selon l'enseignement de saint Thomas, le dernier des esprits et le plus éloigné de la perfection de la divine Intelligence. Comme le zoophyte fait la transition entre deux règnes, ainsi l'animal raisonnable est une forme de passage entre le monde des corps et le monde spirituel. Au-dessus de lui, en multitude innombrable, pressés comme le sable de la mer, s'étagent en leurs hiérarchies les esprits purs. *Substances pensantes* au vrai sens du mot, pures formes subsistantes, qui reçoivent sans doute l'existence, et ne la *sont* pas comme Dieu, mais qui n'informant pas une matière, libres des vicissitudes du temps, du mouvement, de la génération et de la corruption, de toutes les partialités de l'espace, de toutes les misères de l'individuation par la *materia signata*, concentrent chacune en soi-même plus de consistance métaphysique que toute la race humaine réunie, — épuisant chacun, type spécifique à soi seul, la perfection de son essence, et pour cela portés dès l'instant de leur création à la plénitude achevée de leurs possibilités naturelles, intègres par définition, — ils élèvent par-dessus nos têtes un pavillon d'immensité, une amplitude, par rapport à nous infinie, de stabilité et de vigueur. Transparents chacun à son propre regard, percevant chacun, et à fond, sa propre substance par elle-même, et d'un seul bond connaissant aussi Dieu naturellement, par analogie sans doute, mais dans quel miroir de splendeur, leur intellect, toujours en acte à l'égard de ses intelligibles, ne tire pas comme le nôtre ses idées des choses, mais les tient tout droit de Dieu, qui les lui infuse en le créant ; et par ces idées innées, qui sont en lui comme une dérivation des divines Idées, il connaît les choses créées dans la lumière créatrice elle-même, règle et mesure de tout ce qui est. Infaillibles donc et même impeccables dans l'ordre naturel pris séparément de la fin surnaturelle, autonomes et se suffisant autant que créature se peut suffire, la vie des anges, sans fatigue ni sommeil, est un jaillissement sans fin de pensée, de connaissance et de vouloir. Perçant dans la parfaite clarté de leurs intuitions, non pas sans doute les secrets des cœurs, non pas même le déroulement des contingences à venir, mais toutes les essences et toutes les lois, toute la substance de cet univers, *connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos*

artisans, ils sont enfin, sans mains ni machines, *comme maîtres et possesseurs de la nature*, et peuvent, en modifiant au gré de leur volonté le mouvement des atomes, jouer de celle-ci comme d'une guitare. En tout cela il s'agit des attributs de la nature angélique prise en elle-même, indépendamment de son élévation à l'ordre surnaturel, et telle qu'elle subsiste dans les esprits tombés comme dans les esprits fidèles. Voilà l'exemplaire selon lequel un enfant de la Touraine entreprit un jour de réformer l'esprit humain.

*
* *

4. — Considérez les trois grandes notes de la Connaissance angélique : INTUITIVE quant à son mode, INNÉE quant à son origine, INDÉPENDANTE DES CHOSES quant à sa nature, vous retrouvez, transposées sans doute, mais non moins foncières et non moins manifestes, ces trois mêmes notes dans la Connaissance humaine selon Descartes.

5. — L'effort premier de Descartes, on le sait, vise à débarrasser la philosophie du fardeau du discours, à opposer au fatras laborieux de l'École, à son fourmillement de syllogismes étagés les uns sur les autres, une science prompte, nette, plane, une nappe de clarté. Mais voyez jusqu'où va en réalité cette recherche du simple. Notre entendement, lorsqu'il appréhende, juge et raisonne, n'est plus astreint à trois opérations de nature irréductiblement distincte. Il n'a plus qu'une fonction : voir. Une fixation de l'intelligence pure et attentive en tel ou tel objet de pensée aux arêtes bien tranchées, libre de tout repli interne d'implicite ou de virtuel, saisi à plein et tout entier, de par une vue absolument originale et première, et avec une certitude dont il est à lui seul la raison singulière, voilà ce que Descartes appelle intuition, *intuitus* (1), et c'est à cela que désormais tout se réduit dans l'entendement connaissant.

Car pour Descartes le jugement, l'opération d'assentir, de se prononcer intérieurement, n'appartient plus à l'entendement, mais à la volonté, seule active : c'est une décision

(1) Cf. *Regulæ ad directionem ingenii*, *Reg.* III, A. T., t. X, 368 ; reg. X (X, 419-425).

du vouloir qui vient *consentir* à une idée comme à une représentation fidèle de ce qui est ou peut être.

Et après l' « intuition » il admet bien une autre opération, qui est la « déduction », l'opération de raisonner, mais celle-ci ne consiste plus qu'à construire de nouveaux objets d'appréhension en combinant des intuitions ; concession forcée au discours, maladroite d'ailleurs et contradictoire, et qui détruit l'unité propre du raisonnement, la continuité du mouvement logique, pour la remplacer par une succession discontinue de vues immobiles (1). Raisonner n'est plus *être mû* par le principe à voir la conséquence, c'est *voir à la fois* le principe et son lien avec la conséquence. Derrière les banales attaques des *Regulæ* contre le syllogisme, il faut voir un zèle tenace de rejeter ce travail de patiente production de certitude qui constitue la vie de la raison comme telle, et par quoi, pensant une vérité sous la lumière d'une autre, naît et surgit en nous une lumière nouvelle, où ce que tenaient caché les virtualités du vrai déjà connu éclate en évidence.

6. — Refus logique de singulière portée ! Toucher au syllogisme, c'est toucher à la nature humaine. Impatient des servitudes du labeur discursif, c'est à la potentialité de notre intelligence que Descartes s'attaque en réalité, c'est-à-dire à son infirmité spécifiquement humaine, à ce qui fait qu'elle est une *raison*. Ainsi, par une curieuse aventure, le premier mouvement du rationalisme est de méconnaître la raison, de faire violence à sa nature, de récuser les conditions normales de son activité. La voilà reconstruite sur un type intuitif, guindée dans les oripeaux de l'intelligence pure, et dans un morcellement d'immobilités compréhensives.

Tout réduire à un simple regard, c'est le vœu secret de l'intelligence en quête d'une condition surhumaine, — mais vœu que la grâce seule rend vraiment réalisable, dans la nuit translumineuse de la contemplation. Descartes, lui, s'y applique dès l'abord, et dans l'œuvre même de la raison. Il voudrait opérer une telle concentration d'évidence que

(1) Cf. Hannequin, *la Méthode de Descartes*, Revue de métaphysique et de morale, 1906 ; Hamelin, *le Système de Descartes*, p. 82 ; Hamelin écrit très justement : « Toute la théorie de la connaissance de Descartes se réume donc en ceci que connaître, c'est saisir par une intuition infaillible des natures simples et les liens de ces natures simples, qui sont eux-mêmes des natures simples. »

toute la chaîne des conclusions fût saisie dans la seule intuition du principe : cela seul est digne de la Science ! Et n'y pouvant parvenir il désespérerait, il s'avouerait vaincu par le malin Génie, s'il ne croyait trouver dans les certitudes initiales du *cogito* et de la preuve ontologique une argumentation aussi prompte et directe que la simple vue intuitive, et s'il ne croyait aussi, en rendant la pensée de Dieu et de la véracité divine coexistante et coextensive à tout le progrès du savoir, en mettant le philosophe sous l'illumination toujours actuelle de l'idée de Dieu, remédier à l'impossibilité où nous sommes, et à laquelle il ne se résigne point, d'avoir, à l'instant même où nous faisons une inférence, ramassée en un seul et indivisible présent, où nulle mémoire n'ait à jouer, l'évidence actuelle et actuellement contraignante de toutes les conclusions précédemment établies qui nous servent de prémisses.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'archétype seul authentique et légitime du Savoir est pour lui le Savoir angélique? L'Ange ne raisonne ni ne discourt : il n'a qu'un acte d'intellect, qui est à la fois voir et juger ; il voit les conséquences non pas successivement de par le principe, mais immédiatement dans le principe ; il ne souffre pas la progressive actualisation de savoir qui constitue le mouvement logique proprement dit ; si sa pensée se promène, c'est par bonds intuitifs, d'acte parfait en acte parfait, de plénitude intelligible en plénitude intelligible, selon la discontinuité d'un temps tout spirituel, qui n'est pas une succession de points sans durée, comme le temps, lui aussi discontinu, que Descartes prête à notre monde, mais la permanence d'un stable instant qui dure, immobile, tant qu'il ne fait place à un autre immobile instant de contemplation. C'est bien la limite idéale, le type pur de la raison conçue à la manière de Descartes.

7. — L'intellect angélique n'est pas fait d'intuitions truquées comme l'entendement cartésien, il est génuinement intuitif. Il est vrai qu'il est infaillible, dans l'ordre naturel du moins, et cela est une conséquence si nécessaire que le fait de l'erreur est pour l'optimisme cartésien quelque chose de très gênant, la plus difficilement admissible et la plus difficilement explicable des humiliations.

Comment est-il possible que je me trompe, moi esprit? Comment une substance dont toute la nature est de penser

peut-elle penser de travers? Anomalie si grave que l'auteur des choses paraît compromis dans le scandale. — Je ne me trompe que parce que je le veux, ma volonté libre est seule coupable, en telle façon que l'erreur de l'homme s'explique pour Descartes de la même façon que pour les théologiens l'erreur de l'ange, je veux dire, plus exactement, que la théorie cartésienne de l'erreur, si peu consistante à son plan, ne deviendrait cohérente et logique que si on lui faisait rejoindre, en l'amendant comme il convient, le cas des erreurs des esprits déchus. — Précipitation du jugement ! Lorsqu'ils se trompent (ce qui ne leur arrive qu'en fonction de l'ordre surnaturel), ceux-ci voient en pleine lumière quelque objet dont leur regard compréhensif épuise toute la réalité naturelle, et ils voient aussi, et non moins clairement, le lien contingent et conjectural de cet objet avec tel autre, tel événement à venir par exemple, qui reste obscur pour eux. Et c'est emportés par la malice de leur volonté que, n'y tenant plus, ils étendent leur affirmation au delà de ce qu'ils voient, et donnent, tête baissée, j'entends par une inconsidération volontaire, leur assentiment à ce dont ils n'ont point l'évidence : *sciens et volens non se detinet, sed judicat ultra quam potest* (1). Tel, selon Descartes, l'homme affirmant et jugeant, de par une défaillance de son libre arbitre, de par un emportement dont sa volonté est responsable seule et en tant même que libre (2), au delà de ce qu'il aperçoit clairement et distinctement. Proportions gardées, on ne peut s'empêcher de noter une étrange ressemblance entre cette psychologie de

(1) Jean de Saint-Thomas, *Curs. theol.*, q. 58, disp. 22, a. 4, n. XXII. (Vivès, IV, p. 860.)

(2) Nos erreurs en matière spéculative sont des actes *contingents* (évitables) ; elles ne sont pas, de soi, des actes *de notre liberté* (elles seraient alors toujours autant de fautes morales). A force de calquer (Cf. Gilson, *la Liberté chez Descartes et la théologie*, p. 266 ; Gouhier, *la Pensée religieuse de Descartes*, p. 212-215), la théorie de l'erreur sur celle du péché, Descartes arrive, sans oser se l'affirmer clairement à lui-même, à faire de toute erreur un péché moral. En réalité, lorsque nous donnons notre assentiment à un objet dont nous croyons avoir l'évidence sans l'avoir vraiment, c'est en raison d'une faute dans le procédé discursif de l'intelligence, et cette faute ne dépend pas nécessairement de la volonté *en tant que libre*, c'est-à-dire en tant que spécifiant par rapport à son objet propre (le Bien de l'homme) le jugement de l'intelligence ; elle ne dépend nécessairement de la volonté qu'en tant que celle-ci applique à l'œuvre une raison actuellement défaillante (manquant *hic et nunc* de la perspicacité requise), et qu'elle provoque en conséquence l'adhésion à un objet insuffisamment élucidé.

l'erreur chez l'Ange déchu et la psychologie de l'erreur chez nous selon Descartes.

En conséquence de cette psychologie angélistique, le philosophe exigera un critère de certitude tel qu'à chaque instant, il nous suffise d'inspecter le champ de nos représentations en voulant vraiment ne point nous tromper, pour éviter l'erreur. Regarder en nous, départager l'obscur et le clair, le confus et le distinct, et ne consentir qu'au clair et distinct, si bien qu'il soit autant et au même titre dans la main de notre arbitre de ne point nous tromper en spéculant que de ne point pécher en agissant, voilà l'art d'infaillibilité que nous doit enseigner le critérium des idées claires (1). Toujours, à la limite, une science instantanée ; à tout le moins une science facile et expéditive, qui sera d'autant meilleure qu'elle sera enlevée plus vite et par moins d'ouvriers. Un seul n'y suffit-il pas? S'il avait la commodité de faire toutes les expériences dont il a besoin, Descartes n'achèverait-il pas lui-même, après l'avoir fondé à neuf, le corps entier de la sagesse? Ah! il n'a pas de temps à perdre, c'est un homme pressé (comme tous les modernes). Qu'il arrache seulement à la mort quelques dizaines d'années, la grande œuvre sera faite dont dépend le bonheur comme la perfection de l'humanité. En tout cas, il n'y faudra pas plus de deux ou trois siècles, comme nous avons maintenant le délice de le vérifier.

Si le cartésianisme s'est montré dans l'ordre intelligible un si sauvage ravageur du passé, c'est qu'il a commencé par méconnaître, chez l'individu lui-même, l'essentielle dépendance intrinsèque de notre savoir actuel à l'égard de notre passé, qui fait que notre établissement dans la vérité, par voie humaine, est nécessairement et de soi chose étrangement longue et laborieuse. D'une façon générale, qu'il s'agisse du pauvre effort d'un chacun, ou de l'œuvre commune des générations, l'ange cartésien ne subit le temps que comme une contrainte extérieure, une violence qui répugne à sa nature ; il ne comprend pas le rôle essentiel du temps dans la maturation de la connaissance humaine.

(1) « Pour atteindre la vérité, dira Malebranche, il suffit de se rendre attentif aux idées claires que chacun trouve en lui-même. » (*Recherche de la vérité*, I, 1.) Taine (*Ancien régime*, III, 2) cite ce mot comme caractéristique de l'esprit classique, — disons plus justement de l'esprit cartésien.

*
* *

8. — Les idées de l'ange, nous l'avons dit, sont innées ; elles ne viennent pas des choses, comme nos idées abstraites ; elles sont infuses en lui, reçues dès l'origine comme une dot de lumière : accidents certes, réellement distincts de la substance angélique et de sa puissance intellective, et dons surajoutés, mais exigés de droit par la nature du pur esprit.

Du fait que Descartes refuse de reconnaître la réalité des accidents distincts de la substance, son innéisme reste empêtré dans des embarras inextricables. Tantôt les idées innées sont des dispositions prochaines à penser ceci ou cela, qui, toutefois, se confondent avec la nature pensante elle-même, ce qui met dans celle-ci comme des préformations cachées, où s'annoncent déjà les virtualités leibniziennes. Tantôt l'âme diffère de ses pensées comme l'étendue de ses figures, et pour Descartes, qui applique ici à faux, par un de ces gauchissements si fréquents chez lui, la scolastique notion de mode, cela veut dire que l'acte de penser ceci ou cela est une détermination non accidentelle, mais substantielle, un achèvement de la substance pensante dans sa ligne même de substance. Comme si une opération pouvait être substantielle ailleurs qu'en l'Acte pur ! Il se représente ainsi le mode comme un achèvement substantiel d'ordre opératif. Spinoza recueillera cette notion bâtarde, et en fera un joli monstre.

Il reste, et c'est ce qui nous importe, que les idées cartésiennes viennent de Dieu, non des choses, — comme des idées d'ange. Ainsi l'âme humaine n'est pas seulement subsistante, comme l'enseignaient les anciens, et faisant exister le corps de sa propre existence : elle a sans le corps, reçue directement de Dieu, toute la perfection opérative qui lui peut convenir. Voilà détruite la raison même de son union au corps, ou plutôt la voilà renversée. Car si le corps et les sens ne sont pas pour cette âme le moyen nécessaire de l'acquisition de ses idées, et donc l'instrument par lequel elle s'élève à sa perfection propre, qui est la vie de l'intelligence, et la contemplation de la vérité, alors, comme il faut bien que le corps soit pour l'âme, et non inversement, le corps et les sens ne peuvent plus être là que pour fournir à l'âme, — qui n'a besoin que d'elle-même et de Dieu pour penser, —

le moyen de s'assujettir pratiquement la terre et toute la nature matérielle : ce qui colloque le bien de l'âme dans la domination de l'univers physique. Celui-ci, qui vaut tout entier moins qu'un esprit, lui fera payer cher cette inordination. Ange ganté de fer et prolongeant par les bras sans nombre de la Mécanique sa souveraine action sur le monde des corps ! Pauvre ange tournant la meule, asservi à la loi de la matière, et bientôt pâmé sous les roues terribles de la machine terraquée détraquée....

9. — Mais revenons à la théorie cartésienne de la connaissance. Si notre connaissance est comme un écoulement dans notre esprit créé de la véracité créatrice, si la sagesse, dont nous portons en la nature de notre âme tous les germes innés, est un pur déploiement de notre entendement, la science humaine doit être *une*, de l'unité même de l'entendement : plus de diversité spécifique des sciences. Et partant plus de diversité spécifique de lumières réglant le jugement ; plus de degrés variés de certitude. Il en est bien ainsi pour l'ange, dont toutes les certitudes d'ordre naturel sont d'un unique degré, — du degré même de perfection de sa propre immatérialité, et de sa lumière innée. Le résultat, chez Descartes, est le plus radical nivelage des choses de l'esprit : un seul et même type de certitude, raide comme la Loi, s'impose à la pensée ; tout ce qui ne s'y laisse pas ramener est à rejeter : exclusion absolue de tout ce qui n'est pas mathématiquement évident, ou censé tel. Connaissance inhumaine, parce qu'elle s'est voulue surhumaine ! C'est là le principe, non seulement du brutal mépris affiché par Descartes à l'égard des humanités, du grec et du latin, — « il n'est pas plus du devoir d'un honnête homme de savoir le grec et le latin, que le suisse ou le bas-breton », — de l'histoire, de l'érudition, de tout l'immense domaine des études positives et morales, que ses successeurs affoleront plus tard en voulant en faire une mathématique du contingent ; c'est le principe et l'origine de la profonde *inhumanité* de notre science moderne.

Par ailleurs, l'innéisme, faisant de l'intellect une puissance prédéterminée par nature à tous ses objets de savoir, ne souffre pas que notre entendement, pour produire une œuvre parfaite où que ce soit, dans l'ordre spéculatif ou dans l'ordre pratique, doive être intrinsèquement déterminé et élevé comme par une greffe en lui de l'objet à connaître ou de la

fin à atteindre. Pas plus que chez l'ange dans l'ordre naturel, il n'y a de qualités élévatrices ou d'*habitus* dans l'intellect cartésien.

Hamelin remarquait avec raison qu'une des causes de l'engouement pour la méthode au temps de Descartes, — en ce temps où l'homme moderne, pour mieux partir à l'assaut du monde, quittait les vieux appuis de la tradition intellectuelle, — était le besoin de justifier tant de confiance en remplaçant ces appuis par une bonne assurance contre l'erreur. A vrai dire, ce ne sont pas seulement les secours de la *via disciplinæ*, c'est aussi et surtout la vigueur intérieure des *habitus* qu'il s'agissait de suppléer par le *succès garanti* du procédé et de la recette. Ainsi le bon sens suffira à tout. Le magasin des idées claires est le Bon Marché de la Sagesse. Après Descartes les prix monteront de nouveau, et cette belle facilité universelle fera place aux plus redoutables complications. Mais c'est toujours à la méthode, ou aux méthodes, et non plus à la qualité spirituelle ennoblissant l'intellect, que se mesurera l'austérité du savoir. Nous voyons de nos jours les réjouissants effets de cette matérialisation de la science, et l'étonnante indigence intellectuelle qu'un progrès, admirable en lui-même, de la spécialisation technique et des procédés opératoires est capable de procurer, quand la flamme reste débile sur laquelle sont jetés des monceaux de bois vert.

*
* *

10. — Le caractère le plus profond de la connaissance angélique, ce n'est pas d'être intuitive ni d'être innée, c'est d'être *indépendante des choses*. Les idées des purs esprits sont sans proportion avec les nôtres. Ne se résolvant pas dans la vérité des choses, mais dans celle même de Dieu, ces idées infuses sont une ressemblance créée, et comme une réfraction dans l'intellect angélique, des idées divines et de la lumière incréée, où tout est vie ; en sorte qu'elles représentent les choses en tant même que celles-ci dérivent des idées divines, les Anges ayant ainsi reçu au premier instant le sceau de la ressemblance, qui les a faits pleins de sagesse et parfaits en beauté, — *tu signaculum similitudinis, plenus sapientia et perfectus decore*, — et Dieu, selon le mot d'Augustin, ayant produit les choses intelligiblement dans la

connaissance des esprits, avant de les produire réellement dans leur être propre.

Aussi bien ces idées, à la différence de nos idées abstraites, sont-elles universelles non par l'*objet* qu'elles présentent immédiatement à l'intelligence, mais seulement par le *moyen* qu'elles constituent d'atteindre sous un même angle une multitude de natures et d'individus distinctement saisis jusque dans leurs ultimes différences ; leur universalité n'est pas l'universalité de représentation, due au procédé abstractif, mais l'universalité de causation ou d'activité, propre aux idées créatrices, d'où les choses descendent dans l'être, et dont les idées de l'ange sont une similitude taillée à la mesure de celui-ci ; elles sont, nous dit Jean de Saint-Thomas, comme des copies ou des modèles, — mais étincelants de vitalité spirituelle, — comme des modèles imprimés dans l'intellect angélique, et où se trouve figuré, tel que Dieu le voit avant même de le faire exister (et non pas sans doute dans l'unité absolue de la vision divine, mais distribué selon la capacité des esprits créés, sous certains grands points de vue, d'après l'unité du rapport des choses à telle ou telle fin, et du mode dont elles procèdent de leurs divins exemplaires), l'innombrable essaim des créatures qui fluent de l'art suprême. Comme la causalité divine et les idées divines, les idées de l'ange descendent donc jusqu'à l'existence elle-même ; elles atteignent directement le singulier existant, compréhensivement connu des pures intelligences à mesure qu'il reçoit l'être, et qu'il vient à répondre, dans le concret de la matière actuellement donnée, à son archétype éternel réfracté dans l'esprit pur.

C'est ainsi que dépendant seulement de la science de Dieu, la connaissance angélique est indépendante à l'égard des choses, dont elle ne tire pas ses idées, et qui ne sont pas sa règle formelle, — indépendante, peut-on dire, s'il s'agit du moins du monde inférieur, à l'égard de ses objets eux-mêmes d'intellection, qu'elle précède, qu'elle attend, qu'elle mesure, qu'elle épuise de par l'efficacité même de la connaissance créatrice, et à l'intelligibilité desquels elle n'a pas à proportionner le degré d'immatérialité de ses idées. On voit en quel sens éminent l'ange connaît toutes les choses de ce bas monde *a priori* et par leurs causes suprêmes, puisqu'il les connaît par une participation des idées mêmes qui les font, puisqu'il connaît l'œuvre d'art, — je veux dire tout

cet univers, — dans la confidence que l'artiste lui fait de sa science opérative, cause même de l'être et de toute beauté.

11. — Tournez maintenant vos regards vers l'entendement cartésien. N'est-il pas, lui aussi, immédiatement suspendu à Dieu, dominant et mesurant toute la nature matérielle sans en rien recevoir? Par un de ces glissements dus à son propos d'aller vite en besogne, Descartes applique aux certitudes de la raison et de la science les solutions classiques de l'enseignement traditionnel touchant le motif formel de la foi : *veritas prima revelans*, l'autorité de Dieu révélant, — c'est parce que Dieu ne peut pas mentir que les idées claires et distinctes méritent notre assentiment, et qui ignore la véracité divine n'est proprement certain de rien. Si nous n'avions pour nous y appuyer la garantie de la véracité du Créateur, auteur des choses et auteur de notre esprit, nous ne *saurions* pas de source sûre qu'il y a un monde matériel, ni qu'il existe hors de notre pensée des choses conformes à nos idées, ni même que ces idées nous livrent de l'intelligible authentique et des vérités éternelles, et qu'elles ne nous trompent pas même en ce que nous concevons de plus évident. Cela même montre bien que la connaissance rationnelle est pour Descartes comme une *révélation naturelle*, et que nos idées ont leur règle immédiate en Dieu, non dans les choses, comme les espèces infuses de l'ange.

Pourtant, à la différence de l'intellect angélique, l'entendement cartésien n'atteint directement ni l'individualité ni l'existence? Détrompez-vous. Si mal et si hâtivement que Descartes se soit exprimé sur les idées générales, il paraît clair que celles-ci sont à ses yeux des notions essentiellement incomplètes, inadéquates, dira plus tard Spinoza : la science humaine, pour être parfaite, doit atteindre des essences singulières saisies directement. Un *moyen* de penser universel, à la manière angélique, à la bonne heure ! Un *objet* de pensée universel, une quiddité abstraite, dont un retour sur les images nous fait seul connaître le mode singulier de réalisation, cela n'est pas digne d'un esprit à qui toute la matière est soumise. A peine indiquée chez Descartes, cette méconnaissance de la nature et de la valeur de l'universel *in prædicando*, de l'universel proprement humain, cette sorte de nominalisme intellectualiste prendra tous ses développements avec Leibniz et Spinoza, et deviendra

chez eux un des signes de la revendication d'angélicité qui caractérise l'intellectualisme absolu, en attendant que tombant dans des têtes anglaises, et rejoignant le vieux nominalisme sensualiste, elle contribue à ruiner toute saine notion de l'abstraction.

Quant à la perception de l'existant comme tel, on peut dire que le passage à l'existence, la saisie de l'existence à l'aide de la seule intelligence et à partir des pures idées, constitue précisément le problème crucial de la philosophie cartésienne. Car nos idées ne se résolvant plus (matériellement) dans les choses, par le moyen des sens, dont les données n'ont plus qu'une valeur pragmatique et subjective, l'existence, la position des choses hors du néant, ne nous est plus livrée du premier coup par notre contact charnel avec le monde. Il faut parvenir à l'être, il faut le rejoindre, ou le déduire, ou l'engendrer, à partir d'un principe idéal posé ou découvert au sein de la pensée. Voilà l'impossible besogne à laquelle, de Descartes à Hegel, la métaphysique des modernes est condamnée. Descartes a retenu de l'enseignement de l'École que le regard de notre intelligence humaine n'atteint directement que des essences, et ne peut donc à lui seul franchir le vaste azur qui sépare le possible du réel existant. Cependant pour lui, la pure pensée doit se suffire, l'intelligence philosophant ne peut pas, même dans l'ordre de la *resolutio materialis*, avoir essentiellement besoin de recourir aux sens, qui, de soi, ne nous livrent que des modifications de notre conscience, des apparences, de l'incertain. Alors faut-il renoncer pour toujours à rejoindre l'être? Non, il y a des cas privilégiés, où l'intelligence pure suffit à l'atteindre : c'est le cas du *cogito*, où la pensée transparente à elle-même connaît sa propre existence, non par une constatation empirique, mais par une saisie immédiate de son fond substantiel en acte d'intellection ; et c'est le cas de la preuve de Dieu par son idée, où la pensée n'a qu'à se fixer sur l'empreinte en elle du Parfait, pour y lire à découvert l'existence réelle de celui-ci. Double révélation intellectuelle de l'existence, en laquelle seule la raison humaine atteint sa pleine mesure d'esprit, se comporte comme l'ange connaissant soi-même et son auteur.

Ma pensée existe, Dieu existe. De là tout se déroule. C'est de Dieu que la science cartésienne descend aux choses, et déduit la Physique. Science parfaite ou par les causes, la

seule proportionnée à l'ambition du philosophe. Elle aussi connaît cet univers *a priori*, et selon l'ordre même des raisons créatrices. (Et si elle échoue à la tâche, ce sera pour passer la main à la métaphysique de Spinoza.) Attend-elle quelque chose des sens, car enfin l'on n'oublie pas tout à fait qu'on est homme? Les sens n'ont qu'un rôle accidentel, en particulier celui d'opérer un choix entre les diverses combinaisons idéales également possibles, et de nous montrer laquelle a été réalisée de fait.

Telle nous apparaît dans sa première manifestation l'indépendance de la raison cartésienne à l'égard des choses : séparation de l'intelligence et des sens, par lesquels l'intelligence se trouvait en continuité avec les choses, avec le singulier existant. Mépris du corps dans l'œuvre de la science, refus de la connaissance animale qui nous lie d'abord à la création. Refus de cette condition proprement humaine, de ne pouvoir connaître que par les sens et l'intellect ensemble ce que l'ange connaît par l'intellect tout seul. Voyez démarrer cette belle science. Est-elle assez sûre d'elle-même? Elle ira loin. Mais Kant l'attend au détour du chemin. Si les sens, lui dira-t-il, ne nous livrent que de pures apparences, et ne sont pas pour notre esprit le véhicule de ce qui est, il vous faudrait, ô présomptueuse, pour atteindre l'être, une intuition suprasensible, celle-là même dont jouissent les esprits purs à l'image desquels on vous a réformée. Mais vous n'emportez pas une telle intuition dans vos bagages. *Ergo*, vous ne pourrez jamais connaître ce qui est, et tout votre *a priori* n'est qu'une armature à phénomènes.

12. — Il est un second aspect, plus spécifique peut-être, de l'indépendance de la raison cartésienne à l'égard des choses. Cette fois il s'agit moins des choses sensibles comme telles que de l'intelligiblité même qu'elles enferment, et donc de l'objet propre de l'intelligence.

Pour saint Thomas, et c'est une suite logique de la nature abstractive de notre intelligence, le seul objet absolument premier atteint par celle-ci, est l'être en général, et c'est en lui qu'elle résout toutes ses conceptions, apprenant, sous la dictée de l'expérience, à expliciter les différences contenues en lui ; or il est trop évident que l'être, qui imbibe toutes choses, n'est l'ennemi d'aucune réalité : il les accueille toutes, il est, si j'ose dire, pour toute la faune de la création,

pour toutes les formes qui fluent de la Poésie de Dieu, si nobles soient-elles et si rares, si indigentes ou si luxuriantes, le sein d'Abraham où elles reposent. Il suit de là qu'une analyse conduite en fonction de l'être, élaborant les concepts de notre science selon les exigences du réel, docile à l'analogie des transcendantaux, suivant avec fidélité et obéissance, avec tendresse et piété les contours de ce qui est, saura pénétrer au dedans des choses et mettre les essences en communication intelligible sans léser en rien l'originalité et l'unité, le secret propre de celles-ci. Voilà pourquoi si la cervelle d'un thomiste peut être étroite et coriace comme toute cervelle humaine, et bien improportionnée à la sagesse qu'il défend, il a néanmoins la consolation de se dire qu'à considérer la doctrine en elle-même, sinon le docteur, il n'est pas une chose au ciel et sur la terre qui ne se trouve *chez soi* dans sa théologie.

Au contraire, pour Descartes, et c'est une suite logique de son innéisme, la pensée trouve en soi une pluralité d'idées toutes faites, irréductibles, irrésolubles, chacune claire par elle-même, chacune objet d'intuition première, éléments intelligibles auxquels tout doit se réduire de ce que touche le savoir. Ce sont les « natures simples », qui sont comme des atomes d'évidence et d'intelligibilité. Comme il a supprimé la résolution matérielle de nos concepts dans les choses, Descartes supprime leur résolution formelle dans l'être.

Les Anges non plus ne taillent pas leurs idées dans l'étoffe commune de l'être, mais c'est que par une seule de leurs idées compréhensives ils épuisent toute la réalité d'un secteur de la création. Au lieu que le remplacement de la résolution dans l'être par la réduction aux natures simples, à la pensée pour les choses de l'âme, à l'étendue et au mouvement pour les choses du corps, ne peut que provoquer des dégâts incalculables dans un entendement qui reste, quoi qu'il en ait, discursif, et dont tout le travail consiste à progresser par composition de concepts.

Ce qu'introduit ici la révolution cartésienne n'est rien de moins qu'un changement radical dans la notion même de l'intelligibilité, et, corrélativement, dans le type même de l'intellection et de l' « explication » scientifiques.

Inapte par principe à comprendre l'analogie de l'être et à en user, et se fermant ainsi dès l'abord l'accès des choses divines, l'analyse cartésienne, morceleuse et niveleuse, ne

sait que briser l'unité interne des êtres, détruire l'originalité comme la diversité des natures, et tout ramener brutalement aux éléments univoques qu'il lui a plu de choisir comme principes simples. Désormais, comprendre, c'est séparer ; être intelligible, c'est pouvoir être reconstruit mathématiquement. Démonter un mécanisme et le remonter, voilà l'œuvre vive de l'intelligence. L'explication mécanistique devient le seul type concevable d'explication scientifique.

Critérium de l'évidence ! Il n'est rien de plus équivoque et de moins loyal que la clarté et la distinction cartésiennes. Comprenons bien que l'évidence cartésienne est tout autre chose que l'évidence désignée par les anciens, et par l'usage commun des hommes, comme le critère de la certitude. Cette évidence-là est une propriété de l'être, *fulgor objecti*, et elle se manifeste à notre esprit dans les propositions connues de soi, premiers principes de notre savoir. Pour garder fidèlement ces principes sans rien méconnaître pourtant de l'expérience, pour ne pécher ni contre la raison ni contre le réel, elle nous force à des élaborations difficiles ; plus elle fait grandir notre science plus elle nous fait sentir que l'être nous mesure, et que nous ne savons le tout de rien ; finalement, qu'il s'agisse de la puissance, de la matière, de la contingence, de ce qui est de soi le moins intelligible, ou des choses de l'esprit et des choses de Dieu, intelligibles en soi au souverain degré, mais qui sont à notre intellect comme le soleil aux yeux du hibou, elle nous conduit à des objets obscurs, soit en eux-mêmes, soit pour nous, et nous fait déboucher sur le mystère, mystère d'imperfection ou mystère de perfection. Qu'importe, c'est une nuit lumineuse, et les nécessités intelligibles nous y tracent un chemin plus sûr que les orbites des planètes.

L'évidence cartésienne au contraire est une évidence subjective, qualité de certaines idées, et ce n'est pas dans des *propositions* réglant la progression de nos certitudes, c'est en des *objets de notion*, terme de l'analyse des choses, qu'elle se manifeste à notre esprit. Il y a des *idées* évidentes par elles-mêmes, parfaitement pénétrables à notre pensée. Ces idées-là sont la matière de la science. Toutes les autres doivent y être réduites, ou être éliminées. Voilà les choses à nu devant l'ange cartésien ; loin que le monde corporel recèle un résidu d'inintelligibilité relative, il est parfaitement

clair à notre regard d'hommes, n'étant rien qu'étendue géométrique, parfaitement soumis à notre esprit dans la connaissance, avant de lui être parfaitement soumis dans la pratique. Fatale confluence du panthéisme et de l'intellectualisme absolu, voilà bientôt, face à une intelligence qui s'imagine en acte pur d'intellection, un univers qu'on imagine en acte pur d'intelligibilité. — Voilà en réalité toutes choses ajustées de force au niveau des idées humaines, les trésors de l'expérience dissipés, l'art créateur profané, et l'ouvrage que Dieu a fait remplacé par le monde imbécile du rationalisme.

A vrai dire, comme séparée de l'être notre raison flotte et n'a pas de règle en elle, les idées claires entendues au sens de Descartes ne fournissent aucun critère consistant. En fait elles se réduisent à des idées faciles ou « aisées à concevoir », et la clarté cartésienne est synonyme de facilité. Aussi bien la science ne doit-elle pas être facile à l'homme comme elle est facile à l'ange? Voilà pourquoi la Mathématique devient la science-reine, et la norme de tout savoir. Partout ailleurs, sous le couvert de cette prétendue rigueur, c'est l'arbitraire qui s'introduit, suivant une loi d'ironie que nous voyons vérifiée tous les jours (et dont l'exégèse allemande offrira au dix-neuvième siècle une belle illustration). « Sous prétexte, dit Bossuet dans un texte célèbre, qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement, ce qui, réduit à certaines bornes, est très véritable, chacun se donne la liberté de dire : j'entends ceci et je n'entends pas cela ; et sur ce seul fondement, on approuve et on rejette ce que l'on veut. » Pratiquement, l'évidence cartésienne devait substituer à la vérité, mesurée sur l'être, la facilité rationnelle et la maniabilité des idées. La philosophie des lumières, éclairant le ciel aux chandelles de l'Encyclopédie, continuera ainsi très naturellement la philosophie des idées claires.

Disons qu'en tout cela l'entendement cartésien revendique son indépendance à l'égard de son objet, non seulement à l'égard des choses comme objet du sens, mais à l'égard des choses comme objet de science. Descartes est un dogmatique outré, et, à ce point de vue, tout le contraire d'un subjectiviste. Mais avec lui la science humaine, ivre de mathématiques, commence à ne plus se mesurer sur l'objet. Pour se constituer, pour exister comme science, elle ne demande plus à l'objet de lui imposer sa loi, elle impose à l'objet une mesure

et une règle qu'elle croit trouver en elle-même. Ainsi, tandis que la science de l'Ange, bien qu'indépendante des choses, ne déforme pas l'objet qu'elle atteint, parce qu'elle l'atteint par une similitude des idées créatrices, cause et mesure de cet objet et de son être, la science cartésienne fait violence au réel pour le réduire au module prédestiné des explications « scientifiques ». Dès lors l'intelligence humaine devient législatrice en matière spéculative, elle façonne son objet. On peut dire que la raison cartésienne pratiquait avant la lettre (*in actu exercito*) l'apriorisme kantien. Kant, survenant, n'aura qu'à remarquer qu'en bonne logique un entendement qui façonne ses objets sans les produire dans l'être ne peut avoir pour objets que des phénomènes, non les choses en soi. Le dogmatisme cartésien, après un beau trajet dans l'azur, sera devenu agnosticisme en retombant sur le sol.

13. — L'ange se connaît lui-même immédiatement par sa substance, en une parfaite intuition qui lui livre le fond de son être. Ce n'est pas seulement par le spectacle des choses, c'est d'abord et avant tout par le spectacle de lui-même ; c'est dans le miroir très pur de sa propre essence que se consomme sa connaissance naturelle de Dieu. Sa propre essence est son objet premier d'intellection, et il est toujours en acte d'intellection de lui-même. Toutes les choses qu'il connaît, il les connaît en se connaissant d'abord lui-même, et comme par un prolongement de la connaissance de soi.

Transposé, diminué, tout cela se retrouve dans la Pensée cartésienne. Mais pourquoi l'âme est-elle plus aisée à connaître que le corps? Pourquoi tout ce qu'elle connaît lui révèle-t-il d'abord sa propre nature à elle? Ce n'est pas parce que son essence est l'objet transparent à travers lequel elle voit toutes choses. C'est parce que son regard s'arrête à elle-même, se termine à une idée qui est quelque chose d'elle-même, se fige dans la conscience de soi. Mon acte d'appréhension pris comme tel ne saisit que ma pensée, ou une représentation, une effigie peinte en elle, et à laquelle il se trouve, de par la véracité divine, que quelque modèle au dehors correspond. L'idée devient ainsi le seul terme immédiatement atteint par la pensée, la chose, portrait ou tableau, connue d'abord elle-même avant de faire connaître autre chose. Cette réification des idées, cette confusion de l'idée avec un « signe instrumental » et un « objet *quod* », est, nous

l'avons montré ailleurs (1), la faute originelle de la philosophie moderne. Elle commande toute la doctrine cartésienne de la connaissance, la première preuve cartésienne de l'existence de Dieu, la théorie cartésienne des vérités éternelles ; sans elle Descartes philosophe demeure inintelligible.

Or, il est curieux de noter ici, une fois de plus, une collusion avec le monde angélique. Les idées divines, à la lumière desquelles l'ange connaît les choses, sont des idées factives ou opératives, des idées d'artiste : exemplaires à l'imitation desquels une chose est faite (*forma intelligibilis ad quam respiciens artifex operatur*). L'objet vu dans une telle idée n'est pas une nature tirée des choses et transportée dans l'esprit connaissant, c'est un modèle, issu de l'esprit créateur, et selon lequel la chose est posée dans l'être. Confondez ces idées de l'art divin avec les concepts de la connaissance humaine, il faudra, pour celle-ci comme pour celui-là, aller de l'idée à la chose, de la pensée à l'être, et vous aurez fait de l'objet immédiatement saisi dans le concept autre chose que ce qui est : — un modèle, un tableau de ce qui est. Vous aurez ainsi rejoint les idées cartésiennes, et le principe de tout l'idéalisme moderne.

Avec cette théorie des idées-tableaux, les prétentions de la raison cartésienne à l'indépendance à l'égard des choses arrivent à leur terme : la pensée rompt avec l'être. Elle forme un monde clos, qui n'est plus en contact qu'avec soi seul ; ses idées, devenues d'opaques effigies, interposées entre elle et les choses, sont encore, pour Descartes, comme une doublure du monde réel. Mais la doublure, selon le mot d'Hamelin, devait manger l'étoffe. Ici encore Kant achève l'œuvre de Descartes. Si l'intelligence en pensant n'atteint immédiatement que sa pensée elle-même, ou ses représentations, la chose cachée derrière ces représentations demeure éternellement inconnaissable.

14. — Reploiement de l'esprit humain sur soi-même, indépendance de la raison à l'égard du sensible origine de nos idées, à l'égard de l'objet règle de notre science, à l'égard des natures réelles terme immédiat de notre intellection, — intellectualisme absolu, mathématisme, idéalisme, — et finalement schisme irrémédiable entre l'intelligence et l'être,

(1) *Réflexions sur l'Intelligence*, chap. II, III et IX.

voilà donc comment Descartes a révélé à elle-même la Pensée.

Issue d'une usurpation des privilèges angéliques, cette *dénaturation* de la raison humaine, poussée hors des limites de son espèce, cette concupiscence de spiritualité pure ne pouvait qu'aller à l'infini ; outrepassant le monde lui-même des esprits créés, elle devait nous conduire à revendiquer pour notre intelligence l'autonomie parfaite et la parfaite immanence, l'indépendance absolue, l'*aséité* de l'intelligence incréée. Malgré tous les démentis et toutes les misères d'une expérience déjà suffisamment humiliante, cette revendication, dont Kant a été le formulateur scolastique, mais dont les origines sont bien plus profondes, reste le principe secret de la dissolution de notre culture, et du mal dont l'Occident apostat veut mourir.

L'antique philosophie connaissait la noblesse de l'intelligence, et la nature sublime de la pensée. Elle savait que prise à l'état pur, et dégagée de toute condition étrangère à sa notion formelle, elle ne se réalise pleinement qu'en Dieu infiniment saint. Elle savait que si l'intelligence humaine est la dernière des intelligences, elle a part cependant à la vie et à la liberté propres à l'esprit, que si elle dépend des sens c'est pour tirer d'eux de quoi dépasser tout l'univers sensible, que si elle dépend de l'objet qui la mesure, c'est pour jaillir en action spontanée, et devenir toutes choses, que si elle dépend de l'être qui la féconde c'est pour conquérir l'être même et ne se reposer qu'en lui. Il en coûte de rejeter ces vérités.

Ce qui mesure a comme tel ce qui est mesuré sous sa domination totale, lui impose sa spécification, le tient lié et assujetti. Parce qu'elle ne comprend plus sa propre vie d'esprit créé, qui, intériorisant en soi sa mesure, trouve sa vraie liberté en cet assujettissement, et parce qu'elle veut pour elle-même une liberté absolue et indéterminée, il est naturel que la pensée humaine depuis Descartes refuse d'être mesurée par l'objet, et de se soumettre aux nécessités intelligibles. Liberté à l'égard de l'objet, c'est la mère et nourrice de toutes les libertés modernes, c'est la plus belle conquête du Progrès, qui nous rend, pour n'être mesurés par rien, également soumis à n'importe quoi. Liberté intellectuelle que Chesterton comparait à celle du navet, ce qui est encore calomnier le navet, et qui n'est proprement celle que de la matière première.

Ainsi la réforme cartésienne n'est pas seulement à l'origine du torrent d'illusions et de fables que de soi-disant clartés immédiates ont jetées sur nous depuis deux siècles et demi ; elle est responsable, pour sa lourde part, de l'immense futilité du monde moderne, et de cette étrange condition où nous voyons aujourd'hui l'humanité, aussi puissante sur la matière, aussi avertie et rusée pour dominer l'univers physique, qu'affaiblie et désorientée devant les réalités intelligibles, auxquelles l'humilité d'une sagesse soumise à l'être l'associait autrefois ; pour lutter contre les corps elle est équipée comme un dieu, pour lutter contre les esprits elle a perdu toutes ses armes, et les lois sans pitié de l'univers métaphysique la broient dérisoirement.

III

15. — Je m'excuse d'avoir insisté beaucoup, dans cet essai de discernement de l'esprit de Descartes, sur le traité des Anges. Il fallait bien montrer que le mot d'angélisme n'est pas un à peu près plus ou moins pittoresque, mais qu'il désigne le caractère propre, dans l'ordre métaphysique, de la réforme cartésienne ; et qu'entre la Connaissance humaine selon Descartes et la Connaissance angélique on peut relever, nombreuses, les analogies les plus nettes et les plus précises.

Lorsqu'il élucidait, dans une des plus splendides parties de la Somme, — dans celle-là même dont le philosophe du cogito se moquait lourdement devant le jeune Burman, se croyant en cela spirituel, et n'accusant ainsi, pour parler son langage, que sa propre ineptie en la matière, — lorsqu'il élucidait, en métaphysicien qui sait ce qu'est la pensée, les propriétés des purs esprits, le Docteur Angélique ne nous introduisait pas seulement à la meilleure philosophie de la vie intellectuelle ; il préparait pour nous le moyen de pénétrer la signification la plus profonde de la réforme de l'esprit humain opérée par Descartes, et de montrer le vrai visage de la raison masquée qui s'avance alors sur la scène du monde (1).

(1) *Ut comœdi, moniti ne in fronte appareat pudor, personam induunt; sic ego, hoc mundi theatrum conscensurus, in quo hactenus spectator exstiti, larvatus prodeo.* Quel que soit le sens (un peu trop atténué, semble-t-il, par MM. Milhaud et

C'est le diable en personne, au témoignage de Luther, qui a convaincu celui-ci de l'inanité de la Messe. Le « génie » instructeur de Descartes s'est montré plus discret. Mais quel homme de sens rassis pourrait imaginer que les esprits purs se désintéressent des philosophes, et ne s'appliquent à gouverner que les sorciers? Au principe des erreurs conçues par Descartes dans son poêle d'Allemagne, il est bien curieux de constater la simple application à la raison humaine d'un ensemble de propriétés et de caractères qui se trouvent vrais de la physiologie des formes séparées.

N'oublions pas l'importance de l'enjeu, n'oublions pas qu'en définitive Descartes a renversé l'ordre de la Connaissance humaine, et fait de la Métaphysique une introduction à la Mécanique, à la Médecine et à la Morale, sur lesquelles désormais nous cueillerons les fruits tonifiants du savoir. Dans l'ordre supérieur de la Connaissance, la réforme cartésienne a donné l'irrémédiable stabilité des choses de l'esprit à l'attitude morale de la conversion vers les biens périssables. Voyez ce qu'est devenu depuis lors le grand nom de Science. Il ne s'applique plus guère aujourd'hui qu'à la connaissance de la matière, et la science par excellence est regardée par la plupart des penseurs modernes comme un objet de musée. Tournant le dos aux choses éternelles, la raison, dans le monde moderne, s'ordonne à la créature. Elle préfère la mathématique des phénomènes à la théologie, la science à la sagesse. De la montagne de son excellence elle a aperçu tous les royaumes de l'univers matériel, et leur gloire, et elle descend vers eux pour les posséder.

*
* *

16. — Je ne prétends pas qu'on puisse réduire à cet *angélisme* ou déduire de lui toute la doctrine de Descartes. Un système aussi complexe comporte une pluralité d'aspects premiers et de principes. Ne parlons pas des apports reçus de la scolastique (d'une scolastique d'ailleurs plus ou moins pure). Le goût de la rigueur simple et facile, de l'aventure fortement et raisonnablement conduite, une saine aversion pour le pédantisme et les vaines disputes, un courageux

Gouhier), de ces lignes écrites par Descartes à vingt-trois ans, après le songe où sa vocation lui fut révélée, elles ont, touchant l'œuvre philosophique de Descartes, une signification symbolique des plus frappantes et des plus justes.

propos de sauver le dépôt des vérités naturellement chrétiennes à force de bon sens, par quelque tour de hardiesse bien simple et bien machiné, apparentent étroitement Descartes aux meilleurs esprits de son pays et de son temps. La tendance naturaliste et utilitaire de sa sagesse, l'amour âpre et jaloux voué par lui à sa Physique, ses conceptions radicalement mécanistiques, sa cosmologie brillante et téméraire, que les newtoniens appelleront le « roman de la nature », tout cela se rattache à la fois au puissant mouvement physico-mathématique qui passionnait l'Europe savante depuis un demi-siècle, et aux dons de son étonnant génie d'analyste, qui font de lui l'initiateur et le prince, non pas de l'expérimentation physique, où un Pascal le domine, mais de toute la Physique théorique des modernes. L'angélisme de Descartes n'est à mes yeux que la plus profonde *intention* spirituelle et métaphysique de sa pensée. Il reste qu'on n'aurait pas de peine à montrer comment bien des articles de son système dérivent de ce principe secret. En particulier son dualisme, qui fait de l'homme, malgré d'inutiles efforts pour maintenir l'antique notion de l'unité substantielle du composé humain, une substance spirituelle complète (tant au point de vue de la nature spécifique qu'à celui de la subsistence) jointe d'une manière absolument inintelligible à une substance étendue complète elle aussi, existant et vivant sans l'âme, n'est que la traduction dans l'ordre de l'être d'une doctrine qui, dans l'ordre du connaître, attribue à l'âme humaine les fonctions de l'esprit pur. On peut remarquer aussi, en ce qui concerne le mécanisme lui-même de Descartes, que pour une raison humaine angélisée, devant laquelle tous les secrets du monde matériel s'étalent à découvert, une Physique qui n'est que Géométrie était la seule physique possible.

17. — Mais c'est encore dans ses conséquences éloignées, fruits d'une logique idéale décantée par le temps, que se manifeste le mieux la vertu de l'angélisme cartésien.

La notion même de l'animal raisonnable vire au divin depuis Descartes ; le schisme inhumain par lequel l'âge moderne se sent comme mystiquement tenu de se *délivrer* du passé, ne devient explicable que si l'on comprend qu'à l'aurore de cet âge, un ange a commencé de sortir de la chrysalide de l'humanité.

Aussi bien, tandis que les nouveautés de la Renaissance et de la Réforme avaient été introduites au nom d'un zèle d'archaïsants pour les sources pures d'autrefois, — antiquité classique ou primitive Église, — la conscience de la valeur et des droits du moderne comme tel prend-elle son essor avec la révolution cartésienne. On sait assez le rôle tenu par les cartésiens dans la querelle des anciens et des modernes, et Georges Sorel a bien montré les origines cartésiennes du dogme du Progrès.

L'homme est un animal politique parce qu'il est un animal raisonnable. Si pour avancer un peu loin dans son opération principale, qui est l'opération de l'intelligence, il n'a pas naturellement besoin d'être enseigné, mais doit, nature intellectuelle parfaite, procéder par la seule voie d'invention, la plus profonde racine, et la plus spirituelle, de la sociabilité disparaît. Malgré un puissant attachement personnel à la discipline et à l'autorité en matière politique, Descartes est ainsi, en un sens très élevé, à l'origine de la conception individualiste de la nature humaine. De très loin, mais très sûrement, il prépare les voies à l'homme de Jean-Jacques. Son *naturisme* rationaliste n'est pas non plus sans annoncer à sa manière le naturisme de l'éducation négative. Nature, — appuyée, il est vrai, sur les œuvres complètes du philosophe, — nature ne suffit-elle pas pour l'édification du savoir? Bon sens pour l'accès aux plus curieuses sciences? Voilà désormais la nature humaine toute nue, nue comme un pur esprit, la raison *à l'état de nature*, sans les secours extérieurs de l'expérience humaine et du magistère traditionnel, sans le secours intérieur des *habitus* et des vertus développées au sein de l'intellect, chargée d'escalader le ciel de la métaphysique, en attendant qu'elle s'applique à gouverner sa propre histoire, et à faire régner dans le monde le bonheur et la bonté.

Comment enfin ne pas trouver, dans le transfert à notre entendement de l'indépendance angélique à l'égard des choses, le principe spirituel non seulement de l'idéalisme, mais aussi du rationalisme proprement dit? L'essence du rationalisme consiste à faire de la raison humaine et de son contenu idéologique la mesure de ce qui est : extrême folie à la vérité, car la raison humaine n'a pas de contenu qu'elle n'ait reçu des choses. Cette inflation de la raison est l'indice et la cause d'une grande faiblesse ; la raison désarmée perd

sa prise sur le réel, et après un temps de présomption elle est réduite à abdiquer, tombant alors dans le mal contraire, anti-intellectualisme, volontarisme, pragmatisme, etc. Il faut une information bien superficielle pour classer sous une même rubrique, comme s'y essayait naguère M. Louis Rougier, un tel mal de l'esprit et le grand réalisme de la *philosophia perennis*, qui brise aussi durement le rationalisme que l'anti-intellectualisme, et qui, parce qu'il respecte l'humilité naturelle de la raison, lui permet de progresser victorieusement dans la connaissance de l'être.

18. — Comme la réforme luthérienne est le grand péché allemand, j'ai dit que la réforme cartésienne est dans l'histoire de la pensée moderne le grand péché français. A la vérité, Descartes a donné une *forme* philosophique et rationnelle, et du même coup une consistance spirituelle et une vigueur d'expansion indéfinie, à des tendances qui régnaient avant lui en Europe, sous de tout autres aspects. Il reste que nous avons fait le succès de la philosophie cartésienne, et permis ainsi à ces tendances de pénétrer à l'intérieur de la pensée catholique ; il reste que si le principe le plus subtil et le plus profond de la philosophie cartésienne, tel que j'ai essayé de le déceler dans cette étude, est descendu du pays des purs esprits, — pays essentiellement cosmopolite, est-il besoin de le dire, — il est tombé en terre et a germé sous un climat de chez nous.

Je sais bien que le triomphe du cartésianisme en France a marqué la première fissure de notre maison, depuis peu relevée, et battue de tous les vents de l'Europe. Beaucoup plus toutefois que l'idéologie du dix-huitième siècle, toute contaminée d'influences d'abord anglaises, puis germaniques, le cartésianisme est à l'image, non pas de l'esprit français, je me garderai d'avancer une telle niaiserie, mais de certaines déformations typiques contre lesquelles nous avons à nous tenir en garde ; à l'image non pas tant de ce qui est vie et mesure en nous, mais surtout de ce qui est excès et faiblesse.

Ne souffrons pas qu'on le désigne comme l'exemplaire de la pensée française : il garde encore beaucoup de sa force native, mais il creuse et tend ses traits jusqu'à la grimace. N'ayons pas non plus la légèreté de voir en lui, avec M. Lanson, le principe animateur de notre art classique. Sur ce point Brunetière avait raison : « L'influence du cartésianisme

au dix-septième siècle est l'une des inventions, l'une des erreurs dont Victor Cousin a jadis infesté l'histoire de la littérature française (1). » Aussi bien l'influence directe d'un système philosophique sur les arts est-elle toujours très sporadique et très superficielle ; il ne retentit vraiment sur eux que d'une manière indirecte, à la suite des modifications produites par lui dans l'intellectualité générale, — et donc avec un notable retard. C'est dans les dernières années du dix-septième siècle, et au début du dix-huitième, qu'il faut chercher dans la littérature la marque cartésienne, au moment où La Motte regrettait qu'Homère et Virgile eussent écrit en vers, et où ce poète, l'un des plus beaux génies que la France eût possédés, au dire de Fontenelle, de Mme de Tencin et de l'abbé Trublet, chantait :

La nature est mon seul guide;
Représente-moi le vide
A l'infini répandu;
Dans ce qui s'offre à ma vue
J'imagine l'étendue,
Et ne vois que l'étendu.
La substance de ce vide
Entre ce corps supposé
Se répand comme un fluide;
Ce n'est qu'un plein déguisé.

Un peu plus tard l'abbé Terrasson devait déclarer : « Tout homme qui ne pense pas en matière littéraire comme Descartes prescrit de penser sur les matières de physique, n'est pas digne du siècle présent... »

Tout ce qu'on peut accorder c'est qu'il y a des correspondances, en raison de causes communes, entre la philosophie cartésienne et les parties de moindre résistance, ou de moindre ampleur, d'un art dont la substance et les vertus relèvent de principes tout différents, et s'originent au double trésor antique et chrétien. Si le cartésianisme s'est attaché à la belle raison ouvrière du siècle de Louis XIV, ç'a été pour la parasiter. Ce n'est pas Racine, ni La Fontaine, ni Boileau, ce sont leurs adversaires qui ont sucé le lait de Descartes ; Perrault, qui écrivait sérieusement : « Platon est jugé, il ne plaît pas aux dames », et qui animait le sexe

(1) *Evolution des genres*, p. 46.

contre Boileau ; (« rassurez-vous, disait Racine à son ami ; vous avez attaqué un corps très nombreux et qui n'est que langue ; l'orage passera ») ; — les *messieurs* que Racine rappelait au respect de l'antiquité : « Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avaient envie de le condamner ; ils devaient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : *Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est;* — les « Hurons » et les « Topinambous » de l'Académie, qui mettaient en péril le dépôt classique (« c'est tout dire qu'on y opine du bonnet contre Homère et contre Virgile, et surtout contre le bon sens, comme, contre un ancien, beaucoup plus ancien qu'Homère et que Virgile... ») (1). Authentique ou non, le mot prêté à Boileau reste à ce point de vue très significatif : « J'ai souvent ouï dire à M. Despréaux, écrivait J.-B. Rousseau à Brossette, le 14 juillet 1715, que la philosophie de Descartes avait coupé la gorge à la poésie. » Combien d'autres pâles victimes gisaient déjà sur le pavé !

19. — L'ange cartésien a beaucoup vieilli ; il a subi des mues nombreuses, il est fatigué. Mais son entreprise a prodigieusement prospéré, elle est devenue mondiale, et elle nous tient sous une loi qui n'est pas douce. Diviseur obstiné, il n'a pas seulement séparé le moderne de l'ancien, il a opposé toutes choses, foi et raison, métaphysique et sciences, connaissance et amour. L'intelligence, tournée par lui vers la matière à utiliser pratiquement, s'épanche en action extérieure, transitive, matérielle aussi. Elle remplace par cette misère le complément normal de sa vie propre, qui est l'activité immanente et spirituelle de l'amour, car la connaissance n'est vraiment parfaite que lorsqu'elle jaillit en dilection. Le monde aspire à la délivrance, il aspire à la sagesse, je dis à la sagesse dont l'esprit de Descartes nous a détournés, à celle qui, réconciliant l'homme avec lui-même, et couronnée d'une vie divine, achève la connaissance en charité.

JACQUES MARITAIN.

(1) Lettre de Boileau à Brossette (éd. Berryat Saint-Prix, t. III, p. 326.)

La Suède des légendes[1]

Le lieu suédois. — Le passé de la race.

Après avoir joui du charme des eaux tranquilles où Stockholm se mire, des granits durs et étincelants de ses maisons, du fer et de l'acier élégamment travaillés, représentons-nous le monde inculte et sauvage d'où ces belles choses sont sorties ou au milieu duquel elles sont encastrées. En place des ondes calmes, figurons-nous les torrents écumeux du Septentrion. En place des pièces métalliques aux formes aiguës, imaginons le minerai enfoui. Oublions les pierres bien taillées, et laissons surgir les montagnes rocheuses qui hérissent du nord au sud la péninsule scandinave, ce long appendice accroché, du côté ouest, à l'Europe du Nord. La frontière entre Norvège et Suède passe, on le sait, sur ces montagnes. Et la bande longitudinale de l'Est, c'est-à-dire la Suède (ouverte sur les eaux du Golfe de Bothnie et de la Baltique) est trois fois large comme la bande occidentale, qui compose la Norvège (ouverte sur la mer du Nord et le Skager Rak).

Ces rochers et ces eaux ont été, après la période glaciaire, et avant l'apparition des premiers colons, toute la substance de la Suède.

Il n'entre pas dans notre dessein de rappeler par quelles

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er octobre 1924.

foulées et pénétrations, par quels écroulements, mélanges et métamorphismes, les roches infiniment variées se sont constituées et ne cessent de se modifier. Il y aurait là une captivante épopée, digne de provoquer la passion intellectuelle de ce Sixte de Paul Bourget, qui revivait en pensée la vie de la terre et « cristallisait avec le minéral ».

Quoi qu'il en soit, ces rochers et ces eaux continuent d'être le substratum et l'ambiance de la Suède. C'est le lieu suédois, la sorte de fatalité puissante qui, sans supprimer la liberté de l'homme, lui pose impérieusement certains problèmes bien caractérisés, oriente son travail et ses pensées dans certaines directions.

Telle qu'elle se montre aux aviateurs ou, mieux, telle qu'elle se montrerait à un regard de Cyclope assez vigoureux pour l'embrasser dans toute son étendue allongée, la Suède apparaîtrait couverte de hautes aspérités rocheuses, dont le relief va en décroissant vers le littoral Bothnien, tout déchiré d'anfractuosités et d'anses (« vikarna ») barrées d'îles.

Le tiers nord de la Suède est appelé Norrland. Sans atteindre jusqu'à l'océan Glacial, son front s'élève au delà du cercle polaire, baigne dans le mystère bleuâtre des régions Arctiques. Là, habitent maintenant les Lapons avec leurs troupeaux de rennes. A gauche, s'érigent de très hauts sommets. De grands glaciers rayonnent de blancheur. Plus bas, la masse sombre des forêts. Au sein des glaciers, naissent de grands fleuves, qui coulent dans le sens du Nord-Est. Leur cours inférieur est utilisé pour charrier le bois des forêts. Au bas du Norrland, le Jämtaland, l'Herjadal sont des provinces plus riantes. On y trouve des pâturages montagnards.

Le tiers central de la Suède, qu'on nomme Svéa, est la Suède proprement dite et par excellence le milieu où se sont façonnés le peuple et l'État suédois. Dans la partie occidentale de Svéa (du côté des montagnes par conséquent), et au-dessous de l'Herjadal, s'étend la célèbre Dalécarlie, terre des robustes et fiers « bondes » et mineurs. Il convient d'employer l'expression suédoise (et scandinave) de « bondes » et non celle de paysans, parce que le cultivateur suédois (et scandinave) est un type tout spécial, qui se vante à juste titre de n'avoir pas de serfs dans ses ancêtres (le servage n'ayant pour ainsi dire pas existé en Scandinavie). Quant aux mineurs, nous les voyons surgir ici parce que les grands gisements métallifères sont en effet limitrophes de la Dalé-

carlie et des provinces voisines. « Svéa, » proclame le vieux dicton, « porte un anneau de fer à sa ceinture ». Par ses lacs aux bords verdoyants, par ses blanches églises, par ses costumes féminins aux éclatantes couleurs, par l'importance et le caractère dramatique de son histoire, la Dalécarlie est peut-être la région la plus attachante de la Suède. Elle est prolongée au sud par le Varmland. Le « beau Varmland », comme on dit, a enfanté les poètes Tegner, Geyer, Fröding. Il est aussi la patrie de Selma Lagerlöf. Dans la partie orientale de Svéa (du côté du golfe de Bothnie), nous rencontrons d'abord, au nord, l'Uppland (Haut Pays), avec la fameuse ville d'Uppsala, rude berceau de la royauté suédoise et emplacement du grand temple païen et de l'autel des sacrifices (plus tard, siège de la grande Université). Au-dessous d'Uppland, le Södermanland (ou pays des gens habitant au sud d'Uppsala), avec Stockholm, qui est devenue la capitale. Stockholm, bâtie dans des îles et sur les rivages avoisinants, et placée en travers des couloirs par lesquels on passe des eaux du lac Intérieur, si connu sous le nom de Mélar, dans les eaux du lac Salé, qui accède à la haute mer.

Le tiers sud de la Suède est le Götaland. Tandis que la Norvège, dont le tiers inférieur présente un renflement considérable à l'ouest, s'arrête en se creusant profondément du golfe de Christiania, la Suède méridionale descend beaucoup plus bas. Elle est baignée à l'ouest par le Cattégat, au sud-ouest par le Sund, à l'est par la Baltique. Elle est isolée de Svéa par une région d'escarpements et d'âpres forêts. Au-dessous de ce barrage, les deux Götland que sépare le lac Vetter, et qui offrent une succession de lacs, de prairies, de bois de pins et de bouleaux. L'Ostergötland (ou Gothie de l'ouest), sur la Baltique, et le Vestergötland (ou Gothie de l'ouest), sur le Cattégat. Cette dernière, que rattache au golfe de Christiania la petite province de Bohuslän, ouvre sur le Cattégat son grand port commercial de Göteborg, création de Charles IX de Suède et de Gustave-Adolphe, et à la fortune duquel les négociants hollandais ont contribué. Sous la Gothie de l'est, le Smaland (Petit Pays), terre ingrate, chauve, et faiblement peuplée d'habitants dont les mœurs furent longtemps farouches. On y trouve sur la côte une oasis, autour de la ville et de l'illustre château de Kalmar. En mer Baltique, apparaît l'île d'Oland, et plus loin, celle de Götland, avec la vieille ville historique de Visby. Les pro-

vinces du midi extrême sont la Blékingie, à la fois gracieuse et accidentée, et la Scanie, pays de très belles plaines. Ces régions ont longtemps appartenu au Danemark et n'ont pas exercé sur la formation de la nationalité suédoise une influence ancienne comme celle de Svéa et celle des deux Götlands. La Scanie a été comparée à la Normandie, à cause de ses champs fertiles, de ses bouquets de hêtres et des falaises qui la terminent sur la mer. Elle a un grand port, Malmo, qui fait une concurrence commerciale à Copenhague.

Les peuplades germaniques qui, de nombreux siècles avant notre ère, vinrent s'installer dans la future Suède, ne purent s'en faire un séjour habitable qu'au prix des plus terribles efforts et des luttes les plus sanglantes (luttes contre les éléments et contre les sangliers et les aurochs, luttes intestines entre les hommes). Les terres susceptibles d'être aménagées pour la culture, étaient très rares, des plus disséminées, et submergées sous les forêts ; leur découverte et leur défrichement présentaient des difficultés inouïes. Avançant tant bien que mal, on incendiait les bois et l'on semait dans leurs cendres. Ce n'est qu'à l'âge de bronze (de 2000 à 500 av. J.-C.) que les colons disposèrent d'instruments aratoires efficaces. L'étain était importé de divers pays ; le cuivre arrivait d'Autriche-Hongrie. Les échanges avec les pays du sud de l'Europe s'opéraient surtout sur le rivage méridional de la péninsule scandinave ; elle donnait des peaux et de l'ambre ; elle recevait des métaux et des objets de métal qui, indépendamment de leur utilisation directe, servaient aussi de modèles. Quand le fer fut connu (à partir de 500 av. J.-C.), la situation s'améliora encore. De bonne heure, les habitants trouvèrent sur place, dans le sol, un minerai terreux, où le fer apparaissait rouge d'oxyde. De bonne heure aussi, ils surent amollir ce minerai dans des cheminées de pierre, et ensuite, battre le métal pour en faire des armes et des outils. La pêche, la chasse, l'élevage des porcs, des moutons, puis de petits chevaux et de petits bœufs, fournirent un supplément de ressources.

Les impénétrables forêts au sud de Svéa formèrent très longtemps la séparation entre deux principales régions de peuplement : au nord, l'Uppland et le pays d'Upsala, au midi, la Gothie. On ne pouvait guère passer de l'un de ces pays à l'autre qu'en naviguant le long des côtes.

Les tumultueux mouvements de peuples germaniques

désignés en Europe de l'Ouest et du Midi, sous le nom de Grandes Invasions (400 apr. J.-C.), en rompant les barrières entre l'Allemagne et l'Italie, et en faisant affluer vers le Nord une multitude d'objets conquis ou volés dans l'ancien empire Romain, procurèrent à la Scandinavie une plus ample connaissance des produits de la civilisation méditerranéenne. Il en résulta un plus confortable aménagement de la vie domestique.

Un certain ordre public, très relatif d'ailleurs, s'établissait. Les habitants d'un même rayon se rangeaient, en temps de paix et de guerre, sous l'autorité de l'homme le plus vigoureux et le plus habile : c'était le « konung », ou roi. Il y eut d'abord un nombre considérable de ces petits rois. Et ils se combattaient mutuellement avec fureur.

Pénétrons chez un grand « bonde » vers l'an 800. Pour mieux assurer la défense contre l'irruption d'un brigand ou d'un ennemi particulier en quête de vengeance, l'entrée est souterraine. Chaque pièce de l'habitation est constituée par une petite maison de bois distincte. Nous voici dans la plus belle pièce, ou « stugan ». Au milieu, la pierre du foyer. En levant la tête, on aperçoit un « trou par en haut », et il n'est pas inutile ou nuisible, comme celui dont parle certain critique politique, car il sert à l'échappement de la fumée, et aussi (en l'absence de fenêtres) à l'introduction d'un peu de lumière solaire. Aux parois, sont accrochées des armes. Le maître, qui est de loisir, trône sur un haut siège, le dos à la muraille. Tout le long des murs court une banquette, sur laquelle d'autres hommes sont assis. Quelques-uns boivent de l'hydromel dans des cornes. Les femmes sont occupées à des travaux domestiques. L'hospitalité est très pratiquée, et souvent un hôte se trouve dans le « stugan ». Parfois, c'est un « skald », ou poète. Il chante en racontant tout ce qu'il lui a été donné de voir dans le vaste monde. Fréquemment, on préfère qu'il évoque les tableaux de la farouche mythologie que les Scandinaves ont apportée des profondeurs d'une Germanie très ancienne et qui, dans leur nouveau séjour, a pris des formes arrêtées et définitives.

Le skald « prend sa harpe sonore », et, haussant le ton, il rend visibles, par ses descriptions merveilleuses, les dieux, et les « Ases », qui sont les divinités les plus propices à l'homme. C'est Tor, le dieu du tonnerre, le dieu au marteau ; il s'avance, précédé de ses deux boucs. C'est Odin, le père ;

il est monté sur Sleipner, le cheval à huit pieds ; il est escorté de ses deux corbeaux qui lui rapportent tout ce qui se passe dans l'univers ; sous son front brille un œil unique ; il a en effet mis l'autre en gage chez Mimer, gardien de la source de sagesse, afin de pouvoir y boire. C'est Hemdall, le héraut divin, qui, monté sur l'arc-en-ciel, assiste à tous les événements. C'est Balder, le dieu charmant, qui a péri par la ruse de Lok.

Pour punition, Lok est attaché, au moyen des entrailles de son propre fils, à un rocher ; au-dessus de lui, un serpent répand sa bave empoisonnée ; la femme du captif recueille le venin dans une coupe ; mais chaque fois qu'elle se détourne pour la vider, le serpent se précipite au visage de Lok ; celui-ci est alors saisi de hideuses convulsions (et c'est ce qui produit les tremblements de terre).

Le skald fait apparaître d'autres dieux aux traits moins sombres : Frigg, épouse d'Odin ; Njord, dieu de l'air et des vents ; Frej, dieu du soleil et de la pluie ; Freja, déesse de l'amour ; Idun, qui donne à manger aux dieux l'éternelle pomme de jeunesse.

Le skald prend un ton plus mystérieux pour rendre compte de l'origine et de la destination du monde. Il dit la dualité originelle du feu et du froid, séparés par le Ginnungagap, espace intermédiaire. Il montre la vie naissant d'étincelles jaillies du feu à travers le Ginnungagap, où elles se combinèrent à des glaçons échappés de l'empire du froid. C'est ainsi que surgirent le formidable Ymer, souche de la race des géants, et la vache Odhumla, d'où sont sortis les Ases. Les dieux tuèrent Ymer et le déchirèrent. Avec sa chair, ils firent la terre ; avec ses os, les montagnes ; avec ses cheveux, les forêts ; avec son sang, les vagues ; avec sa boîte cranienne, la voûte du ciel. Les Ases créèrent le premier couple humain, Ask et Embla, formés de deux arbres.

Au-dessus des dieux et des hommes, règnent les trois Nornes, déesses du destin. Elles sont assises au pied d'un chêne toujours vert, Yggdrasel, dont les racines et les branches enveloppent le monde.

Un jour viendra le Ragnarok, c'est-à-dire la fin du monde et des dieux. Au moment du Ragnarok, la lune disparaîtra, le soleil deviendra noir. Hemerdall, debout sur le pont de l'arc-en-ciel, soufflera dans son cor, pour appeler les dieux au suprême combat contre les forces mauvaises. Mais la

victoire finale appartiendra au feu, qui consumera tout.

En attendant, il faut vivre, aimer, boire, manger, se battre, conquérir la gloire et mériter les récompenses divines. Odin, qui est aussi le dieu de la guerre, y convie les hommes. Et il promet aux braves de les accueillir auprès de lui dans le Valhall. Ses filles, les Valkyries, qui excitent l'ardeur guerrière et participent aux batailles, relèvent les héros morts et les emportent au divin séjour. Les lâches, au contraire, vont sous la terre, dans le pâle Helvete.

Au Valhall, les vaillants vivent d'une vie supérieure. Ils s'amusent à se faire encore la guerre, mais sans que cette fois les plus graves blessures entraînent de conséquences. Ils goûtent la chair du porc Serimner, qui, tué et mangé chaque jour, renaît le lendemain pour être abattu et consommé à nouveau. Ils boivent à longs traits écumeux.

Ces derniers chants du skald nous montrent que la cosmogonie était prolongée par une morale guerrière des plus violentes. Beaucoup d'hommes désiraient tellement la mort sur le champ de bataille que, lorsqu'ils n'avaient pu l'obtenir au cours de leur carrière, ils s'ouvraient les veines ou se précipitaient du haut d'une montagne. Le devoir de « vengeance sanglante » était accompli avec une obstination implacable ; et l'on voyait souvent le meurtre d'un membre d'une famille provoquer, entre cette famille et celle du meurtrier, une guerre d'extermination qui durait des années. Les liens de sympathie eux-mêmes se nouaient sous de farouches auspices : lorsque deux jeunes hommes voulaient consacrer leur amitié, ils faisaient couler ensemble un peu de leur sang sur la terre.

Dès le huitième siècle, en Suède, le nombre des petits rois diminue, et l'autorité se concentre peu à peu dans les mains de quelques chefs plus puissants et plus audacieux. Les ancêtres des rois de Suède sont les rois d'Upsala. L'un d'eux, Ingjald, profita, dit la légende, de la présence chez lui d'autres rois, qu'il avait invités, pour les faire brûler dans la maison où ils étaient en train de dormir. Ainsi, il put agrandir son royaume à leurs dépens.

Cependant, ces populations belliqueuses, qui croissaient incessamment, se sentaient de plus en plus comprimées et affamées au milieu de leurs rochers et parmi leurs terres maigres et disséminées. L'insuffisance des produits de l'agriculture, quelquefois même, par surcroît, les mauvaises

récoltes, l'impossibilité de s'approvisionner pour les longs hivers, tout cela réduisait fréquemment ces hommes violents à un désespoir furieux. La chaudière ne pouvait manquer de faire explosion.

Si le regard cyclopéen, que nous imaginions tout à l'heure, eût pu voir à la fois largement dans l'espace et longuement dans le temps (du huitième au dixième siècle) les côtes de Scandinavie, il eût joui d'un étonnant spectacle. Il eût aperçu, derrière les îles, au fond des rivages déchirés, les anses rocheuses soulevées par la poussée d'une fécondité étrange. Il les eût vues tressaillir, se gonfler de voiles, se hérisser d'armes. Il en eût vu jaillir, dans la direction de la haute mer, des bateaux noirs, longs, aigus, tranchants, d'une forme saisissante, significatrice à la fois de précision et de foudroyante vitesse. A l'avant orgueilleusement cambré de ces bateaux sombres, une figure dorée de dragon ouvrait une gueule rouge. De chaque côté du bâtiment, une rangée de boucliers. Et des paires de rames s'élevaient et coupaient l'eau avec une vigueur conquérante. Ces hommes, c'étaient les Vikings (ainsi appelés, sans doute, parce qu'ils s'échappaient du fond des anses rocheuses ou vikarna et parce que, dans les pays où ils abordaient, ils se dissimulaient aussi dans les anfractuosités des rochers avant de fondre sur les populations).

Qui étaient-ils? Souvent les conducteurs de ces expéditions (de vraies flottes partaient ainsi, car des bateaux isolés n'eussent pu réussir dans de telles entreprises) étaient de petits rois, ou des vassaux impatients de se délivrer de toute obédience (par exemple, en Suède, des chefs voulant se soustraire à l'autorité grandissante du roi d'Upsala). Autour d'eux se groupaient, pour courir la chance, des guerriers et des « bondes » (la distinction entre ces deux types sociaux n'était pas d'ailleurs faite).

Outre le désir d'indépendance et le besoin de chercher ailleurs des ressources, d'autres forces précipitaient encore les Vikings vers les terres étrangères ; l'attrait de l'inconnu et des aventures ; le goût de la bataille et du risque ; la sollicitation des pays du soleil ; l'envie de connaître directement cette civilisation de l'Ouest et du Midi, dont les Scandinaves avaient eu l'avant-goût ; surtout l'avidité de mettre la main sur les produits et objets de luxe (vins, bijoux, fines étoffes, coupes d'argent et d'or, armes ciselées), à la séduction des-

quels les Suédois, en particulier, s'étaient de prime abord montrés fort sensibles. Les plus aventureux entre les Vikings envisageaient la perspective d'une émigration définitive. Parmi ceux qui songeaient à retourner, il en est qui se voyaient rentrant au pays, pleins de pouvoir et d'honneurs, à la tête d'une armée recrutée grâce à l'or conquis et bien unie par la solidarité d'exploits communs. D'autres ambitionnaient simplement de revenir chargés de butin et ils se réjouissaient de pouvoir, pour l'ébahissement de leurs hôtes futurs, décorer leur « stugan » avec les magnifiques objets rapportés du Sud.

Où allaient-ils donc exactement? Où les dirigeaient les Valkyries qui, sans doute, tandis qu'ils sillonnaient l'Océan, chevauchaient dans les nuages au-dessus d'eux et guidaient leur navigation héroïque? Ah! l'œil du Cyclope, quelle que fût sa vigueur enveloppante, eût eu fort à faire pour les suivre.

Les Vikings norvégiens se rendaient en Grande-Bretagne, en Islande. Quelques-uns de leurs rois assurèrent pour longtemps leur pouvoir sur les Shetland ; et, de là, ils firent de grandes expéditions en Angleterre, en Irlande, en Ecosse. Un moment, ils occupèrent une grande partie de l'Irlande. Un grand nombre de Norvégiens (chefs, guerriers, grands « bondes »), qui n'avaient pas voulu accepter la domination du roi de Norvège Harald Harfagre (Harald à la belle chevelure) (1), se transportèrent en Islande (qui est sans doute la Thulé des Anciens). Ils s'établirent à demeure dans cette île de volcans et de glaciers bleus, réchauffée par les courants marins, entourée d'îlots giboyeux et d'eaux poissonneuses. Les longues soirées du noir hiver contribuèrent peut-être à développer chez les colons le talent de conter. Toujours est-il que c'est en Islande qu'apparurent les premiers écrivains et annalistes scandinaves. Ils précisèrent les formes de la langue, enregistrèrent les traditions et fixèrent, dans les célèbres « Eddas », la mythologie nordique. Les colonisateurs de l'Islande découvrirent aussi le Groënland. Ils touchèrent probablement l'Amérique avant Colomb.

Les Vikings danois prirent comme objectifs l'Allemagne,

(1) Harald fut le premier roi qui rangea sous son autorité toute l'étendue de la Norvège. Il avait juré de ne pas se faire couper les cheveux, tant qu'il ne serait pas parvenu à ce résultat. L'œuvre dura dix ans. Il fit alors couper et peigner ses cheveux avec soin, et mérita son surnom de Belle Chevelure.

l'Angleterre, la France et l'Italie. Ils s'installèrent aux bouches du Rhin. Svan Tveskägg (Double-Barbe), roi de Danemark, conquit l'Angleterre. Son fils Knut le Grand, donna des lois au pays. Son immense royaume comprenait l'Angleterre, le Danemark, la Norvège (1) et l'Allemagne du Nord. En France, l'apparition des premiers vaisseaux noirs des Vikings danois (les Normands, ou hommes du Nord, comme on les appelait chez nous) avait fait froncer les sourcils inquiets à Charlemagne vieillissant. La « Question des Normands » — comme on dirait aujourd'hui — devait être le tourment de tous les Carolingiens. Charles III le Gros fut déposé en 887 pour avoir été trop faible devant eux. En 888, ils assiégèrent Paris, dont la défense fut conduite par les ancêtres de la future dynastie capétienne. Charles le Simple dut assigner des territoires aux hordes de Rollon (dont le vrai nom était Cange Rolf, c'est-à-dire l'homme qui va à pied, car il était si grand et si lourd, qu'aucun cheval ne pouvait le porter). Ce chef et ses compagnons s'établirent définitivement dans la région qui leur était attribuée. Ils lui donnèrent leur nom : ce fut la Normandie. Un descendant de Cange Rolf devait partir de nos rivages pour aller à son tour conquérir l'Angleterre : Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, vainqueur à Hastings en 1066. D'autres Vikings danois, descendus en Méditerranée, avaient fondé le royaume des Deux Siciles en 1043.

Svéa et la Gothie de l'est, étant géographiquement ouvertes sur le golfe de Bothnie et la Baltique, ce sont leurs rivages et les hinterlands qui virent venir les Vikings suédois. Ceux-ci pénétrèrent dans la future Russie. Ils remontèrent la Néva, gagnèrent les lacs Ladoga et Ilmen. Ils jetèrent les assises d'une ville qu'ils appelèrent Holmgard et qui fut le noyau de Novgorod la Grande. Le Sud les attira invinciblement. Ils s'enfoncèrent dans la Russie méridionale. Là où il n'y avait pas de fleuves, ils posaient leurs vaisseaux sur des plates-formes roulantes. Ils atteignirent le Dniéper et la mer Noire. De tous côtés, ils créèrent des royaumes. La légende russe veut que les dominateurs Vikings, d'abord chassés, furent rappelés volontairement (certains annalistes suédois mettent ce dernier point en doute) par la population

(1) L'œuvre d'Harald à la Belle Chevelure n'avait eu qu'une durée passagère.

elle-même, qui n'arrivait pas à sortir d'une anarchie chronique. Rurik est le plus illustre de ces organisateurs venus du Nord ; il est en effet l'ancêtre direct des tsars. Les Vikings suédois donnèrent aussi leur nom à la Russie, s'il est vrai, comme on l'assure, que Rus vienne d'un vieux mot suédois signifiant : rameurs.

Sur le littoral de la mer Noire, les Vikings suédois prirent part aux luttes contre l'empire grec. Ils virent Byzance, qui les éblouit. Et beaucoup d'entre eux entrèrent ultérieurement dans la garde de l'empereur ; ils étaient désignés sous le nom de Varingar ou Varègues (du mot var, qui veut dire : serment).

Quelques Vikings suédois enfin remontèrent le Don, traînèrent leurs bateaux au Volga, débouchèrent dans la Caspienne. Sur les bords méridionaux de cette mer, ils nouèrent des relations commerciales avec les Arabes, auxquels ils achetaient fruits, étoffes, armes et métaux précieux.

D'une manière générale, on peut schématiser ainsi l'action des Vikings, quand ils abordaient sur des rivages étrangers. Ils commençaient par faire du négoce, en exhibant par exemple des fourrures. Entre temps, ils examinaient les hommes et le terrain. Et quand ils s'étaient convaincus d'être les plus forts, ils faisaient succéder l'agression aux transactions. Il ne faut pas trop se récrier. L'idée de commerce maritime était encore mal dégagée de celle de pillage. Ou, si l'on veut, les Vikings se considéraient comme partis pour une grande chasse. Prendre par violence, à quelqu'un, de belles armes ou de beaux bijoux, leur semblait notamment une entreprise légitime (et certaines populations montagnardes du midi de l'Europe pensent encore ainsi). D'autre part, les Vikings (comme aussi beaucoup de leurs contemporains) ne concevaient pas que l'étranger eût des droits s'imposant au respect. Mais les Vikings ne furent pas que des pillards. Quelques-uns de leurs chefs se révélèrent comme de grands organisateurs (Knut le Grand, Rurik, etc.). En outre, une partie des hordes vikings, pour peu que l'étranger leur assignât des terres, se transformaient facilement en peuples agriculteurs. Quoi d'étonnant à cela? La rareté des terres en Scandinavie n'était-elle pas une des causes qui avaient poussé ces hommes à émigrer? Et ne nous rapporte-t-on pas que parmi eux se trouvaient un grand nombre de bondes, dont beaucoup étaient partis avec leurs fils et leur personnel agricole? Comme dernier trait caractéristique des

Vikings, il faut signaler ce que nous pourrions appeler leur solubilité, qui fait qu'ils se fondaient assez vite dans la masse des anciens habitants, en infusant d'ailleurs à ceux-ci un sang jeune et sauvage.

Quand un chef viking mourait en campagne ou sur les bords de sa patrie, il était souvent enterré avec son bateau et tous les objets que ce dernier contenait. Le défunt demeurait ainsi, jusque dans la mort, à son poste de commandement. De nos jours, il est arrivé que la charrue des bondes scandinaves ait buté contre une sorte de pieu qui, mieux dégagé, se manifestait comme le mât d'un navire enfoui. Déterrés avec des précautions infinies (qui n'empêchaient pas toujours que les formes, ainsi merveilleusement apparues, ne s'évanouissent en poussière dès le premier contact), quelques-uns de ces bâtiments et leur contenu ont été reconstitués par des savants comme le Suédois Gustavson, qui a ressuscité le décor, le matériel et l'outillage où s'incorporaient la farouche volonté et l'énergie expansive des Vikings.

Quand l'Europe occidentale forma d'assez bonne heure (au neuvième siècle) le projet de christianiser la Scandinavie, ce ne fut pas seulement pour y propager la foi ; ce fut aussi pour refréner les instincts agressifs des « Normands », dont les incursions commençaient à provoquer de vives alarmes. L'initiative était venue de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne. Il rencontra un homme qui, depuis l'enfance, aspirait à un apostolat périlleux : le moine picard Ansgar. Celui-ci accepta la mission. Il y donna toutes les forces de son âme. Il fut l' « Apôtre du Nord ». Ansgar, grâce à ses efforts ininterrompus, arriva à mettre en très bonne voie la christianisation de la Suède. Il s'était, dès le premier moment, rendu à Birka, important rendez-vous commercial dans une île du Mélar, et il y avait eu un entretien avec Bjorn, le roi de Suède, auprès de qui il avait trouvé un bon accueil. Cela avait été le point de départ d'une prédication ardente et infatigable. Mais longtemps encore, et jusqu'au douzième siècle, les anciennes croyances devaient rester puissantes et conserver des partisans intraitables. Longtemps encore, les hommes de la vieille foi devaient sacrifier dans le temple doré d'Upsala, où trônaient Odin, Tor et Frej, et où l'on immolait des hommes, des chevaux et des chiens, dont les cadavres étaient ensuite accrochés aux arbres d'un « bois sacré » situé dans le voisinage.

Louis Arqué.

La Nouvelle Hélène[1]

III

Je descendis vers le port, en compagnie de Richard. Il soufflait un violent vent du sud-est, chaud, âpre, desséchant, qui me mettait les nerfs à vif et augmentait mon irritation. Le golfe offrait un spectacle inaccoutumé : escortés par une troupe de torpilleurs et de chalutiers, des transports passaient, si près de la côte que l'on distinguait les masses d'hommes, les canons, les automobiles : c'était à n'en pas douter des troupes françaises.

— Diable ! voilà des renforts sérieux pour l'armée d'Orient. Mais que vont-ils faire par là? Après tout, peut-être veulent-ils passer par le canal de Corinthe pour aller plus vite ou pour éviter les sous-marins au sud de la Morée.

Nous nous retrouvâmes au café où les glaces sont si bonnes. Une animation extraordinaire y régnait, une effervescence dont je n'arrivais pas à saisir exactement la cause. Beaucoup de Grecs parlaient en français, qui est la langue de la bonne société. Plus ou moins bien d'ailleurs. J'entendais des tournures bizarres. Et je saisissais au vol des mots : Venizelos, les Français.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc? dis-je à Richard.

Tout à coup je me retournai. Deux mots : « Notre roi. » J'avais reconnu sans doute possible cette voix chaude et passionnée. Hélène

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er décembre 1924.

Pétropoulos était derrière nous, au milieu d'un groupe, séparée par deux ou trois tables. Je la saluai ; elle me répondit par un regard où je crus lire du défi.

— Vous permettez?

Lecœur venait nous rejoindre. Encore lui ! Richard et moi nous nous regardâmes gênés. Mais l'autre s'était assis sans s'en être aperçu.

— Tout marche bien, dit-il à voix basse, d'un air mystérieux. Et quant à ces Grecs, ils peuvent faire les matamores. Un coup de canon à blanc, et ils disparaîtraient comme par enchantement, ainsi que je les ai vus faire à Athènes le 1er décembre, au premier coup tiré par le *Mirabeau*.

Je n'osai demander des explications au milieu de tous ces Grecs qui comprenaient notre langue : les conseils de prudence de Lecœur avaient agi malgré moi.

Il souriait d'un air sardonique.

— Vous savez, fit-il à mi-voix, ce qui s'est passé ici au début de la Guerre de l'Indépendance?

— Mal. J'ai vaguement entendu parler de cela.

— Eh bien ! voici. C'est très instructif. Quand les Grecs de Patras, répondant à l'appel de l'archevêque Germanos, se soulevèrent en 1821 contre les Turcs, ceux-ci se réfugièrent dans le château où les insurgés les bloquèrent étroitement. Il y avait dix mille assiégeants pour quelques centaines d'assiégés : une paille. Les Grecs tiraient contre la citadelle d'inoffensifs coups de fusils et de tromblons, auxquels les Turcs répondaient par des coups de canon à volée perdue : tout cela n'était pas bien dangereux et aurait pu durer longtemps quand au bout d'une douzaine de jours, un beau matin, un brick passe dans le golfe. Il aperçoit le drapeau turc qui flotte sur la forteresse, il hisse lui-même son pavillon ottoman et salue le château, qui lui répond. Au bruit du canon, les assiégeants s'agitent, s'affolent, poussent de lamentables *Kyrie eleison*, et, comme les héros d'Homère, s'enfuient, notables en tête, vers les vaisseaux ancrés dans le port. En moins de deux heures, Patras était vide d'habitants : tous s'étaient réfugiés sur les bateaux ou dans les consulats. Et les quelques centaines de Turcs, sortant alors du château, purent à leur aise piller et incendier toutes les maisons. C'est ce qui vous explique que la ville actuelle n'est pas antérieure à l'époque de Capo d'Istria.

Lecœur avait dit cela de son ton froid et tranquille, mais ses yeux brillaient de joie malicieuse. Je trouvais qu'il exagérait ses sentiments hostiles aux Grecs, mais il m'amusait malgré moi. De

l'histoire, il passait à l'archéologie ; et je ne pouvais me défendre d'une certaine sympathie pour une culture aussi profonde, aussi vivante.

— Avez-vous visité Saint-André? me disait-il. On y trouve, encore, recouverte d'une voûte, la fameuse *source oraculaire* dont parle Pausanias. Vous vous rappelez : les malades descendaient dans l'eau un miroir au bout d'une corde ; et en le remontant, après avoir prié Déméter et brûlé des parfums, ils s'y voyaient avec le visage d'un homme en bonne santé ou d'un mourant.

— Tiens, voilà une expérience intéressante à faire, dit Richard. Au fond la guerre est une terrible maladie. Si nous allions consulter la source?

— Merci bien. Si je dois mourir, j'aime autant ne pas le savoir tout de suite. Jouissons de notre bon temps.

Quand nous nous levâmes, les Pétropoulos quittaient justement leur groupe et passaient près de nous.

— Inutile de me présenter, me dit à voix basse Lecœur.

— Moi non plus, fit Richard. Je file à l'hôtel pour écrire. Il va peut-être y avoir un courrier pour la France.

J'aurais bien voulu écrire aussi. Mais déjà les Pétroupoulos m'abordaient. Je me sentais gêné, ennuyé de ce contretemps, troublé malgré tout par les propos de Lecœur, et aussi par l'éclat de voix et le regard d'Hélène, tout à l'heure.

— Enchanté de vous revoir, dit Pétropoulos. Nous permettez-vous de vous accompagner un peu? J'espère que ce n'est pas nous qui avons fait fuir vos amis. Nous avons tant de plaisir à voir des officiers français.

J'excusai mes compagnons.

— J'admirais tout à l'heure tous ces uniformes français que l'on n'a pas coutume de voir à Patras. Mais j'avoue que je n'y reconnais plus rien depuis la guerre. Vous êtes officiers de cavalerie?

— Non, plus maintenant. Je suis aviateur.

— Aviateur! Hélène se récriait. Comme c'est beau, voler dans l'azur, braver seul le danger en plein ciel.

Et son regard se posa sur moi, tout illuminé.

— Ah! comme j'aimerais faire tous ces métiers dangereux, poursuivait-elle. Naviguer dans l'air impalpable, m'élever au-dessus de la terre, ne me sentir plus attachée à rien, ou glisser sous les eaux obscures, mystérieusement, sans presque rien voir de la route, à la merci de l'étrave du premier bateau qui passe. Vous n'avez jamais été en sous-marin, monsieur de Kerléon?

Étrange question : ce n'est pas l'habitude des officiers de terre.

— Non, mademoiselle. J'ai seulement vu une fois un sous-marin de près.

Elle ne fit pas attention à l'ironie de ma réponse et continua avec la même passion :

— Je connais, moi, un officier de sous-marin. Je l'ai connu avant la guerre à Athènes, où il était attaché naval. Il est charmant et brave comme vous. Maintenant il commande, je crois, un sous-marin de la base de Pola.

De Pola? Je sursautai. Muet de stupeur, je regardai l'étrange fille ; je ne lui vis ni ironie ni bravade.

Elle surprit mon regard :

— Ah! que les hommes sont donc personnels! Ils acceptent les compliments pour eux et ceux qui les touchent. En adresser à d'autres, c'est leur faire injure. Pourtant la bravoure n'a pas de patrie. Est-ce que la vieille France, monsieur de Kerléon, ne savait pas rendre hommage à ses adversaires?

— Mademoiselle, lui répondis-je froidement, j'ai aperçu, il y a exactement quarante-huit heures, un commandant de sous-marin, qui appartenait sans doute aussi à la base de Pola. Permettez-moi de n'avoir aucune sympathie pour lui.

— C'est un mauvais souvenir, que vous oublierez. Croyez-vous donc que les habitants des villes que vous bombardez gardent un bon souvenir de vous?

Je n'allais pas me mettre à discuter sur ce sujet.

J'étais arrivé devant l'hôtel ; je saluai les Pétropoulos pour prendre congé.

— Allons, ne faites donc pas cette figure méchante, monsieur l'aviateur, dit Hélène avec son délicieux sourire. Nous autres, pauvres femmes, nous disons sans réflexion tout ce qui nous passe par la tête. Et n'oubliez pas de venir demain matin au tennis.

Je rentrai dans ma chambre dans un état de prodigieux énervement : pour un mot j'aurais souffleté l'excellent Richard.

*
* *

Le lendemain était un dimanche, le dimanche 10 juin. L'aumônier des sœurs avait disposé sa chambre en chapelle pour y dire la messe. L'autel portatif était placé sur une table, recouvert de la nappe, des minuscules chandeliers. Les sœurs étaient au premier rang, l'une d'elles répondant aux prières. De nombreux officiers se pressaient par derrière, débordant presque dans le couloir.

J'avoue que je passai la plus grande partie de la messe à me

demander si j'irais ou non au tennis. Une profonde amertume me restait de la soirée de la veille. J'étais peut-être un peu trop ombrageux ; mais était-il permis de jeter ainsi à la tête d'un officier français un de ces pirates allemands, de vouloir les comparer, de les égaler ! En vérité, elle s'était jouée de moi. La phrase de Lecœur me revenait à l'esprit : « De l'imagination, des sens souvent, mais pas de cœur. » Oui, pas de cœur pour venir ainsi exalter les sous-marins, à moi, qui avais été, deux jours plus tôt, torpillé et bombardé par l'un d'eux ! Au fond, son manège n'était que de la coquetterie : elle avait voulu s'attacher un officier, un gentilhomme français, le montrer à son tennis, comme elle était fière d'être en relations avec un officier de marine allemand.

Pour la première fois, je réfléchissais à l'aventure où je m'étais laissé entraîner. Où me mènerait-elle? Qu'est-ce que j'en attendais? Dans un, deux, trois jours peut-être, j'allais quitter Patras pour reprendre ma vie de soldat, aller où l'on me commanderait d'aller, recommencer mon périlleux métier. Le sérieux de mon âme de Breton, la gravité même de l'office qui me pénétrait malgré ma distraction, la voix de la raison, l'évidence des faits, tout s'accordait pour me persuader d'abandonner cette entreprise. Je pensai à mon retour prochain, à ma mère, à mes études, que mon congé de convalescence me permettrait de reprendre pour un temps en mettant à profit l'expérience que m'avait donnée la guerre. Ma résolution était prise : je n'irais pas au tennis. Et joyeux de la victoire que je venais de remporter sur moi-même, mon esprit se remit à suivre l'office divin.

Inconséquences du cœur humain. Comme je sortais sur la place, un tramway arrivait, se dirigeant vers Saint-André. Tout de suite j'avais reconnu sur la plate-forme la robe blanche d'Hélène Pétropoulos. Et sans y avoir réfléchi, sans pouvoir même dire comment j'avais fait, je me retrouvai auprès d'elle.

Nous étions seuls de ce côté. Elle me regardait doucement comme le soir du premier jour.

— J'ai voulu vous éprouver hier, me dit-elle, je vous ai trouvé sans doute pas très souple, mais ferme et résistant. C'est ce que j'aime.

Je me taisais, agité de sentiments divers. Elle reprit :

— J'ai été méchante : j'étais surexcitée par les nouvelles. Maintenant, c'est fini.

J'admirai sa sincérité parmi les contradictions apparentes : tant de sentiments divers ne nous poussent-ils pas à une même action?

— Vous, vous êtes bon : vous êtes venu, fit-elle encore.

J'étais gêné dans ce tramway pour me laisser aller aux sentiments

qui me poussaient vers elle. Tant d'humilité me touchait. Du fond de l'abîme où il avait failli disparaître, mon amour rebondissait vers les sommets, comme on voit par la tempête les flots se creuser pour s'élancer plus haut. Oui, j'étais emporté comme par un flot vers l'extrême passion, ne sachant plus où j'allais, perdant pied, oubliant ce que je quittais. Je ne voyais plus que ces deux yeux tendrement émus, tendrement aimés.

Nous descendîmes, et comme la veille, nous nous trouvâmes seuls au tennis. Je ne parlais pas, la pensée du départ prochain étant venue ajouter à mon trouble.

— Qu'avez-vous, mon ami, vous êtes triste? dit-elle en me prenant la main.

— Hélène (c'était la première fois que je l'appelais par son nom), je songe que je vais partir bientôt, abandonner une amitié si douce.

— L'éloignement n'est pas la séparation. Vous nous écrirez. Après la guerre, vous reviendrez.

— Un soldat n'ose pas dire : après la guerre.

— Il faut toujours espérer. Avez-vous donc renoncé à vivre? Et vous reviendrez, n'est-il pas vrai?

Epaminondas Pétropoulos arrivait à ce moment.

— N'est-ce pas, Epaminondas. Il faut que M. de Kerléon revienne ici après la guerre.

— Bien sûr. Il faut que vous fassiez plus ample connaissance avec notre pays. Vous allez partir et vous n'aurez rien vu. Pensez à l'intérêt qu'il y a pour vous à visiter tous les châteaux francs qui se dressent sur les montagnes de Péloponèse.

— Certainement, dis-je. Ce serait du plus grand intérêt pour moi.

Et mon regard tourné vers elle donnait aussi une réponse à Hélène.

— Au fait, s'écria Pétropoulos. Pourquoi ne profiteriez-vous pas des derniers moments de votre séjour ici pour vous donner une première idée de ces châteaux : Vostitsa, Calavryta, Chalandritsa, bon nombre de baronnies franques sont autour de Patras. Mieux encore. Andravida, la capitale de la principauté de Morée, n'est pas très loin : soixante kilomètres ; cela fait deux heures d'auto, mettons trois heures, car nos routes ne sont pas très bonnes. Nous pourrions y aller tous les trois, voir les ruines de ses églises gothiques, le port de Clarence et le magnifique château de Clermont. Et nous serions rentrés le soir.

Andravida, Clarence, Clermont : tous ces noms que mes études m'ont rendus familiers. Et surtout la perspective d'une journée entière à passer avec Hélène, comme cela était tentant! Mais hélas! ce

n'était pas possible. La consigne donnée par le colonel était formelle. Et de toute façon, je risquais de manquer le bateau.

— Je voudrais bien. Mais vous oubliez que le bateau peut arriver d'un moment à l'autre, et qu'il ne m'est pas permis de le manquer.

— Mon cher ami, vous savez aussi bien que moi qu'en raison des sous-marins, les bateaux ne quittent le port que la nuit. Et encore faut-il que le vôtre se ravitaille avant de partir. S'il n'est pas arrivé à six heures du matin, il n'y a aucune chance qu'il parte avant le soir, et le soir nous serons rentrés. Alors, c'est dit?

— Je vais y réfléchir ; et je vous rendrai réponse ce soir.

Mais les yeux d'Hélène me dictaient déjà ma réponse.

Je consultai Richard. Mais il m'avait sans doute deviné, car il jugea inutile de faire des objections.

— Va voir tes vieilles pierres, me dit-il. C'est une occasion ou jamais. Qui sait ce que nous ferons demain? Après tout il n'y a, en effet, aucune chance que le bateau arrive et reparte dans la journée. Et quant au colonel, ne t'en inquiète pas : j'en fais mon affaire.

IV

Nous partîmes le lendemain de bonne heure. L'air était d'une pureté, d'une transparence cristalline ; le golfe dont nous suivions le rivage brillait comme un miroir dans la jeune lumière. Bientôt les montagnes se rapprochèrent ; le site devenait plus sauvage ; nous roulions sur une étroite corniche entre la côte rocheuse et les flancs ravinés des monts d'Achaïe. Des villages s'espaçaient aux abords desquels on voyait de grandes aires de terre battue.

— C'est là qu'on fait sécher le raisin de Corinthe, qui est la richesse du pays, me dit Pétropoulos.

J'étais au fond de la voiture, à côté d'Hélène. Pétropoulos avait tenu à se mettre auprès du chauffeur, pour lui indiquer la route, et de temps à autre il se retournait pour me donner des explications. Le grand air m'enivrait ; cette excursion maintenant m'enthousiasmait. L'aventure des barons français me semblait être ma propre aventure : je comprenais aujourd'hui ce qui les avait retenus sous ce ciel merveilleux, sur cette terre, rude sans doute, mais chaude et voluptueuse. Et mon regard se tournait vers Hélène, que je sentais tout contre moi et qui rayonnait.

— Voici Achaïa, où Guillaume de Champlitte, le Champenois, débarqua pour conquérir le pays, le premier jour de mai 1205, dans

la douceur de notre printemps, au milieu des amandiers en fleurs.

Pétropoulos exultait.

— Et à votre gauche, cette haute montagne, c'est le pic de Santaméri, qui porte encore le nom du maréchal de Saint-Omer, qui s'y était fait construire un château. Les Saint-Omer étaient une des plus puissantes familles de la Morée.

— Oui, c'était un fier gentilhomme, le maréchal de Saint-Omer. Beau, brave, aimé des femmes, riche, puissant, baron de la moitié de Thèbes et d'un des fiefs les plus importante de Morée, il était plus seigneur, dit le chroniqueur, que le prince lui-même.

Nous nous enfonçâmes dans une forêt de chênes. Le terrain était redevenu plat ; les grands arbres étendaient leur ombre sur la route ; à droite on apercevait parfois une eau briller, une lagune d'où s'élevaient des moustiques. Un village — Ali-Tchélébi, me dit Pétropoulos ; — et la forêt nous enserra de nouveau.

Tout à coup, après un tournant, j'aperçus, à peu de distance, de part et d'autre de la route, des hommes armés. Je ne sais pourquoi je repensai aussitôt à l'histoire de Pétropoulos : le spahi Séide et le geste de la corde autour du cou. Nous arrivions sur eux : je vis des hommes en uniforme.

— Des gendarmes et des gardes forestiers, me dit Epaminondas. Ce domaine a été donné en 1888 par un vote solennel de la Chambre, au diadoque Constantin, aujourd'hui notre roi.

Il avait dit « notre roi », du même accent d'orgueil que sa sœur, l'avant-veille.

Les hommes regardèrent avec attention l'auto et nous saluèrent :

— Calimera sas !

Il y avait bien deux heures que nous roulions quand nous sortîmes de la forêt et nous nous trouvâmes dans une large plaine légèrement ondulée. Les cultures y étaient médiocres, le pays paraissait pauvre et marécageux. Ce n'était plus la richesse dont parle la chronique française, ce pays large et aisé, où s'installèrent nos ancêtres, au milieu des grasses prairies propres à leur cavalerie. Dans cette plaine, un gros bourg de deux ou trois mille âmes peut-être.

— Nous voici à Andravida.

Andravida est avec Carytena, Mistra, peut-être Calamata, une des trois ou quatre villes du Péloponèse que j'ai longtemps désiré connaître. A celui qui se risque en terrain mal connu, l'archéologie offre parfois de semblables déceptions. Penser que cette pauvre bourgade de paysans grecs représente la capitale de cette fameuse principauté, où se réunissait une cour magnifique, la plus brillante

peut-être des pays latins ! Imaginer trois ou quatre cents chevaliers à éperons d'or dans les rues de ce village où notre auto faisait sensation.

Je ferai grâce de la description des monuments. D'ailleurs, ils se réduisaient à une église gothique, Sainte-Sophie, dont il reste plusieurs travées de la nef : c'est là que se réunissait le parlement des barons. De l'église Saint-Jacques où furent enterrés les princes de Morée, de l'église Saint-Étienne qui appartenait aux chevaliers teutoniques, il ne demeure que des ruines.

La même désillusion m'attendait à Clarence, où l'auto nous conduisit par des chemins cahoteux. Un rivage désert, là où abordaient les galères de Venise, où mouillait la flotte de la principauté. Quelques masures à la place de la riche cité des bourgeois francs, qui étaient les banquiers des princes.

Qu'importe ! J'étais heureux : j'avais vu les sites célèbres de l'histoire qui m'occupait, *campos uli Troja fuit* ; et puis Hélène était près de moi, elle suivait avec curiosité cette visite, elle s'intéressait à chaque détail de ces annales où se mariait l'histoire de son pays et du mien.

Nous quittâmes l'auto à Clarence, pour faire l'ascension de la montagne que domine le château de Clermont. Le chauffeur nous accompagnait portant les provisions dont nous nous étions munis pour le déjeuner. Il était onze heures du matin et les ravins désolés que nous remontions ne nous offraient aucun ombrage. Il nous fallut plus d'une heure pour arriver au village de Chlemoutsi construit au pied du château. Mais quelle vue splendide s'offrit alors à nos yeux ! La mer Ionienne, bleue à l'infini. Zante, la *fleur de Levant*, devant nous, comme à portée de la main. Céphalonie, à peine plus loin, avec ses hautes montagnes et la petite île d'Ithaque collée contre elle. Dans le lointain, Leucade, les monts d'Acarnanie et les lagunes de Missolonghi. Et tout contre nous, majestueux, écrasant, défiant les siècles, le château des Villehardouin.

On nous installa une table devant le khani à l'ombre d'un de ces magnifiques peupliers blancs de Grèce. La route en auto, suivie de la dure montée, m'avait donné faim et soif ; et Pétropoulos, heureux de me faire les honneurs de son pays, était de fort bonne humeur.

— Je vais vous faire goûter le vrai vin de Grèce, me dit-il. A l'hôtel, vous ne savez pas ce que c'est.

Et il me versa un plein verre de vin blanc. Je l'acceptai de grand cœur. Mais à peine y avais-je mis les lèvres que je le reposai précipitamment. C'était horriblement amer. Hélène sourit, tandis que Pétropoulos riait aux éclats.

— J'en étais sûr. Toujours la même chose ; les étrangers ignorent le véritable vin. Or, le vrai vin est résiné : on le mélange de résine. Oubliez-vous donc, ajouta-t-il doctoralement, que Dionysos avait pour attribut la pomme de pin?

Je pensai avec effroi que dans l'antiquité les Grecs avaient pu se plaire à un tel breuvage. Et du coup mes connaissances archéologiques en furent ébranlées : tout ce que nous nous imaginons des anciens ne serait-il pas ainsi un mirage?

— Essayez, me dit doucement Hélène. Les premières gorgées sont désagréables ; mais après on s'y fait, on y prend même goût. En tout cas, c'est très désaltérant.

Epaminondas, lui, ne se faisait pas prier, et la bouteille fut rapidement remplacée par une autre. Nous dévorions à belles dents ce déjeuner improvisé, fait en partie de nos provisions et de ce que notre hôte avait pu nous préparer. Très vite, le repas fut gai. A cette table rustique, seuls, dans ce pays perdu, une intimité nouvelle se créait entre Hélène et moi. Tout, près d'elle, me paraissait délicieux ; j'arrivais même à trouver bon le vin résiné.

* * *

Après l'exquis café turc servi dans des tasses minuscules, nous nous levâmes. Il nous restait encore à gravir le dernier monticule sur lequel s'élève le château. Pétropoulos était devenu lyrique. Sans souci de la digestion ni de Phébus, il bondissait dans la lumière. Le petit homme maigre qui s'agitait au-dessus de moi dans le plein soleil de juin m'apparaissait fantastique : « Plus haut ! Toujours plus haut ! » criait-il. Il répéta en allemand :

Immer höher muss ich steigen,
Immer weiter muss ich schaun.

Et je reconnus les vers du second *Faust*. Ce n'était plus Pétropoulos ; c'était Euphorion. Et je m'attendais à le voir bondir une dernière fois, pour s'enlever et éclater dans l'air.

En arrière de lui, le suivant avec peine, j'aidais Hélène à monter au milieu des pierres roulantes. Nous arrivâmes enfin. Ah ! certes, nous étions payés de nos peines. Rien, jusque-là, même Coucy, ne m'avait fait une impression aussi formidable. Vraiment le prince Geoffroy II n'avait pas gaspillé les trois années de revenus du clergé, qu'il avait confisqués pour construire cette forteresse. C'était là plus qu'un château : une véritable place forte. Un puissant donjon à six pans, de hautes tours, d'immenses remparts crénelés, une cha-

pelle, des galeries voûtées, dont l'une avait quarante ou cinquante mètres de long sur une largeur de sept ou huit. Toute la colonie française de Morée pouvait tenir ici, dans son réduit suprême.

Je me rappelai les mots du chroniqueur : « Le château de Clermont était si fort que si les Français étaient chassés de Morée, sa possession seule leur permettrait de reconquérir le demeurant du pays. » La position était en effet admirablement choisie : une montagne isolée entre la plaine et la mer. La mer Ionienne qui baignait de trois côtés ce *clair mont*, permettait de recevoir les secours de l'Occident. De l'autre côté, on pouvait surveiller au loin la plaine et voir venir les ennemis.

Tandis que je prenais des photographies, Pétropoulos s'était rapproché et me désignait le point de vue. Dans le fond, le pic de Santaméri, l'Erymanthe neigeux, les montagnes d'Arcadie ; plus près vers la droite, la pointe de Catacolo avec un autre château franc, et en face les contreforts des monts d'Elide où s'étageaient les résidences d'été des princes : la Glisière, et Beauvoir sur l'emplacement de l'antique Elis.

A ce nom d'Elis, Pétropoulos se remit à déclamer. Il scandait avec force les vers magnifiques de Gœthe, et son léger zézaiement ajoutait peut-être à l'harmonie de cette langue assez rude.

Que les Armées des Francs marchent sur Elis,
Que les Saxons aient Messène en partage,
Que les Normands balaient les mers
Et qu'ils rendent l'Argolide plus grande.

Il se tourna vers moi.

— C'est vous, Français, le véritable seigneur du lieu. Ici, vos destinées se sont trouvées un jour unies aux nôtres. Le prince Guillaume de Villehardouin épousa une Grecque, Anne Ange-Comnène, la fille du despote d'Epire qui régnait au delà du golfe. « Elle était belle, dit le chronographe, comme une seconde Hélène de Ménélas. » Il l'emmena dans un château semblable à celui-ci, sur les pentes du Taygète, au-dessus de Sparte. Comprenez-vous maintenant l'épisode d'Hélène dans le second *Faust*? C'est dans votre race et dans la nôtre, que Gœthe a voulu personnifier l'union de la valeur occidentale et de la beauté grecque. Aujourd'hui, c'est vous-même qui êtes Faust, capitaine de Kerléon !

Au nom d'Hélène, je m'étais retourné vers la sœur de Pétropoulos, qui, assise sur une pierre, regardait en rêvant par une des baies de la galerie. Elle avait tressailli. Ses yeux se relevèrent vers moi,

pleins de tendresse et d'abandon. Et sa voix émouvante reprit à son tour les strophes de Gœthe :

Je me sens si loin et cependant si près.
Et j'aime à me dire : je suis là!

A peine je respire : la parole me manque,
Ma bouche tremble : c'est un rêve.

La langue allemande m'est assez familière, et je connais trop bien ces vers de *Faust*, pour n'en être pas directement frappé, comme si ces paroles ne venaient pas d'une autre langue que la mienne. L'étrange évocation dans ce décor de moyen âge ! Hélène, belle et désirable comme la Tyndaride, douce et tendre ainsi qu'Andromaque, s'offrait à moi, à mon désir, en cette salle ruinée du château des Villehardouin.

Frémissant, transporté, oubliant la présence de Pétropoulos, je m'avançai vers elle.

— Allons ! Il est temps de partir, s'écria brusquement Epaminondas. Il est trois heures. Si nous voulons être à Patras, pour dîner, il faut redescendre tout de suite à Clarence.

V

En repassant par Andravida, Pétropoulos fit arrêter la voiture devant la poste. Il y demeura quelques instants, et en sortit un peu pâle, me jetant à la dérobée un regard que je surpris. Puis il se pencha vers le chauffeur ; et l'auto repartit aussi vite que le permettait l'état des routes.

Le lyrisme de Pétropoulos était tombé et il était devenu tout à fait silencieux. Assis auprès d'Hélène, je me retournais de temps à autre pour voir diminuer la silhouette de Clermont qui se détachait sur le ciel. Puis elle disparut : nous entrions dans la forêt de chênes.

Au loin sur la route, j'aperçus encore le groupe de gendarmes et de gardes forestiers, et je souris en me rappelant la pensée qui m'était venue le matin. Comme nous approchions, l'un d'eux, par un coup de sifflet, fit signe à la voiture de s'arrêter. Le chauffeur stoppa. Le gendarme s'avança alors et prononça quelques mots en grec, puis se tournant vers moi, il dit en un français convenable :

— Monsieur l'officier, suivez-moi, je vous prie.

Qu'était-il arrivé? J'interrogeai du regard mes compagnons. Pétropoulos haussa les épaules pour me dire qu'il ne savait rien.

— Qu'y a-t-il donc? dis-je au gendarme.

— Monsieur le capitaine, me répondit-il, vous me comprendrez : je suis officier de gendarmerie ; je ne connais que ma consigne. Vous devez me suivre.

— Nous allons bien savoir, fit Hélène, ce ne peut être qu'une erreur. Suivons-le.

Il n'y avait pas moyen d'ailleurs de faire autrement : tous ces hommes nous entouraient avec leurs carabines, et je n'avais pas d'arme ; dans la précipitation du départ j'avais totalement oublié d'en prendre, malgré les conseils de Richard. Comment, au reste, aurais-je songé à résister? Je pensais comme Hélène à un simple malentendu qui serait éclairci aussitôt.

Nous avions pris un chemin sous bois. Nous arrivâmes rapidement à une grande maison, assez prétentieuse, dans laquelle je suivis l'officier de gendarmerie. Là on me fit entrer dans une pièce obscure où je pénétrai le premier. Je n'avais pas eu le temps de me retourner que la porte se referma brusquement derrière moi et que j'entendis un bruit de clef dans la serrure.

Enfermé, j'étais enfermé dans une sorte de corps de garde, éclairé faiblement par une petite fenêtre munie de barreaux. Je ne comprenais rien à cette aventure ; mais je ne m'émus pas d'abord. Les Pétropoulos, qui ne semblaient pas être l'objet de la même mesure que moi, allaient demander des explications, faire télégraphier à Patras, obtenir ma mise en liberté rapide. Tout de même, quelle histoire mortifiante pour un officier français ! et qu'en dirait le colonel, s'il venait à le savoir?

Je me promenai de long en large dans l'étroite pièce, comme un lion en cage, pestant contre les gendarmes et les gardes forestiers grecs, énervé de l'attente qui me ferait arriver très tard à Patras et risquait de me faire manquer le bateau.

Je frappai à grands coups de poing sur la porte, sans autre résultat que de provoquer des rires gouailleurs de l'autre côté dans le vestibule. Je songeais à appeler Hélène, Pétropoulos, mais ces ricanements qui ne manqueraient pas de se reproduire, m'en empêchèrent. Qu'étaient-ils devenus d'ailleurs? Je tendis l'oreille sans arriver à distinguer leurs voix.

J'allai à l'étroite fenêtre : j'aperçus une petite partie d'une cour sablée, où un gendarme montait la garde, la carabine sur l'épaule. Je l'appelai, comme on appelle les garçons dans les cafés de Salonique :

— Ela do !

Il ne se retourna pas. J'attendis qu'il revînt vers moi et je l'appelai

de nouveau en agitant par le carreau brisé un billet de cinquante drachmes.

En passant, il me dit à mi-voix :

— Mia stigmi !

Et il me faisait signe de patienter.

Quelques minutes se passèrent et je le vis revenir.

Je lui jetai un regard interrogatif. Il entra dans une grande explication avec force gestes et roulements d'yeux. Je saisis quelques mots au vol :

— Anglo-Galli... Costandinos... Polemos.

Je crus comprendre que les Anglo-Français voulaient renverser Constantin ou lui faire la guerre. Et tout à coup tout me revint : l'ordre du colonel qui rappelait que les Alliés étaient en état de quasi-hostilité avec la Grèce ; le passage dans le golfe des transports chargés de troupes françaises ; l'effervescence des Grecs de Patras à ce moment ; la satisfaction de Lecœur nous disant à voix basse : « Cela va bien. » Tout s'éclairait : les Alliés avaient engagé une action contre Constantin ; et moi, par mon imprudence folle, j'étais pris comme otage par les Grecs.

Je me rappelais encore... Oui, j'avais beau chasser ce souvenir, il revenait malgré moi. Je revoyais Hélène au café, disant : « Notre roi », d'un ton d'exaltation, en me jetant ce regard de défi. Les soupçons de samedi allaient-ils m'assaillir de nouveau, à la fin de cette journée où j'avais cru sentir son amour si proche ?

J'essayai de ne pas penser. Je me jetai sur une sorte de bat-flanc et je fermai les yeux. Maintenant, je percevais distinctement les moindres bruits : des voix dans le vestibule, le pas du gendarme sur le sable, et la musique des moustiques qui entraient avec le soleil bas et commençaient à emplir ma chambre.

Cette musique me rappela les marais du Vardar, l'escadrille, Richard. Qu'allait faire Richard ? Sans doute il continuerait à cacher mon absence au colonel. Mais s'il s'inquiétait en ne me voyant pas revenir, s'il en prévenait le colonel ? Que pouvait-on faire pour moi perdu on ne savait où, dans une forêt lointaine ? Ce soir peut-être, le bateau allait partir sans moi. Et que voulaient faire de moi ces Grecs ? Je songeai encore à la grande âme d'Assimakis Zaïmis — le grand-père du ministre actuel — et au geste de la corde serrée autour du cou.

J'eus un moment d'angoisse terrible et de rage. Ah ! ne pas pouvoir vendre sa peau, n'avoir pas sous la main un simple browning pour en descendre une demi-douzaine. Avoir ainsi été pris en traître, sans savoir ce qui m'arrivait.

J'allais et venais comme un fou. Je heurtai le bat-flanc que je secouai avec fureur. « Prisonnier, je suis prisonnier de ces bandits, me répétais-je. Non, ce n'est pas possible ! » Je frappai encore la porte avec violence ; mais elle ne céda pas et les ricanements qui reprirent me montrèrent l'inutilité de mon effort. Je me tournai vers la fenêtre. Peut-être pourrais-je arracher deux ou trois barreaux, me glisser par cette ouverture, jeter des billets de banque au gendarme qui avait l'air de ne pas les dédaigner. J'essayai d'ébranler les barreaux les uns après les autres. Peine perdue : ils étaient solidement scellés.

Il n'y avait rien à faire. Je songeai à ma mère, que j'avais si grande hâte de revoir, que je ne reverrais peut-être jamais. Pourquoi n'étais-je pas resté tranquillement à Patras, à attendre le bateau? Les beaux yeux d'une Grecque m'avaient fait oublier ce que j'avais de plus cher. J'avais été assez fou pour ne plus penser à la guerre, à l'hostilité sourde des Grecs, aux notes continuelles échangées avec le gouvernement de Constantin et qui devaient forcément aboutir à un conflit. Furieux contre moi-même, désespéré, je me jetai de nouveau sur le bat-flanc.

Deux gendarmes entrèrent à ce moment. Ils me poussèrent dans le vestibule, qui était assez large. A une table, je reconnus le lieutenant de gendarmerie. Il était assis à droite d'un autre officier, un commandant d'infanterie, me sembla-t-il. A la gauche se tenait une sorte de scribe en uniforme. On m'amenait devant eux.

— Veuillez me dire vos nom, prénoms, grade, arme.

Je regardai le commandant bien en face :

— Et moi, veuillez me dire d'abord pourquoi je suis ici, prisonnier et soumis à cet interrogatoire.

— Vraiment, il faut vous l'apprendre? ricana l'officier. Vous ne savez sans doute pas que les Alliés ont adressé un nouvel ultimatum à notre roi : ils veulent l'obliger à abdiquer. Toujours le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, n'est-ce pas? Notre roi bien-aimé n'a ordre à recevoir que de Dieu seul (il fit un grand mouvement d'yeux vers le ciel). Et le peuple grec ne souffrira pas qu'on porte atteinte à sa liberté. Puisque vous voulez la guerre, ce sera la guerre, que nous avons toujours voulu éviter. Mais n'oubliez pas que c'est dans une guerre en un pays semblable que le déclin de Napoléon a commencé ; et les Turcs ont appris il y a cent ans que les guérillas de Grèce sont aussi terribles que celles d'Espagne.

Il parlait assez clairement, mais dans une langue douteuse, qui rendait son discours emphatique très ridicule. J'eus peine, malgré ma furieuse inquiétude, à m'empêcher de sourire.

— Vous êtes prisonnier, reprit-il. Je vous fais subir l'interrogatoire habituel aux prisonniers ; veuillez répondre. Comment vous appelez-vous?

— Capitaine Jacques de Kerléon.

— A quel corps appartenez-vous?

— J'ai souvent vu des officiers allemands, ces gens que vous admirez tant, refuser de répondre à semblables questions. Permettez que je les imite.

— Vous êtes aviateur à la 30e division, qui fait partie de l'armée de Salonique.

— Puisque vous le savez, pourquoi me le demandez-vous?

— Où est votre division, en ce moment?

Je haussais les épaules.

— Comment voulez-vous que je le sache, je viens de passer trois mois à l'hôpital et j'ai quitté Salonique il y a exactement six jours. En six jours il peut se produire beaucoup de choses, et c'est bien, je crois, ce qui s'est passé.

— Je vais donc vous l'apprendre : votre division vient d'arriver par bateau en rade de Salamine. Elle prétend marcher sur Athènes, mais elle n'y est pas encore, dit-il avec un regard de défi.

Je tressaillis : Salamine, Athènes. Et moi j'étais sottement pincé dans ce coin de Morée. A cette heure, si je n'avais pas été malade, peut-être survolerais-je l'Acropole, l'Acropole que je n'avais jamais vu. Et je songeai avec envie à mes camarades de l'escadrille.

— Maintenant, pourriez-vous me dire, reprenait l'officier grec, en quoi consiste votre mission d'espionnage dans ce pays? Vous êtes sans doute chargé de reconnaître les terrains d'atterrissage possible? Ou peut-être avez-vous voulu vous mettre en contact avec vos agents?

Cet interrogatoire devenait grotesque.

— Commandant, vous me permettrez de vous faire remarquer que se promener en uniforme sur les grandes routes de Grèce serait vraiment maladroit pour un espion.

— Vous le dites : mais à Athènes, à Corinthe, en Thessalie, vos officiers soi-disant de contrôle se promènent constamment en uniforme. Notre amour-propre national s'est abaissé jusqu'à accepter cela.

Cette sorte de duel dialectique allait-il durer longtemps? J'étais las de cet interrogatoire. Le commandant sentit sans doute qu'il ne pourrait rien tirer de moi.

— C'est bien! Vous ne voulez pas répondre? Nous verrons ce que nous aurons à faire de vous. Sachez que vous êtes non seulement

prisonnier, mais inculpé d'espionnage. L'enquête décidera si c'est espionnage en temps de paix ou en temps de guerre.

Je compris la menace : espionnage en temps de guerre, c'est la mort. Espérait-il par ce moyen m'arracher un secret inexistant?

Du geste, il avait indiqué un coin de la pièce : les gendarmes, au lieu de me reconduire dans ma cellule, m'emmenèrent au fond du vestibule. Le commandant, sans plus s'occuper de moi, fit alors ouvrir la grande porte et j'aperçus au dehors une file de paysans qui attendaient. On les fit entrer les uns après les autres. Je remarquai à ce moment dans la pièce des tas d'équipements militaires. A chacun on donna ce qui était nécessaire ; et ils ressortaient le képi sur la tête, le fusil et le ceinturon à l'épaule et un gros ballot d'effets sous le bras. On armait les réservistes ; c'était donc bien la guerre.

En me voyant, les paysans ne manquaient pas de ricaner du « Gallos » prisonnier. Je compris alors pourquoi on m'avait laissé dans le vestibule : il s'agissait de leur donner du cœur en leur montrant la première prise.

Le défilé terminé, on me fit rentrer dans ma cellule. Je me retrouvai dans la même situation qu'une heure auparavant, avec cette seule différence que j'avais les mains attachées, ce qui m'enlevait toute possibilité de résistance, et que d'autre part j'étais fixé sur les motifs de mon arrestation. Je voyais froidement les choses : sans doute, au petit jour, un bandeau sur les yeux et douze balles dans le corps.

Vraiment, mourir ainsi, comme un espion ou un traître, quand je n'avais jamais envisagé la mort qu'en plein ciel, dans l'ardeur du combat ! J'avais bien fait le sacrifice de ma vie ; mais trouver ici cette fin obscure et ignominieuse. Je regrettais presque la mort de l'autre jour sous les obus du sous-marin.

La nuit était venue. Nul bruit ne se faisait plus entendre. Sans doute on allait me laisser là toute la nuit. On ne semblait même pas penser à me donner à manger. Et je songeai avec amertume au déjeuner de ce matin, à l'ombre du grand peuplier. Hélène, Faust? C'était surtout Méphisto qui avait joué un grand rôle dans l'aventure. L'histoire finissait bien mal. Tant pis. On ne recommence pas. On n'a qu'une fois à vivre.

J'allais donc mourir? Non, ce n'était pas possible. Je rêvais. On n'est pas fusillé pour une excursion : il y avait erreur évidemment. Là-bas, dans son lit, ma mère m'attendait ; elle savait que j'arrivais en congé.

Je passais la main sur mon front. Il était tout moite : j'avais la

fièvre. Les moustiques maintenant bourdonnaient dans ma tête et je n'entendais plus que ce bruit qui m'emplissait les oreilles.

VI

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un gendarme s'avança vers moi avec une lanterne.

— Oxo, me cria-t-il.

Je sortis. Le commandant d'infanterie était en train de parler à voix basse avec un civil. De temps à autre, celui-ci levait les yeux vers moi. Enfin il serra la main du commandant et vint de mon côté.

— Suivez-moi, me dit-il.

Et il fit signe à deux gendarmes qui me prirent chacun par un bras. La gorge serrée, je me demandais où l'on me menait. Dehors se trouvait une auto. On me fit monter et asseoir dans le fond, entre les deux gendarmes qui m'écrasaient, m'enlevant tout mouvement. Le civil était monté au côté du chauffeur.

La voiture démarra. Je me sentais seul, effroyablement seul, perdu, emporté vers un mystère angoissant. Au bout d'une demi-heure environ, l'auto s'arrêta. C'était donc ici... Nous nous trouvions à une petite tour sur un promontoire. A gauche, un croissant de lune vers la fin de sa course se reflétait à l'infini sur la mer. Je ne sais pourquoi, je cherchai à me rendre compte de l'heure. Nous étions partis de Salonique exactement à la nouvelle lune ; c'était aujourd'hui à peu près le premier quartier ; il pouvait donc être neuf ou dix heures.

Je calculai encore que la lune, aux trois quarts de sa course, indiquait le sud-ouest, et que, par conséquent, le promontoire s'orientait vers le nord. Tout ceci se déduisait dans mon esprit par un bizarre travail mécanique qui se faisait en quelque sorte en dehors de moi. Cela n'avait aucun intérêt pour moi comme cela n'a aucune part dans la suite du récit ; et si je le rapporte, c'est pour montrer l'espèce de détachement que j'éprouvai alors : des choses se passaient ainsi à l'extérieur, je les voyais, je les suivais, je pouvais raisonner très exactement sur elles, en tirer toutes les conséquences dont elles étaient susceptibles ; mais elles ne me touchaient pas, j'y étais insensible, et à l'intérieur de moi-même, j'éprouvais maintenant une sérénité parfaite : ma présence sur cette pointe et ce qui en pouvait résulter m'étaient entièrement indifférents.

Une nuit claire au milieu du péril me donne souvent cette lucidité

froide et tranquille. Les astres dans le ciel suivent leur course immuable, et les espaces profonds autour d'eux nous pénètrent du sens de l'infini et de l'éternité. Rien ne se produit qui n'ait été prévu depuis toujours par celui qui a réglé le cours des choses. J'étais prêt à subir mon destin.

Soudain, devant moi, j'aperçus au large une lumière clignotante. L'homme qui m'avait emmené l'examina avec attention, et quand elle eut disparu, il entra dans la tour et en ressortit avec une sorte de phare d'auto. Il le tenait élevé au-dessus de terre et systématiquement l'éteignait et le rallumait. Je compris qu'il faisait des signaux lumineux. J'essayai de suivre la série de traits et de points ; maintenant, sur la mer, la lumière lointaine répondait à la tour ; mais je n'arrivai à rien d'intelligible. C'était évidemment un langage convenu.

Le Grec cessa de manœuvrer sa lanterne, puis il donna un ordre aux gendarmes. Nous descendîmes au bord de la mer : une barque était là avec deux marins ; le civil m'y fit monter, s'y assit auprès de moi et la barque quitta le rivage.

— Ils vont me « mouiller » au large, pensai-je. Disparu sans laisser de trace : c'est évidemment plus commode.

Je ne pus m'empêcher d'éprouver de l'angoisse et du regret. Je songeai alors à tout ce que j'aimais ; mais je chassai les souvenirs plus récents qui pouvaient me troubler, qui n'avaient pas la sérénité qui m'était nécessaire.

Sur la mer, la lumière brillait toujours par intermittences et semblait se rapprocher rapidement. Brusquement j'aperçus sur les eaux éclairées par la lune une silhouette que je connaissais bien maintenant : nous nous dirigions vers un sous-marin.

Nous accostâmes : il me fallut mettre le pied sur ce sinistre bateau posé à fleur d'eau. Comment vous dire mes sentiments devant cette situation si inattendue? J'étais à la fois soulagé, furieux et intrigué. Ah ! on tient bien malgré tout à la vie, et l'espoir me revenait une fois encore. Et puis j'allais pénétrer dans un de ces mystérieux bateaux. Mais à quel spectacle allait-on peut-être me forcer d'assister?

De la passerelle descendit un officier qui vint à la rencontre du Grec. Ils parlèrent quelques instants à voix basse. Je saisis des mots allemands : « Officier français... aviation... espion », cependant que je vis le civil remettre à l'officier allemand l'appareil photographique que l'on avait saisi sur moi.

J'étais appuyé au canon de chasse et j'attendais. Le marin dit tout à coup :

— Il est déjà tard.

Et serrant la main de son interlocuteur, qui redescendit dans la barque, il vint vers moi.

— Veuillez me suivre, capitaine, me dit-il en français et sans accent.

Il descendit par l'un des panneaux dans l'intérieur du sous-marin. Je le suivis sur l'échelle.

Nous nous trouvâmes dans un couloir central. L'officier ouvrit une porte, alluma l'électricité et me fit entrer :

— Voici votre cabine. Excusez-nous : ce n'est pas très confortable. Vous pourrez vous mettre à l'aise si vous êtes fatigué : il fait plutôt chaud là dedans.

Et il ressortit.

J'allai à la porte, et je constatai avec étonnement qu'on ne m'avait pas enfermé.

— Après tout, fis-je en réfléchissant, ils n'ont pas à craindre que je me sauve. Ils y mettent des formes, mais le cas reste le même.

Ma fureur s'augmentait de la politesse de l'officier. Sauvagerie pour sauvagerie, j'aimais encore mieux celle qui coulait de source, à laquelle ne se mêlait aucune hypocrisie.

Tout de même, c'était plus confortable. La couchette de ma cabine, aussi étroite qu'elle se trouvait être, était plus agréable que le bat-flanc de tout à l'heure. Il y avait là une toilette, une petite table, un siège, une penderie : plus qu'il ne m'en fallait.

J'allai d'abord à la toilette, éprouvant un véritable bien-être à me rafraîchir et à me débarrasser de la poussière de l'auto. Puis je m'étendis sur ma couchette, décidé à prendre un aussi large repos qu'on me le permettrait.

A cet instant on frappa à la porte. Je répondis à la manière allemande :

— Herein !

L'officier de marine rentra.

— Mes excuses, capitaine, de vous avoir abandonné tout de suite ; j'avais des ordres à donner...

Je lui coupai la parole, agité de fureur : encore cette affectation de politesse !

— Il n'y a pas à vous excuser : je suis votre prisonnier ; je suis entre vos mains. Est-ce qu'on s'excuse à la guerre? Est-ce qu'il s'est excusé votre camarade qui, il y a quelques jours, faisait tirer le canon contre une barque où se trouvaient de malheureuses religieuses? *Krieg ist Krieg*, n'est-ce pas? C'est la loi de l'Allemagne. Elle a balayé les scrupules encombrants et fait de notre temps un siècle de fer. Oui, j'ai eu autrefois pour elle une assez vive curiosité

intellectuelle, peut-être même une certaine sympathie. Je me demande comment j'ai pu l'avoir. Il y a des ennemis pour lesquels on garde de l'estime. Les Allemands, je les hais, je les méprise. Avec leur prétention de culture, ils sont le rebut de la civilisation, des sauvages, de véritables sauvages.

J'avais parlé comme un forcené, tout d'un trait, sans qu'il pût m'interrompre.

— Comme vous avez raison ! me dit-il en me tendant la main.

« Au fait, je ne me suis pas encore présenté, ajouta-t-il. Capitaine de frégate de Lellis, de la marine impériale et royale.

De la marine autrichienne ! Je demeurais stupide ; machinalement je répondis :

— Capitaine de Kerléon.

— Avant de continuer cette conversation, une question, capitaine : avez-vous dîné?

J'avouai que non.

— Naturellement. Ah ! ce sont bien les dignes disciples des Allemands. Venez donc par ici.

Il m'amena dans une sorte de carré, me fit asseoir à une table et appuya sur un bouton. Un matelot entra ; il lui donna des ordres dans une langue qui m'était inconnue. Quelle pouvait être cette langue parmi toutes celles de l'empire d'Autriche-Hongrie? Ni l'allemand, ni l'italien que je connaissais. Tchèque, hongrois, roumain, croate? Croate sans doute, car je croyais remarquer des consonances slaves, et c'est sur la côte dalmate que se recrutait la marine autrichienne. Je regardai l'officier tandis qu'il parlait ; mais son type physique ne me renseignait pas. Il était grand, brun, avec le teint mat, une tête ronde, et des traits réguliers : une belle figure martiale et ouverte, qui provoquait la sympathie, un grand air de noblesse naturelle.

— Capitaine, me dit-il, vous l'avez dit tout à l'heure : on ne s'excuse pas à la guerre. Aussi je ne veux pas m'excuser, mais seulement établir un point de fait, car je tiens à votre estime. Vous m'avez assimilé à ces commandants de sous-marins allemands qui font tirer sur des canots de sauvetage. Or, c'est une chose qui ne m'est jamais arrivée et qui ne m'arrivera, j'espère, jamais.

« La guerre sous-marine n'est pas aussi simple que vous le pensez, ni aussi sûre que vous pouvez le croire. Ce paisible bateau à voiles que j'aperçois au périscope, qui sait si en me voyant faire surface, il ne va pas découvrir des canons cachés sous des bâches, et mettant en marche un moteur de secours, foncer sur moi à toute vitesse? Je vous dis cela pour vous expliquer comment nous pouvons parfois,

malgré nous et pour notre sécurité, prendre des apparences de pirates.

« Ceci dit, sachez que mon bateau n'est pas exactement un sous-marin de combat, mais un sous-marin de mission. Vous avez ainsi dans votre marine, des croiseurs particulièrement chargés de mission, le *Jurien de la Gravière*, le *d'Entrecasteaux*, par exemple ; nous ne l'ignorons pas. Ils vont de Port-Saïd à Castello-Rizo, du Pirée à Salonique ; ils recueillent des renseignements, transportent des réfugiés ou des agents. Eh bien ! supposez qu'au lieu d'attaquer les cargos des Alliés, mon rôle soit quelque chose de ce genre.

Tandis que je l'écoutais, étonné, on me servait un excellent souper. Vraiment la cuisine de l'hôtel n'était pas aussi bonne.

— Comment pouvez-vous avoir ainsi des œufs et des légumes frais? dis-je au commandant de Lellis.

— C'est très simple. Les œufs viennent de Tunisie, les légumes de Zante, les oranges de Crète et le vin de Céphalonie. Quand nous passons dans les îles Ioniennes ou dans les Cyclades, et que l'office se trouve démuni, je jette un œil au périscope : c'est bien rare si l'on n'aperçoit pas quelque caïque transportant des vivres pour votre armée navale à Corfou ou pour l'armée d'Orient. Je fais surface, et la vue de mon canon suffit à nous mettre d'accord. Je prélève seulement la quantité qui m'est nécessaire : je n'aime ni le gâchage ni l'encombrement. Je ne les paie pas, et pourtant je ne fais pas tort à ces braves gens, car ils touchent une prime pour le renseignement qu'ils vous donnent sur la présence d'un sous-marin ennemi. En définitive, c'est vous qui payez. Ne vous gênez donc pas, ajouta-t-il en me tendant le compotier de fruits.

Il avait un ton aimable et ironique où l'on sentait une vieille civilisation. Comme l'homme est inconséquent ! Cette politesse, qui m'exaspérait quand je la croyais venir d'un Allemand, me le rendait maintenant très sympathique ; j'avais peine à voir en lui un ennemi.

J'avais fini. Je me levai.

— Excusez-moi de ne pas vous offrir de cigarettes. Une des privations de cette vie renfermée est qu'on ne peut pas fumer. D'ailleurs il est très tard ; et vous voulez sans doute vous reposer. Voici votre cabine.

Et il m'indiqua une porte.

Je le saluai, je rentrai et je m'étendis aussitôt sur ma couchette. Tous les événements de la journée me revenaient à l'esprit. Que de choses en si peu de temps, que d'émotions diverses ! J'étais abasourdi et tout de même satisfait, après avoir craint de mourir, de me trouver dans un bon lit.

Le bateau qui devait être en surface oscillait légèrement ; j'entendais le ronronnement du moteur. Bercé comme on l'est par le roulement d'un train, je ne tardai pas à m'endormir.

Le lendemain, je m'étais réveillé, je n'ose dire au petit jour, car c'était dans ce bateau une nuit perpétuelle, mais enfin ma montre marquait cinq heures. Ne pouvant me rendormir, je m'étais levé, et j'achevais ma toilette quand un coup discret fut frappé à la porte.

— Êtes-vous réveillé?

— Oui. Vous pouvez entrer, commandant.

Le commandant de Lellis entra.

— Vous qui aimez les vieux châteaux, voulez-vous donner un coup d'œil au périscope? Vous enverrez un qui vous intéressera sans doute.

Je regardai avec étonnement le commandant qui souriait. Comment connaissait-il mes goûts historiques? Je n'osai l'interroger.

Je le suivis jusqu'au poste central. L'Autrichien mit l'œil au curieux appareil, le fit tourner légèrement et me laissa la place. Je regardai à mon tour et j'aperçus, comme dans une jumelle, une côte rocheuse que surmontait en effet un château ruiné : on distinguait les deux enceintes, les tours, les murs crénelés.

— C'est le Vieux-Navarin, me dit le commandant.

Le château de Navarin : je me rappelai qu'il avait été construit par le maréchal de Saint-Omer, lorsqu'il était régent de la principauté de Morée vers la fin du treizième siècle. Les Français l'appelaient Port-de-Jonc ; c'est l'emplacement de l'ancienne Pylos.

— L'île allongée sur la droite, c'est Sphactérie, dit encore Lellis. La rade de Navarin est par derrière.

Pylos, Navarin, Sphactérie : que d'histoire dans ce petit espace!

Le commandant déclamait :

Enfants, sous Brasidas, j'étais dans Sphactérie...

— Tiens, de qui est-ce? fis-je.

— C'est d'un jeune poète de chez vous qui n'est pas très connu, mais qui ne manque pas de talent. Un nommé Benoit : Paul Benoit ou Pierre Benoit, je ne me rappelle plus au juste.

« N'est-ce pas que c'est amusant, le périscope, ajouta Lellis. Vous jetez un coup d'œil du milieu de l'eau, et personne ne vous voit. Tenez, regardez donc de ce côté.

Il avait retourné l'appareil. Je m'approchai et je fus pris d'un tremblement : devant nous, les trois cheminées d'un contre-torpilleur français. Allais-je assister impuissant à une attaque du sous-marin contre mes compatriotes? Lellis souriait toujours.

— Rassurez-vous : il est trop loin et je ne puis pas courir après.

Il me ramena au carré. Un café chaud et parfumé nous attendait.

— Et maintenant, tout en déjeunant, occupons-nous des choses sérieuses, dit le commandant. Vous êtes mon prisonnier ; je suis obligé de vous interroger. A la suite de quelles circonstances vous trouviez-vous hier soir à cinq heures dans le domaine royal de Manolada où vous avez été arrêté?

— Commandant, répondis-je, vous avez été avec moi, je ne dirai pas seulement d'une correction parfaite, mais d'une amabilité dont je vous sais un gré infini. Vous savez ce que c'est que l'honneur d'un soldat : vous m'excuserez donc si je tais certains détails de ma vie militaire. Mais pour le reste, je vous parlerai sans détours et vous pouvez avoir entièrement confiance dans mon récit.

— Avant tout, pour vous mettre à l'aise, capitaine, je vous dirai que je sais que vous êtes aviateur à l'escadrille de la 30e division. Je vous dirai aussi ce que vous ignorez sans doute ; que votre division, arrivée hier à Salamine, doit être débarquée aujourd'hui au Pirée.

Débarquée au Pirée ! Comme j'aurais voulu avoir des explications ! Mais en ce moment ce n'était pas à moi d'interroger.

Je commençai donc le récit de mes aventures depuis mon départ de Salonique. J'avoue qu'arrivé au point de ma rencontre avec les Pétropoulos j'éprouvai une certaine gêne. Il me fallait bien parler d'Epaminondas pour expliquer la visite de Clermont, mais je le fis rapidement, sans le nommer, et en évitant surtout de parler de sa sœur.

Mon récit fini, le commandant se taisait. Il ne souriait plus, mais restait songeur.

— Oui, elle est bien belle, Mlle Pétropoulos, dit-il tout à coup.

Je me sentis rougir : l'officier autrichien s'était aperçu que je lui avais caché quelque chose ; et il savait — comment? — mes sentiments pour Hélène.

— Je l'ai bien connue à Athènes quand j'étais attaché naval. Mais il me semble qu'elle est encore plus belle maintenant, ajouta-t-il de la même voix lointaine.

Je reçus un choc à ces paroles. C'était donc lui le commandant du sous-marin dont Hélène m'avait fait l'éloge. « Charmant et brave comme vous » : j'entendais encore sa voix. Mais alors... Ce soupçon que j'écartais depuis hier m'étreignait cette fois violemment. Je ne voulais pourtant pas y croire ; je me rattachais désespérément aux souvenirs si tendres de Patras et de Clermont.

Le commandant parut sortir de sa rêverie.

— Vous allez être étonné de ce que je vais vous proposer, capitaine ; mais je le fais très sérieusement. L'essai de résistance de la Grèce est actuellement terminé : le roi a accepté hier soir l'ultimatum ; il a fait demander aux officiers de ne pas s'opposer aux demandes des Alliés. Le Péloponèse a bien constitué un gouvernement particulier pour lutter contre l'Entente, mais sans appui du roi ce n'est qu'une comédie qui ne durera pas. L'état de guerre entre la Grèce et les Alliés est donc une légende, et c'est au mépris du droit des gens qu'on vous a remis entre mes mains. Puisque vous êtes inquiet de la santé de Mme de Kerléon, je vous offre donc de vous déposer ce soir même sur la côte près de Patras.

J'avais à peine écouté ce discours qui se terminait par une offre aussi stupéfiante. L'affreux soupçon m'absorbait, me torturait.

Le commandant me demanda encore :

— Vous acceptez?

Sèchement, je lui répondis :

— Je refuse.

Il me regarda et me dit avec douceur :

— Après tout, il n'est pas nécessaire que vous me répondiez tout de suite. Ce soir, vous me donnerez votre réponse.

— Non, fis-je vivement, c'est tout décidé : je refuse.

Et je me levai, très raide, et je me retirai dans ma cabine.

Ah ! oui. Il voulait m'écraser de sa générosité. Après s'être joué de moi avec cette femme, il rejetait cette prise sans valeur, et il voulait se donner un faux air de noblesse. Et l'autre lui dirait de sa voix caressante : « Vous, vous êtes grand, vous êtes chevaleresque ! » Mais je n'entrerais point dans son jeu, je ne serais point sa dupe, je ne voulais rien lui devoir.

Je m'étais laissé tomber sur la chaise, devant la petite table, et la tête dans mes mains, je sentais couler sur mes joues des larmes de rage. Tous les vagues indices, tous les demi-soupçons que j'avais eus depuis la conversation avec Lecœur et que j'avais aussitôt écartés, cristallisaient brusquement. Je voyais maintenant toute la trame de la machination : elle, d'un côté avec son frère et les Zahn ; lui, au milieu, faisant la liaison ; à l'autre bout, l'état-major ennemi, secondé sans doute par le frère de Gœrlitz. L'éternelle Hélène avait joué son rôle de trahison ; elle avait attiré l'officier français dans ses réseaux, elle le remettait entre les mains du beau commandant autrichien, « charmant et brave ». Et moi, j'avais pu me laisser prendre à son manège, comme aux manières de Lellis ; j'avais pu oublier qu'avant tout il était un ennemi.

Un ennemi, un rival : les deux choses se confondaient maintenant pour moi. C'était à lui qu'allait la faveur d'Hélène Pétropoulos : il n'y avait plus à en douter. Dans ma fureur, je voulais le provoquer, avoir avec lui un duel à mort. Mille choses insensées passaient par ma tête. Hélas, je ne pouvais rien : j'étais son prisonnier.

Je le détestais surtout d'avoir détruit en moi la noble figure d'Hélène. C'est ce qu'il y a d'horrible dans la jalousie ; le soupçon ternit l'image de la personne qu'on aime. L'idée d'une trahison de la part d'Hélène m'était insupportable ; je l'aimais encore malgré moi, et j'en rejetais la faute sur Lellis.

Je ne crois pas avoir passé dans ma vie des moments aussi effroyables de détresse et de déchirement. Tous les instants de bonheur que j'avais eus depuis mon arrivée à Patras me revenaient à l'esprit pour m'accabler davantage. Fausseté, perfidie que tout cela. Ah ! qu'avais-je donc fait pour servir ainsi à ce jeu terrible?

Et parfois, je voulais encore douter. A tel moment, n'avait-elle pas eu une minute de sincérité? N'avait-elle pas éprouvé un peu de sympathie pour cet officier aviateur dont elle avait facilement deviné les sentiments? N'aurait-elle pas été manœuvrée par d'autres? Que n'aurais-je donné pour avoir en ce sens une ombre de certitude !

Un dégoût de toute chose me prenait. Le souvenir même de ce qui m'était cher, me devenait amer. Cette offre qui m'aurait paru ce matin même inespérée, je l'avais refusée rudement ; je persistais à n'y point vouloir penser. Que m'importait, dans mon désespoir, d'être ici ou là? Je prenais même un plaisir morose à souffrir de la main qui m'avait frappé.

A mon agitation succéda un grand abattement. La tête appuyée à mes bras posés en rond sur la table, je m'efforçai de ne plus penser. La ronde infernale des idées odieuses qui venait de tourner, de tourner dans ma tête, me laissait tout endolori. Le désespoir me dominait, mais morne, hébété. Oh ! qu'un accident, qu'une catastrophe mette un terme à mon supplice, m'apportant enfin le grand repos. Que le bateau se déchire sur un rocher, ou plutôt qu'une grenade française vienne crever sa coque, et que la mer engloutisse mon ennemi avec moi. Et si je cherchais à provoquer moi-même cette catastrophe, si je précipitais moi-même ce bateau dans l'abîme? Je regardai autour de moi. Mais non, pas de hublot, aucun appareil de sécurité, tout juste une lampe électrique, une couchette, une table. Rien à faire.

***

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES SOVIETS ET LEUR DÉCHÉANCE ÉCONOMIQUE

A l'heure qu'il est, le consortium d'idéologues et de bandits qui tient son siège au Kremlin, peut se vanter d'avoir remporté de beaux succès politiques : sans doute ni les États-Unis, ni la Grande-Bretagne, c'est-à-dire les deux mastodontes du capitalisme, n'ont désarmé de méfiance ou de mépris à son égard ; la petite Belgique elle-même, si intéressante par son haut degré d'évolution industrielle, se tient sur la réserve : tout récemment encore son gouvernement faisait savoir à des hommes d'affaires trop pressés qu'il ne serait pas avec eux sur le chemin de Moscou. Mais la plupart des autres puissances, France et Italie en tête, ont accepté de mettre leur main dans la patte russe.

La Hongrie réactionnaire en personne, la Hongrie des répressions antibolchevistes, vient de conclure avec les soviets une espèce de compromis, sous le couvert d'un accord économique. Les nationalistes magyars sont exaspérés par cette reculade que rien ne laissait prévoir. Le gouvernement de Budapest n'a pas osé, ou pas voulu, publier les clauses de cet accord plus que bizarre, qui, conclu à Berlin, procure une chose : l'activité de certaines forces financières cosmopolites en faveur du soviétisme. Car la Hongrie, plus encore peut-être que l'Autriche, se trouve à la merci des combinaisons monétaires élaborées dans les grandes banques.

Le communiqué officiel s'est borné à faire allusion à ces embarras, trop connus, hélas ! de toute l'Europe. Avec une emphase quelque

peu déplacée, il affirme que l'assainissement du pays n'est possible qu'en augmentant ses exportations : « La Hongrie, ajoute-t-il fièrement, par l'accord économique conclu, s'est assuré le marché russe. »

Cet argument, que vaut-il? C'était celui de Rathenau, c'était celui de Macdonald, c'était celui des banques italiennes, c'est celui de M. Herriot. Le *Times*, au moment où la Grande-Bretagne semblait prise dans le filet moscovite, prouva, pièces en mains, qu'il ne signifiait rien : « Les bolchevistes, disait-il, à peu près, font toujours miroiter aux yeux des hommes d'affaires des appâts de minerai et de pétrole, sous forme de riches concessions, de privilèges commerciaux inouïs. Mais à maintes reprises on a constaté que ces promesses n'avaient absolument aucune valeur. Il est impossible de faire des affaires sérieuses avec la Russie des soviets, et cela pour la simple raison que la politique des bolcheviks rend ces affaires irréalisables. Si le prix du pain augmente à Paris, il augmente encore bien plus rapidement à Moscou. »

La presse italienne, la plus favorable jadis à ce genre de rapprochement, a bien déchanté, elle aussi. Elle commentait récemment avec mélancolie ses propres regrets et ceux d'un Otto Wolff, avouant qu'il revenait de Russie, chargé surtout de désillusion. La presse hongroise a la partie belle pour dénoncer d'avance le vide d'un accord où la mauvaise foi sert de contre-partie à une candeur peu sincère. C'est, conclut-elle, une nouvelle guerre civile qui se prépare.

Ce qu'on a dit jadis, avec tant de raison, de la Prusse, que la guerre était son industrie nationale, c'est encore plus vrai de la Russie. Disons-le et répétons-le. Le bolchevisme n'est pas un gouvernement comme un autre. Ses dirigeants savent que leur « régime » est condamné, que leur révolution ne sera, suivant leur propre expression, qu'une tempête dans un verre d'eau, à moins de déclencher la révolution mondiale.

Il faut d'ailleurs convenir qu'ils déploient dans cette direction une activité peu ordinaire. Leur instinct ne les trompe pas et une veulerie sans exemple favorise leur instinct. L'Europe continentale s'est largement ouverte à leurs manœuvres. Tous les gouvernements, même le gouvernement fasciste, ont cédé sur ce point à l'absurde mirage « économique ». Pourtant, si j'étais Mussolini, je me dirais que depuis mon traité avec Moscou, l'agitation communiste ne fait que croître et embellir autour du palais Chigi. Est-ce une coïncidence? L'opposition ne s'est retirée sur le mont Aventin que depuis l'arrivée à Rome de tous ces drapeaux rouges, protégés par l'étoile à cinq rayons. De même en Angleterre. La reconnaissance *de jure* a été le

signal d'un assaut formidable contre l'Empire. Les naïfs qui croient à l'habileté de M. Herriot flattant Moscou pour calmer l'agitation communiste en Tunisie, par exemple, tombent dans le même gouffre de sottise que les courtiers hongrois se figurant pouvoir assurer, par le même moyen, un relèvement de leur devise nationale.

En réalité, le bolchevisme n'a qu'un but : bolcheviser les autres États pour ne pas sombrer lui-même à bref délai. La première étape pour y parvenir consiste dans les pourparlers occultes. On invite des hommes politiques ; on éberlue des industriels peu perspicaces ; on fait miroiter des agios devant des banquiers. La seconde étape est constituée par la tolérance, la reconnaissance *de facto* et la réception de missions économiques. On laisse faire, on laisse passer. Des milliers de dactylos, des centaines de caisses remplies d'armes et de tracts, inondent le pays visé, assez simpliste pour poser devant l'ennemi, pour tourner complaisamment devant lui jusqu'à ce qu'il ait trouvé son point de mire.

La troisième étape, c'est celle où nous sommes : l'arrivée des ambassadeurs, qui mériteraient les menottes et l'expulsion, s'il y avait une police indépendante et consciencieuse. Le *Times*, avec cette gravité pompeuse, qui prête à rire malgré son contenu tragique, exprime cette vérité dans un langage de chancellerie : « L'ambassade soviétique de Paris, dit-il, deviendra pour la vie politique française un centre d'agitation regrettable ». Ce qui veut dire que les successeurs de M. Maklakef commencent à organiser le pillage de vos biens, — à vous qui me lisez, — l'emprisonnement de vos personnes et l'asservissement de vos enfants, bien heureux, si nous ne sommes pas tous torturés — sauf, bien entendu, réaction de notre part en temps opportun.

Cette action politique des Soviets n'est pas seulement opiniâtre et progressive. Elle est nuancée. En Chine, où elle a remporté d'énormes succès, elle ne s'exerce pas comme en Géorgie. La place manque pour raconter ici ces extravagantes et puissantes intrigues, ces conspirations à la Walter Scott ou à l'Eugène Sue, ces prisonniers d'État dont on joue, auxquels on met de force la plume à la main, et qu'on assassine dès qu'on n'a plus besoin de leur trahison. Tout cela, qui se déploie sur une immense lisière et qui dénote un abominable brio, cache pourtant une profonde, une indicible misère. La vie chère devient plus chère. Le chômage monte comme une marée.

De 1918 à 1922 les bolchevistes, dès qu'on leur opposait leurs propres statistiques, s'écriaient : « Ah ! si nous n'avions pas la guerre civile ! Ah ! si nous n'avions pas le blocus ! Ah ! si nous n'avions pas la famine ! Ah ! si l'on se décidait à commercer avec nous ! » Eh bien !

Koltchak et Wrangel ont disparu, le blocus a été levé, la sécheresse ne sévit plus, les express internationaux et les compagnies maritimes ont repris leurs anciens parcours. Tout doit donc aller pour le mieux dans la plus prospère des Russies.

Tout y va de mal en pis. Le capitaliste le plus féroce n'a, pour savourer sa vengeance, qu'à lire derechef les statistiques soviétiques officielles : il en ressort que le régime insensé, dont la Russie est en train de mourir, fait faillite sur toute la ligne. Ces fanatiques, ces madrés, ces intrigants sont aussi de prodigieux imbéciles.

On parle beaucoup des exportations russes. Des orateurs peu difficiles nous montrent la Russie des Terres Noires accourant par ses céréales au secours de notre alimentation déficitaire. De fait, les céréales forment plus des trois quarts des exportations russes totales, d'octobre 1923 à avril 1924 : absolument parlant, le chiffre qu'elles représentent est dérisoire : 152 millions sur 179. Dans de pareilles conditions, la Russie étant avant tout un État agricole, une misère atroce doit sévir dans les classes populaires. Voici à cet égard un petit fait qui en dit long : productrice de céréales, la Russie l'était aussi de sucre. Or, la consommation du sucre y est tombée à 160 grammes *par an* et par *habitant!* Comme il ne s'agit là que d'une moyenne, la vérité est que des millions et des millions de Russes ne consomment plus de sucre du tout. Voilà le peuple qu'on nous montre regorgeant de richesse inexploitée.

L'agriculture se meurt, est morte ; pourquoi? D'abord à cause des impôts formidables qui frappent le superflu, le bénéfice. Inutile de revenir là-dessus. Mais aussi à cause de la pénurie d'instruments aratoires, d'outils, d'engrais. Le travail d'usine n'a pas moins baissé que le travail des champs. C'est en 1920 qu'il a touché, semble-t-il, son point le plus bas : 20 pour 100 de la productivité d'avant-guerre.

L'adoption de la *Nouvelle Economie politique*, c'est-à-dire le retour honteux — mais partiel — à ce qu'il y a de plus ancien dans les méthodes de travail, améliora légèrement, en 1921, une situation désespérée, mais il s'en faut que les conditions de la production industrielle en Russie se présentent, même aujourd'hui, sous un jour tolérable. Il y a un peu plus d'un mois le *Journal officiel* soviétique constatait que la production n'atteignait que 40 pour 100 de son taux en 1913. Les bolchevistes sont des gâcheurs — et ils ne sont guère que cela, dès qu'il ne s'agit plus d'abattre ou de disloquer.

Il suffit, pour en avoir le cœur net, de considérer l'atmosphère administrative qui entoure le travail soviétique. Comme c'était beau, en 1917, 1918! Maître dans son libre atelier, le prolétaire devait produire par amour ce qu'il produisait par nécessité. On entourait

ce chéri d'un réseau complet de protection contre tous les risques possibles : accidents, maladies, chômage. C'étaient de gros frais. Les patrons n'étaient-ils pas là, pour en prendre la charge?

En 1922, quand cette mirifique organisation se mit à fonctionner, les versements patronaux (et parmi ces patrons l'État bolchevik figurait en bonne place) variaient entre 21 et 28,5 pour 100 du salaire. C'est dire qu'avec les difficultés d'exploitations que les employeurs rencontraient, ils ne purent bien longtemps y faire face. Il y eut de tels retards dans les paiements qu'on dut abaisser les tarifs et passer l'éponge sur le passif. Il fut décidé que les sommes dues par les entreprises jusqu'au 1er janvier 1923 seraient annulées.

Bref, les mirifiques assurances soviétiques n'ont guère mis en lumière que leur impuissance, flanquées de la paresse prolétarienne. Cette paresse, imputable, non à l'ouvrier, mais au système, s'est traduite par un nombre extraordinaire de petites maladies d'une aimable durée de deux à trois jours. A quoi bon se gêner? Une enquête officielle prouva, cette année, que, terrorisés par les syndicats, des médecins attestaient tout ce qu'on voulait.

Cette enquête, très minutieuse et très vaste, a prouvé bien d'autres choses. Mais d'abord, pourquoi l'a-t-on instituée? Pourquoi les journaux soviétiques en ont-ils étalé les tares? A quoi bon attirer sur l'œuvre de Lénine cette gigantesque risée capitaliste?

C'est qu'ils sentent que le torchon brûle. Comme l'avouait récemment Kamenef, au cours d'une cérémonie officielle, il n'est que temps de réagir. Mal campés au-dessus d'une immense paysannerie peu active, lente à comprendre, mais dont les fureurs possibles pourraient bien être prochaines et terribles, les hommes de Moscou éprouvent le besoin de se désolidariser, aux yeux du moujik, qui réclame des vêtements, des instruments, des produits manufacturés à des prix abordables, d'avec les ouvriers parasites. Pauvres parasites, je m'empresse de le dire. Qu'on ne se figure pas ces infortunés tire-au-flanc sous les dehors du riche mécanicien d'outre-Atlantique. A eux aussi, le système bolcheviste n'a guère apporté que des déboires : leur salaire actuel n'atteint que 60 pour 100 de celui de 1913. Ce n'est pas riche.

Ce qui n'est pas riche non plus, c'est le travail qu'ils fournissent. En principe ils devraient faire huit heures par jour. Du chronométrage institué par la commission officielle dont j'ai parlé, commission qui a poursuivi ses travaux dans toutes les usines nationalisées, il ressort un choix autrement curieux et séduisant que ces monotones huit heures : le maximum observé tourne autour de six heures ; mais six heures, c'est encore une exception. La plupart des salariés ne font

pas plus de quatre heures, quatre heures et demie. Dans certains cas, on descend jusqu'à une heure et demie, deux heures de travail réel, au lieu des huit heures théoriques.

Ce n'est pas tout : il ne suffit pas à l'ouvrier marxiste, à l'ouvrier conscient, régénéré, de rabattre de 47 pour 100 la longueur officielle de la journée de travail ; il diminue, *motu proprio*, le nombre des jours ouvrables, fixés par la Constitution : 284. Le marxiste intégral n'en veut connaître que 260. D'où perte officielle, rien que dans les usines nationalisées, de 160 millions d'heures. Le chiffre est coquet. Ajoutez à cela le temps gâché en conciliabule, en « fonctions sociales », et vous aurez une idée des délices qui attendent là-bas les futurs concessionnaires de l'entourage de M. Herriot. Il paraît que les lavabos jouent un grand rôle dans la nouvelle industrie russe. C'est là qu'on palabre, qu'on apprend les dernières nouvelles. Les enquêteurs demandent la fermeture des lavabos. C'est tout un symbole.

Le camarade Kamenef n'est pas rassuré par tout cela : « Aucun ennemi extérieur ou intérieur, déclarait-il le 30 septembre au Soviet de Moscou, ne nous sera aussi redoutable que le paysan quand il aura conçu des doutes sur notre capacité de gestion. » Aussi, réclame-t-il des réformes. Déjà, le 15 août dernier, le *Comité central du parti communiste* faisait cette découverte prodigieuse, qu'il serait bon d'établir un rapport entre le salaire et la productivité du travail. Quels génies, ces bolcheviks ! Comme ils font avancer la science ! Ces comédiens vicieux sont de pauvres malheureux qu'épouvante cette simple idée : le paysan russe faisant enfin une remarque de bon sens.

René Johannet.

LES LETTRES

LA POÉSIE DE LOUIS LE CARDONNEL

La renommée du poète Louis Le Cardonnel a résisté aux pires circonstances : d'abord à l'exil. Depuis qu'il s'est fait prêtre, c'est-à-dire depuis juste trente ans, il a quitté Paris, sans même se soucier d'entretenir autour de son absence une légende mystérieuse. Et ce n'est pas même en province, mais à l'étranger, qu'il vivait jusqu'à cette année-ci, où son Dauphiné natal l'a vu revenir. Ensuite (et c'est chose plus curieuse), elle a résisté au vieillissement fatal qui atteint une génération littéraire lorsque sa cadette est entrée dans la maturité : c'est alors la période, non de l'oubli, mais de l'hostilité et de l'ingratitude. Sans mentir, on peut bien dire que la génération symboliste — qui, aujourd'hui, dépasse en général la soixantaine, a subi cette épreuve-là.

Enfin on aura remarqué une fois de plus que les poètes ont choisi la meilleure part, c'est-à-dire la gloire la plus solide en même temps que la plus modeste. Ils n'alimentent pas d'habitude la chronique, ils peuvent même se permettre, comme Louis Le Cardonnel ou Raymond de La Tailhède, de publier moins d'un livre en dix ans : s'ils en sont dignes, les voici du premier coup à leur vraie place, jugés impartialement et pour ainsi dire avec le recul de l'éternité. Il leur suffit d'une pièce accomplie, d'une strophe, d'un vers même pour passer à la postérité sans avoir ému la foule de leurs contemporains. Et en fait, de nos jours, ils se condamnent à une production rare, méditée, exquise, sans attendre comme jadis que ce soit les siècles futurs qui composent leur anthologie.

Pour Le Cardonnel, son premier recueil date de 1904 ; son second de 1912, et l'album autographié qui parut en 1919 sous le titre *Du Rhône à l'Arno* est reproduit dans le nouveau volume qui vient de paraître au *Mercure* : « *De l'une à l'autre Aurore.* » Cela n'empêche qu'il soit resté admiré et vénéré par les délicats, et que plus particulièrement son exemple préside à cette « école dauphinoise » dont peut-être les historiens constateront l'existence. On connaît dans cette revue le nom des poètes qui la composent. Ils ont tous pour Le Cardonnel la plus vivante prédilection.

En même temps, l'attribution récente du prix Lasserre à l'auteur de *Carmina Sacra* n'a suscité que des éloges et des satisfactions. Les ambitions les plus insolentes, les jalousies les plus féroces n'ont pas trouvé ici à s'exercer. Chacun se doute, même parmi les jeunes agités qui encombrent le pavé des lettres, que le renom poétique d'un prêtre âgé et solitaire ne doit rien à l'intrigue ni à l'illusion des publicistes. Oui, redisons-le, entre tous, Louis Le Cardonnel a choisi la meilleure part...

Mais ce mérite n'est pas, si je puis dire, d'ordre seulement privé. C'est l'effet d'une sagesse littéraire. Et voilà ce qu'il faut expliquer maintenant, comme un bel exemple, une belle leçon.

Louis Le Cardonnel ne paraît si bien préservé des caprices de la mode et des faux engouements comme des injustes négligences que parce qu'il a pratiqué dès l'origine un art assez bien préservé du temps. Son histoire n'est pas, comme celle de quelques autres, l'histoire d'une école, l'histoire d'un style inventé, poussé à l'extrême, rendu caduc, abandonné, remplacé par un autre. C'est l'histoire sans aventures d'une poésie sans déguisements. Il est d'autant plus curieux de la retracer que Louis Le Cardonnel appartient à un âge qui tua plusieurs Pégases sous lui.

Sans doute lui est-il resté quelques marques des circonstances. Il est venu aux lettres en 1881 exactement (à sa dix-neuvième année) lorsque le symbolisme naissait des cendres du Parnasse. Il fit ses premières armes au milieu de la mêlée qu'a si bien décrite M. Ernest Raynaud dans ses souvenirs (1) ; il y avait alors le plus grand péril à devenir décadent, c'est-à-dire à écrire en galimatias, et à rompre avec toutes les traditions vitales du langage et de la métrique. Il y avait péril à se faire symboliste tout court, car — la suite le démontre assez — c'était employer dans le style poétique tout un appareil d'images et de tournures qui, trente ans plus tard, nous paraît déjà aussi vieux que celui de Pétrus Borel et des lycanthropes de 1830,

(1) *La Mêlée symboliste.* (Renaissance du Livre).

aussi vieux que celui de Nervèze et des précieux de 1620. Cela est bon à rappeler à ceux qui croient qu'on réussit en essayant de l'ultra-moderne, à faire autre chose qu'à de l'ultra-démodé. Je ne sais quel auteur de vaudevilles a écrit que le métier de jolie femme n'a aucun avenir, ce qui est d'une philosophie mélancolique. On en pourrait dire autant du métier de poète d'avant-garde.

Au contraire, Louis Le Cardonnel fut en quelque sorte un précurseur. A l'époque la plus florissante du symbolisme, il donnait déjà le ton de cette poésie classique qu'Anatole France avait, disons-le, maintenu à travers les parnassiens ; et que Moréas devait ensuite rejoindre. Qu'est-ce que veut encore dire *classique* en l'occasion? Oh ! ce mot peut être pris au sens le plus large et le plus libéral. Il y a un lyrisme classique qui admet aussi bien l'accent de Lamartine que celui de Chénier, celui de Hugo aussi bien que celui de Ronsard. Il se retrouve partout où la poésie est dégagée des modes éphémères de langage, et unit la bonne musique à la bonne rhétorique en proportions égales. Quand on renonce à faire état des noms d'écoles et des outrances d'écoliers, on s'aperçoit qu'un courant uniforme de poésie coule en somme chez nous depuis de longs siècles. Tous les grands poètes, ajoutons tous les bons écrivains en vers, y puisent. Le reste est billevesées. Que ce soit La Fontaine qui chante ou Desbordes-Valmore, que ce soit Nerval ou Racan, il y a une certaine simplicité, une certaine fluidité, une certaine noblesse de langage qui ne trompent point. La fin de la *Maison du berger*, telle ou telle pièce de Baudelaire ne sont point d'un temps ni d'une école ; cela s'entend pour peu qu'on ait de l'oreille. Elles sont de l'anthologie que se compose lentement, avec une constance délicate, la poésie française à travers les siècles. Les poèmes de Louis Le Cardonnel y prennent place très aisément.

Bien entendu, ce sont ses premiers *Poèmes* qui gardent le plus nettement l'empreinte du symbolisme ; il y reste un peu d'attirail connu d'Automnes, d'Extases, de Mélancolies, de pluriels abstraits et d'allégories complaisantes. Mais une mesure a toujours réglé son goût de la contingence littéraire ; cette mesure pourrait s'appeler le sentiment des beautés durables. Il y avait déjà chez Louis Le Cardonnel l'abondance subtile d'un verbe virgilien, et une inspiration assez soutenue pour n'être pas imitée par les procédés oratoires. Ses élans, même quand ils s'adressent à un but assez vague, n'ont jamais la débilité mécanique des faux mouvements de style. Et c'est en quoi Le Cardonnel est avant tout une sorte de lamartinien.

Toutes les mémoires ont gardé, chantants et purs, les vers de l'*Hymne lunaire*, du *Cri du Celte*, et surtout ceux de l'*Attente mys-*

tique qui, à mon sens, l'emporteraient de beaucoup sur le balbutiement de *Sagesse* (si *Sagesse* n'avait justement le mérite de balbutier). L'*Attente mystique* est un des plus grands poèmes chrétiens qu'on ait écrits en français :

O mon Dieu, je reviens d'un long voyage amer
Où j'ai lassé mon cœur et d'où je ne rapporte
Que stériles regrets d'avoir tenté la mer.

. . . . . .

Plus d'un m'avait aimé qui n'est pas revenu.
Les sages inquiets de côté me regardent :
Mon cœur est insulté quand je le mets à nu,
Et seul je crois encor à vos desseins qui tardent.

Si je ne me trompe, ces vers religieux, écrits à une des époques les plus infortunées de notre histoire littéraire, reviennent à la fermeté admirable des « poèmes spirituels » du dix-septième siècle. Il est curieux que le catholicisme inspire volontiers, non pas des effusions vagues, mais un lyrisme, si j'ose dire, psychologique, où l'âme semble s'éclairer et vouloir éclairer aussi la face penchée de son Dieu.

Tous les *Carmina Sacra* déroulent le même beau tissu de poésie humaine et sacrée. La mélodie s'y fond en sérénité et s'y arrête en plénitude. Les tierces-rimes, pourtant si aisément dangereuses en français par leur enroulement monotone, les sixains majestueux et limpides, sont tous également baignés dans la même clarté : c'est que le sentiment y demeure précis et pur, sans fade spiritualisme, sans religiosité équivoque, sans adjurations à l'idéal. Et c'est sur ce point qu'il faut s'expliquer.

Les romantiques nous ont un peu habitués à considérer que le lyrisme réside avant tout dans une sourdine mise à la voix de l'intelligence. Les aspirations, les cris du cœur y paraissent d'autant plus nobles qu'ils découvrent moins leur objet. Et certes il ne s'agit pas d'aller discuter les poètes, de les rappeler à la logique, à la raison discursive, à la méditation méthodique ; mais on peut toutefois noter que si la foi catholique proprement dite n'a pas eu de traductions romantiques (en vers s'entend, car le P. Gratry, Lamennais et tant d'autres me feraient récuser), c'est qu'elle ne s'est jamais satisfaite de bonne volonté sentimentale et de pleurnicheries. Les poètes devraient donc secouer un peu les mots insupportables d'idéal et d'idéalisme. Dans l'usage vulgaire, ces vocables sont tombés au plus bas, à peu près où était le Dieu de feu le pasteur Wagner. Dans l'usage des poètes, il n'y a jamais eu la moindre raison pour s'en contenter ; et ni le *Vallon* ni la *Lampe du sanctuaire* (si l'on me

permet des exemples lamartiniens) n'auraient perdu à appeler l' « idéal » d'un nom aussi précis qu'avaient fait Corneille ou Pellisson, qui a écrit d'admirables poèmes bien peu connus. L'exemple de Louis Le Cardonnel est donc, à peu près, le premier en date, depuis l'aube du dix-neuvième siècle, d'une poésie religieuse qui ne se contente pas d'être vaguement morale et philosophique.

Cela est bien précieux, si l'on y songe, parce que cela ne suppose point de révolution dans la forme poétique. Il était bien difficile à Le Cardonnel d'employer les termes théologiques, qui feraient aisément tourner un poète en Sully-Prudhomme de catéchisme. Il devait alors se contenter de ce langage un peu mol que le lyrisme du siècle lui a légué et d'y faire deviner la clarté fixe sous les brumes. Sa noblesse réside donc dans une sensibilité virile, dans la gravité d'un accent où retentit, plutôt que la sagesse humaine, la vérité de religion. J'en veux pour preuves ces vers platoniciens à la gloire de l'Amitié ; il n'en est peut-être pas de plus assurés de survivre, aucun poète n'ayant su décorer un sentiment commun de lumière éternelle. Lisez l'*Heure sacrée ;*

Et comme j'avais dit, fils de la pure Essence,
La reflétant selon de multiples degrés,
Par le souffle brûlant de la toute-puissance
Les Esprits de splendeur ensemble proférés,
Tu me crias : « En toi je sens frémir un Dieu. »

... Cette heure, elle a passé comme toutes les heures;
Le temps à séparer, à disperser est prompt;
Sous d'autres cieux pour toi comme en d'autres demeures
Bien des nuits ont brillé, bien des nuits brilleront.

... Mon âme a fait frémir en toi l'âme divine
Quand je t'ai rencontré parmi les jeunes gens,
Et le premier de tous j'ai deviné les chants
Qui dormaient inconnus dans ta fière poitrine.

Peut-on dire plus noblement l'orgueil d'amener une âme à la foi, et l'amour en Dieu? Ce même platonisme constant fait concevoir au poète la nature comme toute harmonieuse, soumise à l'ordre qui fut mis en elle, et le bonheur qu'elle abrite ne peut jamais se troubler d'orgueil. Elle accueille l'homme s'il sait trouver en sa beauté la nourriture humaine et la consolation divine : ce n'est plus la nature, déesse marâtre, Cybèle aveugle, c'est le jardin de Dieu reconquis : de là ces vers franciscains :

Déjà le bel été brandit ses clairs tisons
Sur la forêt fleurie.
O jeunes gens, espoir de l'antique Ausonie,

Je vous ouvre en ces vers ma veine généreuse
Ardente à s'épancher d'un flot égal et plein,
Par un matin d'été de la Toscane heureuse
Au rythme des fléaux qui séparent le grain.

En y réfléchissant, on voit que cette forme semi-païenne, où les données des sens, où les fictions mêmes de la fable jouent un si grand rôle, est essentielle à la poésie pratiquée par un catholique. D'abord la tradition est là, une tradition fort longue, qui a duré du troisième au onzième siècle, et que rien n'a interrompue : il y a une harmonie entre certaine expression de la sérénité antique et l'inspiration de la douceur chrétienne. Lorsque Le Cardonnel chante des *Epoux chrétiens*, ou une *Carmélite*, ou une *Jeune morte*, il emploie le style de Chénier,... et celui aussi de saint Damase, de tous les poètes chrétiens sur qui a pesé l'ombre de Virgile.

Ne vous étonnez donc pas si dans son nouveau recueil, vous lisez cet éloge des Muses :

Figures de mystère au bord de l'inconnu,
Muses, vous dont le corps transparaît chaste et nu,
Vierges, filles du Verbe...

et si vous voyez invoquer le cher Dionysos, dans une commémoration de Ronsard, par le même poète qui chante sainte Thérèse. Les humanistes dévots, chers à M. l'abbé Bremond, appelaient carrément la Vierge « sainte Diane de nos bois » ! Mais le mélange du sacré et du profane provient ici d'un système ; il représente l'union volontaire de l'humain et du divin dans l'âme de notre auteur. On en trouvera dans le nouveau volume non pas dix, mais cent témoignages.

Quand il célèbre les jeunes gens d'Italie, ce sont les anges de Melozzo, du Bernin ou de l'Angélique. Quand il parle d'une dame pieuse, c'est en termes propres à évoquer la Vierge elle-même et quand il parle de la mort et des souffrances, on dirait que ce ne sont que les formes cachées des bienfaits divins : épuration, libération. Cette idéalisation perpétuelle, au sens noble du mot, pourrait avoir un défaut, la froideur du sublime continu et une certaine absence du dramatique.

Considérons, en effet, que le poète sacerdotal se voit interdit une quantité de thèmes humains, trop humains qui forment la matière habituelle du lyrisme. En premier lieu l'amour, et l'on m'entend assez. En second lieu la mélancolie individuelle, car on pourrait aussitôt lui reprocher de n'en pas faire l'offrande à son Maître, de n'en pas trouver assez vite la juste consolation dans sa foi. Si le lyrisme comporte un débat, un combat entre l'âme et son destin, il ne peut guère

exister un lyrisme de la sérénité absolue. Et ajoutons que, sur le plan de l'intelligence, et non plus du cœur, les doutes, les froideurs, les tiédeurs, ne sont guère que sujets à analyse, plutôt qu'à poésie. Louis Le Cardonnel a tourné cette difficulté en mêlant justement le thème classique de l'inspiration avec le thème périlleux de la piété ; c'est encore la confusion heureuse du sacré et du profane. Ainsi les accents de l'âme abandonnée et pourtant confiante sont les mêmes que ceux d'une tendresse soumise à une épreuve passagère ; et l'on ne démêlera pas si c'est le croyant qui réclame son ardeur ou le poète qui demande son génie :

O mon Dieu, hâtez-vous, déchirez les nuages
Dont l'ombre ce matin m'obscurcit Votre loi,
Et que plein de l'accent des éternelles pages,
L'hymne inspiré par Vous jaillisse enfin de moi!

C'est pourquoi toutes les pièces réunies à la fin du recueil sous le titre *Dans l'Aube spirituelle* sont peut-être les plus belles et les plus émouvantes, tout en ne respirant que confiance, sainteté et plénitude. J'avoue que cela fait un paradoxe poétique, rien n'étant en général plus indifférent au lecteur que l'aveu d'une tranquillité absolue de l'esprit ou l'annonciation du règne pacifié où ne vivent plus que des âmes en repos et des corps glorieux. Ce qui est franchement agaçant dans les prophéties laïques, dans *Plein ciel* par exemple, devient ici d'autant plus admirable que le ton en est plus simple et plus terrestre précisément. Lisez d'une part le poème qui s'appelle *Jours perdus*, et qui est un pur chef-d'œuvre, mais à la façon des *Stances* de Moréas, on verra qu'il pourrait n'avoir point de sens immédiatement religieux, et d'autre part, celui qui s'intitule *Prière*. Vous trouverez que dans les deux règne le même ton d'humanité naïve, le même éloignement du sublime boursouflé et métaphorique ; voici enfin le lyrisme tel qu'il eût pu florir à l'âge classique si certaines préventions, plutôt que certaines règles, ne l'avaient alors étouffé :

Que tout ce que je dis passe en vigueur aux âmes :
Elles n'ont plus de joie, elles n'ont plus d'amour;
Un vent froid a soufflé sur les antiques flammes;
Nous errons dans la nuit; mais Vous êtes le jour.

Ils seront éclairés d'espoir à mon passage,
Me sentant plein d'ardeur à la fois et de paix;
Mes pas les guideront si Vous me gardez sage :
Seigneur, préservez-moi de moi-même à jamais!

Soyez-moi dans la lutte une sûre défense;
Entretenez sans fin ma lumière et mon feu.
— Mais j'entends l'avenir qui chante dans l'enfance :
Je vais parmi les fils et les filles de Dieu.

Pas besoin de longue analyse pour distinguer ce qui fait rendre un son humain et par conséquent proprement lyrique à ces thèmes exceptionnels : certitude de la foi, joie de la vocation, — et ceci malgré la noblesse forcément apprêtée d'une parole adressée à Dieu même ou aux hommes par un homme choisi du Seigneur ; — ce trait, c'est une sorte d'humilité familière qui cache le secret même de la grandeur catholique. Je ne me charge pas ici de le définir. L'essentiel est qu'on le devine ou qu'on l'approche. Il réside peut-être dans la faculté que cette religion donne à l'homme, d'entretenir avec l'abstrait des rapports concrets, de révérer le surnaturel sous les espèces de la nature. Au fait, cela donne aussi une bonne formule de la poésie.

André Thérive.

Les Livres nouveaux.

Quand paraîtra ceci, les membres de l'Académie Goncourt auront fait leur choix. Si, d'aventure, on apprenait qu'ils ont adopté, dans leur embarras, la méthode de Bridoye et « sententié au sort des dez », on ne leur en voudra point. Les chances paraissent égales, cette année, entre une quinzaine de concurrents. Y aurait-il donc abondance de romans originaux et remarquables? Plutôt, il y a disette d'œuvres fortes et qui s'imposent.

M. Auguste Bailly n'aura point livré bataille, en tout cas, sans alliés. Il a rangé de son parti la baie de Naples inondée de soleil, la silhouette mauve de Capri, le parfum des oursins, des violets et autres *frutti di mare* rangés dans les plats et dans les paniers de Santa-Lucia, et encadrés de citrons d'or. Il a promené son lecteur dans les ruelles toutes grouillantes de marmots et de filles aux belles nattes qui environnent la Porta-Capuana ; il nous a conduits à l'église, un jour de pèlerinage, au moment où la foule anxieuse attend le miracle de la liquéfaction du Sang. Il nous a furtivement entraînés dans les *bassi*, au pied du San-Martino, et perdus dans les remous de la Chiaïa et de la via Roma. Il nous a fait goûter des pastèques ; et la jolie voix de son Antonio nous a dit les chansons langoureuses qui font rêver les femmes...

Non, en vérité, il n'a rien négligé. Son livre est brillant ; ce n'est qu'azur, pourpre et améthyste, lumière, parfums, musiques... Naples, en l'été de 1913, était-elle donc plus éblouissante que cette année-ci, où

je l'ai vue? J'ai l'impression que M. Bailly en a « remis » ; il a exalté le coloris, aiguisé les senteurs, amplifié les sons. *Naples au baiser de feu* est enthousiaste comme les guides des syndicats d'initiative. Cela gêne un peu...

D'autant que M. Bailly, je m'en souviens bien, est capable de décrire d'une plume véridique, avec un art moins facile et plus sobre, les paysages. Il est l'auteur d'*Hélène Jarry*, qui est un livre délicat ; de *la Carcasse et le Tord-Cou*, qui est un livre ramassé et puissant, une excellente paysannerie. Enfin, il plaira, puisqu'il a voulu plaire.

Que se passe-t-il, dans cette Naples ardente? Un drame rapide et brutal, un drame « vériste ». Comment ne pas penser à Léoncavallo et à Mascagni? Cet Antonio est aimé des femmes, car il est beau ; il fait roucouler son violon et son gosier. Une fillette souffreteuse l'entend, un soir, près de Château-de-l'Œuf, et s'éprend de lui. C'est l'amour pur. Elle est riche. Elle l'attire. Elle va mourir... Et voici le contraste : l'amour démoniaque d'une gamine dont la beauté et le vice conquièrent Antonio. Sera-t-il encore abaissé? Sera-t-il relevé?

Relevé... La pauvrette meurt. Antonio tue le petit démon d'un coup de couteau dans le dos, en la prenant contre lui. Près d'eux gît un moine épileptique et luxurieux, qu'on accusera du meurtre. Antonio, — Tannhaüser napolitain, — est sauvé par les larmes et la vertu d'un ange, et s'arrache au Venusberg.

Mais ceci importe moins que le décor, si varié, si pittoresque. On croit feuiHeter un album de vues de Naples, rehaussées de couleurs vives ou suaves.

* * *

M. Philippe Soupault, avec *les Frères Durandeau*, ne semble pas avoir réalisé un progrès sur *le Bon Apôtre* ou sur *A la dérive;* ou, du moins, c'est un progrès relatif. Disons un progrès vers la simplicité et la clarté. Que nous sommes loin des *Champs magnétiques!* Le style s'est décanté. Plus de fariboles dadaïstes, plus d'images éblouissantes, d'épithètes corrosives. Des phrases unies. Si unies qu'elles paraissent un peu plates. On dirait que M. Soupault s'est corrigé de beaucoup de défauts, — dont quelques-uns étaient séduisants, — sans avoir encore acquis les vertus qui les remplaceront. Œuvre de transition... Je me demande même s'il n'y a pas ici quelque laisser-aller... cela se pourrait. M. Philippe Soupault s'est appliqué dans le dernier chapitre, pourtant. Mais ce n'est pas le meilleur. Entre la pauvreté et le clinquant, il trouvera bientôt le ton juste. C'est qu'il est bien intelligent!

Il nous conte l'histoire de trois jeunes hommes différents par le caractère, par le mérite, par le goût, et que certaines circonstances, — entre Louis et Pierre, un amour commun pour la danseuse Guenda ; entre Louis et Émile, c'est-à-dire entre un viveur aventureux et un bourgeois laborieux et prévoyant, une inquiétante affaire d'argent, —

devraient rendre ennemis. Mais ces trois hommes sont frères. Ils viennent d'une même lignée. Ce n'est pas seulement le soin de garder pur le nom de Durandeau qui unira à la fin Pierre et Émile pour le salut de Louis ; c'est une force plus intime : le sentiment familial, qu'ils n'analysent point, qu'ils ne critiquent point, mais dont ils éprouvent l'irrésistible force obscure.

Que pense de ce sentiment familial M. Soupault? Ne vous fiez pas à son sourire ironique. Il se donne des airs de satirique, pour nous conter l'enterrement du grand-papa Duchesne, pour nous dévider l'histoire des ancêtres Duchesne et Durandeau, nous dire l'ennui impitoyable des dîners du dimanche chez Mme Durandeau mère... Voilà bien des fantoches ; des fantoches-hommes, un peu ridicules, comme nous le sommes tous. Mais il y a, chez ces fantoches, un instinct impérieux hors de la portée des moqueurs. Souvenez-vous du couplet de Perdican à Camille. Au lieu d'amour, il faut mettre ici « solidarité familiste ». Et je sais bien pourquoi M. Soupault a pris cet air persifleur et ce style à ras de terre. Il a eu peur du romantisme. Il a rapetissé son sujet, — crainte d'enflure. On sent pourtant que c'est un grand sujet. Et l'on n'avait pas besoin des dernières pages, apocalyptiques.

* * *

Ce n'est pas le premier roman qu'aient inspiré les vers délicieux :

Belle amie, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Mais le *Chèvrefeuille* de M. Thierry Sandre n'en est ni moins original ni moins curieux. Il est riche de suggestion. Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas plusieurs romans, dans ce roman, qui est si court.

Trois personnages. Maurice, sa femme Marthe, son ami Georges. Maurice et Georges ont travaillé, pensé ensemble. Marthe est amoureuse ; elle veut Maurice tout à elle. Elle cherche à écarter Georges avec une habileté sournoise et opiniâtre. Roman d'une amitié dénouée par le mariage? Il est très finement indiqué.

La guerre a éclaté. Georges et Maurice ont combattu côte à côte. Georges croit Maurice parfaitement heureux, le plaint, l'encourage. Il apprend que Maurice est tué. Avec Marthe, en 1920, il ira chercher le corps déchiqueté de son ami. Marthe, il le devine, est tout près de le haïr, car il vit et Maurice est mort. La haine de la veuve pour l'ami survivant pourrait être le sujet d'un autre roman. M. Thierry Sandre est prodigue.

Surprise! Le 11 novembre 1923, où fut allumée la flamme du souvenir, Georges croit apercevoir Maurice, avenue Wagram. Le lendemain, il ne doute plus. Maurice vient et se confesse. Dans l'enfer de Verdun, il a profité d'une occasion et déserté. Non par peur de la mort. Par peur de Marthe, dont l'amour jaloux le torturait. Il

a révélé à Marthe l'amour ; l'élève a surpassé le maître, et quand la passion de Maurice déclinait, celle de Marthe s'exaltait encore. Querelles... souffrances.

Ce roman de Maurice, — le principal, — on le comprend mal. M. Thierry Sandre a eu beau s'ingénier. Ce mari trop aimé, nous ne le plaignons pas. Il nous fait l'effet d'un neurasthénique... Au bout de six ans d'absence, l'amour a triomphé des souvenirs douloureux. Maurice, mort officiellement, veut retrouver Marthe. Il ne doute point qu'elle l'aime... Seulement, Marthe s'est remariée. Et Maurice se tue. Je ne puis m'attendrir sur un fou. Mais le roman de Marthe? J'aimerais le connaître. Et M. Thierry Sandre n'en dit rien.

Ce livre, fin et pathétique, en sa présentation et dans les analyses accessoires, est déconcertant pour l'essentiel. Les âmes de Maurice et de Marthe restent obscures ; mais le caractère de Georges est exquisement nuancé.

***

Il faut être assez discret, dans le « signalement » des *Derniers plaisirs* de M. Fernand Fleuret. Le sujet en est assez scabreux. C'est l'histoire des derniers jours de don Juan. Don Juan s'est-il converti, et a-t-il fait pénitence au couvent de la Caridad? Non, dit M. Fernand Fleuret. Et il imagine que c'est don Alvare, le fils de don Juan, pieusement élevé par Elvire, qui est venu mourir, sous la robe de moine, à Séville. Alvare a commis le parricide. Et pourquoi?

Devinez à demi-mot. Don Juan, vieilli, a voulu, comme Priola, se perpétuer dans son fils. Il a voulu qu'Alvare aimât, quand lui ne pouvait pas aimer. Et il guettait, ce vieillard, les joies de son fils. Alvare, une nuit, a entendu du bruit. Walburge, sa femme, tremblait d'effroi. Alvare, l'épée à la main, s'est jeté sur le voleur. Don Juan, vieillard vicieux? « Ah ! que vous me gênez !... » Pouvait-il tomber si bas? Je ne l'eusse pas voulu, en tout cas.

Mais le style de M. Fleuret est robuste, éclatant. Par là, un livre se classe haut. Langue d'humaniste, d'homme de cabinet, sans doute, et plus lourd de souvenirs érudits que du pollen recueilli en plein air et en pleine vie. Mais si riche de couleur, si solide ! Certaines pages, en particulier, après le meurtre, l'incendie du château et la fuite d'Alvare, sont de superbes morceaux. Voilà un artiste.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

SOUVENIRS D'UN ÉMIGRÉ

M. Eugène Forgues, qui avait publié en 1884 les *Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles*, nous donne aujourd'hui les *Souvenirs autobiographiques d'un Emigré*, du même auteur. Le baron de Vitrolles est bien connu pour le rôle qu'il a joué en 1814, à la première Restauration. Si ses succès politiques ne furent pas à la mesure de son intelligence et de ses talents, qui étaient grands, c'est qu'il s'était fait un monde d'ennemis. Cette partie de sa vie a été racontée par lui-même dans ses *Mémoires*. Les souvenirs qui viennent de voir le jour se rapportent uniquement à la période révolutionnaire.

Eugène-François-Auguste d'Arnauld de Vitrolles était issu d'une des branches, restée provençale et orthodoxe, de la grande famille janséniste des Arnauld. Son père était conseiller au Parlement d'Aix, sa grand'mère paternelle était sœur du fameux bailli de Suffren. Par sa mère, Joséphine de Pina, il appartenait à une famille dauphinoise déjà ancienne dont le fondateur, simple soldat au temps des guerres de religion, avait été nommé capitaine en 1580, après la prise de Moirans, et, onze ans plus tard, anobli. Cette famille était devenue fort importante, au dix-huitième siècle, en Dauphiné. Elle avait acquis la terre de Saint-Didier-en-Dévoluy, qui avait été érigée en marquisat en faveur de François-Sébastien de Pina, conseiller au Parlement de Grenoble. C'est la fille de ce François-Sébastien qui avait épousé Paul-Auguste d'Arnauld de Vitrolles, père du

baron. L'auteur des *Souvenirs d'un Emigré* n'a pas connu cet aïeul ; il n'a connu que sa grand'mère maternelle, la marquise de Pina, et un oncle, l'abbé du même nom. Mais n'ayant séjourné qu'assez peu de temps auprès d'eux, bien des circonstances qui les concernent lui ont échappé. La fameuse série F⁷, des Archives nationales, nous en a révélé quelques-unes, que nous demandons la permission d'inscrire en marge de ces curieux souvenirs.

Marie-Françoise de Montagne, veuve du premier marquis de Pina de Saint-Didier, était en villégiature à Morges, près de Lausanne, avec quelques amis, son gendre et sa fille, Vitrolles, et son fils l'abbé, lorsqu'éclata la Jacquerie de juillet 1789. Elle craignit de rentrer à Grenoble et décida d'attendre à Chambéry le retour du calme. Dans cette ville, alors étrangère, comme on sait, elle était à portée de savoir des nouvelles, de revoir ses amis, et même de toucher ses rentes et ses fermages. Ses domestiques l'avaient rejointe, son fils lui avait fait parvenir son argenterie. Elle jugea suffisant de louer un appartement pour un an. Mais, en septembre 1790, la situation ne s'était pas améliorée ; pas davantage en septembre 1791, ni en septembre 1792... Au cours de cette dernière année, Mme de Pina avait perdu son gendre, enlevé par la petite vérole. Le 21 septembre, les troupes françaises faisaient leur entrée en Savoie... La vieille marquise dut retourner en Suisse. Cependant, elle avait été inscrite sur la liste des émigrés et ses biens mis sous séquestre. Sans rentrer en France, elle avait protesté contre cette mesure, demandé sa radiation et main-levée du séquestre. Elle faisait valoir qu'elle n'avait pas, en réalité, émigré, puisqu'elle avait conservé un appartement rue des Prêtres, à Grenoble, dans la maison de feu son mari, aujourd'hui à son fils aîné Saint-Didier. Chose extraordinaire et qui montre de quelle faveur la noblesse — parlementaire surtout — continuait à jouir dans les administrations de l'Isère, elle avait obtenu gain de cause et, bien que le 31 mars 1792, la municipalité de Grenoble eût déclare que son émigration avait été préméditée et qu' « il n'y avait lieu à délibérer sur sa requête », le 1er septembre suivant, le directoire du département accordait la main-levée du séquestre sur ses biens et ses revenus, et arrêtait les saisies faites entre les mains de ses fermiers...

Alors, les « patriotes » grenoblois s'indignèrent. Le 30 septembre 1792, une protestation, œuvre sans doute du libraire Falcon, le fameux ami du jeune Stendhal, fut adressée par eux à la Convention. Elle représentait la mesure prise en faveur de la « veuve Pina » comme un scandale, car, disaient-ils, il était de notoriété publique que « pendant son séjour hors le royaume, à Chambéry, elle n'avoit

cessé de provoquer l'émigration des aristocrates de sa connaissance, en leur promettant tous les secours dont ils pourroient avoir besoin, et il est de fait, ajoutaient-ils, que la plupart de ceux qui se réfugioient à Chambéry vivoient chez elle, tellement qu'on l'appeloit, par dérision, la *gargotière des émigrés* ».

Cette protestation, ripostait le suppléant du procureur général Royer, n'est due « qu'aux agitateurs du peuple, qui n'ont cessé d'accuser les administrations ». Mais Roland, alors ministre de l'Intérieur, ne l'entendit pas ainsi ; il prescrivit une enquête approfondie sur cette grave affaire : Mme de Pina avait-elle été, oui ou non, la « gargotière des émigrés »? De nombreux témoins durent déposer. M. Hyacinthe de Buttet, qui avait reçu de Grenoble l'argenterie de la ci-devant marquise, bien que ni celle-ci, ni son fils Saint-Didier, l'expéditeur, ne le connussent, déclara qu'il n'y avait jamais eu de réunions chez elle et qu'en fait de nourriture elle « n'offrait jamais que du thé ». Un de ses anciens concierges certifia qu' « elle était fort économe et tenait un ordinaire très médiocre ». D'autres témoins attestèrent qu' « elle ne donnait pas habituellement à manger aux émigrés ». Cependant, le citoyen François Forest, qui avait fourni à sa femme de chambre et à son cuisinier des « marchandises en épiceries » déclara s'être aperçu qu'elle « donnait quelquefois à manger à des émigrés français et à d'autres particuliers de cette ville ». Mais, ajouta-t-il, comme circonstance atténuante, « ses domestiques me disaient qu'elle tenait un train égal à Grenoble ». Jeanne Depan, femme de cuisine, confessa qu' « il arrivait assez souvent (à sa maîtresse) de donner à manger à d'autres émigrés, ainsi qu'à plusieurs particuliers de cette ville, notamment à souper, et c'était volontiers à ceux qui venaient jouer et faire la partie ». D'après le même témoin, le messager de Grenoble avait appris aux domestiques que Mme de Pina était traitée dans cette ville de « gargotière des émigrés » et qu'un écriteau avec cette inscription avait même été affiché à sa porte. Une autre femme de ménage, Françoise Carron, révéla que « sur la fin du séjour de la dame Pina à Chambéry », le vicomte de Vaux était venu loger chez elle, pendant environ deux mois, à la place de l'abbé de Pina, parti pour Rome : « Je me rappelle, ajouta-t-elle, qu'un de ses fermiers étant venu dans cette ville pour lui parler d'affaires, lui apprit qu'on la traitait à Grenoble de *gargotière des émigrés*. Elle s'adressa alors à ses domestiques : « Eh ! bien, mes enfants, est-il vrai que je fais le « métier de gargotière? » Cela nous étonna d'autant plus que l'ordinaire de sa table était assez médiocre, *il n'y avait habituellement que cinq plats*, et rarement elle donnait à manger ».

L'enquête se terminait par un avis défavorable. Au mois de ventôse an II, le conseil du district de Grenoble considérait de nouveau la « veuve Pina » comme émigrée ; il était d'avis de remettre le séquestre sur ses biens et même d'ordonner leur mise en vente. Mais le département « ne se croyait pas autorisé à statuer sur cette affaire » qu'il renvoyait au ministre de l'Intérieur. Après Thermidor, Mme de Pina s'adressait derechef au comité de Législation, soutenant avec la même constance qu'elle n'aurait jamais dû être comprise sur la liste des émigrés...

Cependant, son fils aîné, Joachim de Pina, marquis de Saint-Didier, ancien capitaine de cavalerie, était allé, comme tant d'autres gentilshommes dauphinois, s'enfermer dans Lyon pour y soutenir contre l'armée conventionnelle une lutte désespérée. Bien qu'il fût âgé de quarante-neuf ans et ancien officier, il s'était engagé comme simple grenadier dans le bataillon de Port-du-Temple. D'après les déclarations ultérieures de ses camarades, sa compagnie occupait, du 16 au 18 septembre 1793, le poste de la Croix-Noire, sur les hauteurs de Cuire-la-Croix-Rousse ; elle y subit de violents assauts au cours desquels « Pina Saint-Didier » trouva la mort.

Le seul de ses oncles maternels que M. de Vitrolles ait en réalité connu, est l'abbé Dominique de Pina. Il trace un portrait vif et amusant de cet abbé d'ancien régime, aussi incroyant que l'on pouvait l'être alors, et ce n'est pas peu dire. Par un délicieux euphémisme, son neveu raconte qu'il « gardait les convenances de son état autant qu'il lui était possible de le faire sans trop gêner ses goûts et ses plaisirs ». Ajoutons ce détail que, vicaire général de l'évêque du Puy, Mgr de Galard-Terraube, l'abbé de Pina s'était fait initier en 1781 à la loge maçonnique grenobloise la « Parfaite Union », dont le vénérable était M. Perier fils, et l'orateur le président de Barral-Montferrat. On ne pouvait être mieux au goût du jour. On aura ainsi une idée de ce qu'étaient souvent les abbés de l'émigration. Lorsque la Révolution éclata, le jeune Vitrolles avait presque achevé ses études, sous les auspices de son oncle, au collège de Monistrol, et se trouvait en villégiature à Morges avec sa grand'-mère et ses parents. C'est ainsi qu'il devint, sans le vouloir, un émigré, car il semble bien, quoiqu'il ne le dise pas, qu'il ait suivi sa famille à Chambéry. Ses souvenirs, fort dispersés, n'ont aucun souci de l'ordre chronologique. Ce n'est qu'après avoir exalté la « victoire » de Bertsheim, le 3 décembre 1793, qu'il raconte son engagement comme porte-guidon aux chevaliers de la Couronne, corps de cavalerie recruté parmi les émigrés des provinces méridionales et formé sur le territoire savoyard par le comte de Bussy.

Cet engagement aurait eu lieu au commencement de 1791. Il est singulier que rien n'en ait transpiré dans l'enquête faite l'année suivante sur Mme de Pina, car il va sans dire que le fait d'avoir un petit-fils à l'armée de Condé, n'eût pas manqué d'être relevé contre la grand'mère. Il faut croire que le secret fut bien gardé. Le fait n'est d'ailleurs pas sans exemple et les enquêteurs républicains n'apprirent souvent qu'une faible partie de la vérité. M. de Vitrolles ajoute qu'il avait alors quinze ans ; c'est, de sa part, coquetterie pure : il devait en avoir près de dix-sept, s'il est exact, comme son excellent biographe l'assure, qu'il soit né le 11 août 1774. Mais ce sont là de bien menues chicanes...

La campagne de 1792-1793 avec l'armée de Condé est narrée par M. de Vitrolles avec beaucoup de verve et des détails vraiment vécus. Après l'éphémère succès de Bertsheim, aux confins de l'Alsace, les condéens durent bientôt retraverser le Rhin et rentrer dans leurs cantonnements de la Forêt-Noire. La retraite, au fort de l'hiver, fut très dure. « Exténué par les épreuves et les privations de toutes sortes, » M. de Vitrolles alla se refaire en Suisse, dans le sein de sa famille. Pendant la campagne de 1794, son corps resta en observation le long du Rhin. En 1795, le jeune officier fut nommé premier lieutenant aux chasseurs de Bussy, nouveau régiment de cavalerie que son chef avait obtenu de former, pour le compte et avec les subsides du Saint-Empire. Mais une occasion s'offre à Vitrolles de fuir les hasards et les souffrances de la guerre. Tous ses amis le pressent de ne pas la négliger ; il se rend à leurs instances, bien que, dit-il, il regrettât le métier des armes, l'admirable gaîté des Français en campagne, qui fait oublier tant de maux et, par-dessus tout, son bel uniforme. Par l'entremise de son compatriote (du côté maternel), Mounier, l'homme de Vizille, réduit, lui aussi à émigrer, il épouse une jeune fille fort riche et de plus d'espérances encore. Mlle de Folleville, c'est le nom qu'on lui donne, était, nous dit-il, la fille adoptive de la duchesse de Bouillon, et il conte, en termes ingénieux, les circonstances de l'adoption. La marquise de la Tour du Pin, dans les attachants *Souvenirs d'une femme de cinquante ans*, a donné une version bien différente : Mlle de Folleville aurait été, d'après elle, non la fille adoptive, mais la fille naturelle de la duchesse.

Ce mariage l'ayant mis à l'abri des soucis et des misères qui accablaient alors tant d'émigrés, le baron de Vitrolles eut tout le loisir de parcourir et d'observer l'Allemagne. Il nous la décrit telle qu'il la vit, semant son récit de portraits de princes et d'hommes célèbres, le landgrave de Hesse-Cassel, le duc de Weimar, Gœthe, etc. Il distille aussi des anecdotes au moins piquantes, comme celle, si

révélatrice, sur la naissance de la duchesse de Dino, nièce célèbre et omnipotente de Talleyrand. Il faut lire comment, dans l'amitié de la duchesse de Courlande, mère de Mme de Dino, le baron d'Armfeld succéda au comte Batowski. Jamais l'art d'insinuer n'a été poussé aussi loin. On comprend que ce génie caustique ait valu au baron de Vitrolles une légion d'ennemis et l'on ne s'étonne plus qu'il ait pu être, à son tour, victime des procédés dont il faisait si volontiers usage.

Il n'était pas, en effet, sans prêter le flanc à la calomnie. D'abord au mieux avec la duchesse de Bouillon, sa belle-mère adoptive, il dut s'en séparer en 1798, au cours d'un voyage en Angleterre. Son manuscrit, dit M. Forgues, contient ici une lacune. Quand il reprend la plume, M. de Vitrolles se borne à dire : « Un orage avait passé sur ma vie... » Renvoyons le lecteur à la description de cet orage par Mme de la Tour du Pin. M. Forgues, qui ne pouvait moins faire que de démentir les assertions de ce témoin, se rabat sur l'hypothèse suivante : « Qu'il ait dû y avoir entre M. de Vitrolles et la duchesse un incident plus ou moins vif, peut-être causé par les sentiments assez ardents du jeune émigré, c'est ce qu'il est difficile de contester à la lecture des *Souvenirs* laissés par lui. Mais est-il bien certain que, de son côté, la duchesse n'ait point été quelque peu imprudente et qu'elle ait toujours découragé, avec toute la fermeté nécessaire, des hommages dont elle avait perdu l'habitude, mais peut-être conservé le goût? Avec une femme du dix-huitième siècle, Allemande par surcroît, il convient toujours de réserver beaucoup de marge. » Observons que la passion d'un jeune homme de vingt-quatre ans pour une femme de cinquante-cinq ans, atrocement vieillie, « littéralement desséchée, dit Mme de la Tour du Pin, et dont on pouvait compter, à travers les joues, les grandes dents noires et cassées », n'est pas une hypothèse qui satisfasse l'esprit.

Ces détails expliquent les insuccès relatifs de la vie politique du baron de Vitrolles — même sous la Restauration, qu'il avait pourtant contribué à ramener. Après avoir été secrétaire d'État sans crédit, il ne fut que ministre à Florence, et c'est en 1830 seulement que l'amitié de Charles X put lui obtenir un siège à la Chambre des Pairs. Mais ces réserves n'enlèvent rien à l'intérêt de ses *Souvenirs :* ils sont remarquablement écrits, donnent une idée juste de l'ancien régime et de l'émigration, et abondent en scènes et en portraits lestement enlevés.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ÉMILE PICARD

Le fauteuil, ou plutôt la place qu'occupait Henri Poincaré à l'Académie française, échoit après quelques années d'attente à un autre grand mathématicien, à M. Emile Picard, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. C'est une tradition, et qui remonte à la fondation même de l'Institut de France, que cette faveur soit particulièrement réservée aux géomètres et aux physiciens mathématiciens; l'hommage ainsi rendu à la recherche scientifique la plus abstraite, et la plus difficilement accessible au grand public, est sans doute une compensation accordée à ceux qui n'ont point d'autre ressource pour entrer dans la mémoire des hommes. Quand on songe à l'oubli splendide, à l'ignorance absolue dont s'entoure le nom d'un Augustin Cauchy, on se demande s'il ne vaut pas mieux avoir été l'homme habile que fut Joseph Bertrand, ou plutôt avoir eu l'heureuse chance de faire la synthèse de l'acétylène, et le malheur d'inventer le thermochimie.

« Pour beaucoup de personnes, les mathématiciens sont des êtres quelque peu bizarres, ensevelis dans leurs symboles et perdus dans leurs abstractions, » c'est M. Picard qui nous le dit, lui qui a passé toute sa vie à donner les plus belles preuves du contraire. On songe à son propos à ce que Fontenelle disait d'un excellent géomètre de son temps « qu'il ne sort de son cabinet ni avec la tristesse que les matières peuvent naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que doit causer la longueur seule de l'application; qu'il en sort gai et vif, encore plein des plaisirs qu'il a pris, impatient de recommencer ». M. Picard sourit volontiers en parlant de géométrie, et à le voir, on peut croire qu'il faut étudier pour se bien divertir.

Nous sommes loin, avec lui, du type un peu hirsute du savant traditionnel; nous nous trouvons devant un homme qui ne dédaigne même pas de s'attarder à certains soucis d'élégance, dans son geste et jusque dans son costume.

Aussi bien devons-nous nous attendre à trouver en lui toutes les ressources d'un art excellent, et nous tenir pour avertis lorsqu'il nous dit « qu'en même temps qu'ils font œuvre scientifique, les mathématiciens apparaissent comme des artistes et des poètes », que le mot élégance revient souvent sur leurs lèvres, qu'enfin le géomètre n'est pas seulement un logicien, que la finesse, n'en déplaise à Pascal, lui est aussi nécessaire que l'ordre et la rectitude dans le raisonnement et que, sans imagination, il n'y a pas d'esprit d'invention ».

Le mérite est grand d'avoir su prêcher d'exemple et de pouvoir néanmoins renvoyer à des traités d'analyse, à une foule de mémoires publiés dans toutes les grandes collections mathématiques de l'Europe.

L'œuvre de M. Picard est considérable, et il n'est guère facile d'en donner une idée en quelques mots. M. Picard appartient à une école de géomètres qui, à la fin du dernier siècle, a repris avec un prodigieux succès l'étude, un peu abandonnée en France, de la théorie des fonctions et de certaines questions d'analyse dont la découverte revient entièrement à Augustin Cauchy, le créateur de l'analyse moderne, après les précurseurs Newton, Fermat, Pascal, Leibniz. C'est en Allemagne principalement que Jacobi, Weierstrass, Dirichlet et Riemann furent les premiers à suivre les leçons de Cauchy, et leurs travaux devinrent rapidement classiques en France, après que Briot et Bouquet et ensuite Hermite dans son cours autographié, les répandirent. Si l' « Ecole de Berlin » connut une juste célébrité, « l'Ecole de Paris » (qui ne fut point nommée) eut rapidement ses maîtres, ses jeunes maîtres auxquels l'Institut de France ouvrait ses portes, nous avons aujourd'hui quelque peine à le comprendre, quand ils avaient à peine dépassé la trentième année. Ce qui caractérise, en quelque sorte, cette école, ce sont des vues d'une extrême généralité, des recherches profondes, beaucoup d'imagination et d'invention. On demande peu au calcul lui-même, il faut des idées, beaucoup d'idées, quitte à en abandonner quelques-unes, s'il le faut; car « en mathématiques, comme en bien d'autres études, le temps est indispensable, pour montrer l'importance et la fécondité d'une idée; même dans le domaine des formes et des fonctions, les mathématiciens ne s'entendent pas toujours pour établir une hiérarchie des valeurs, et l'écho n'est pas encore éteint d'anciennes querelles entre des écoles demandant plus ou moins à l'intuition, et ayant, au sujet de la rigueur, des exigences diverses. » M. Picard eut, lui, le bonheur et le talent de voir ses premiers travaux prendre du premier

coup force de loi. Ce furent d'abord, pour ne marquer que certaines étapes de sa pensée mathématique, un beau théorème sur une propriété fondamentale des fonctions analytiques uniformes dans le voisinage d'un point singulier essentiel isolé, un autre, très général, sur les fonctions uniformes d'une variable liées par une relation algbérique, M. Picard démontre que si deux semblables fonctions ont en un même point, une singularité isolée, il ne peut y avoir entre elles de relation algébrique d'un genre qui dépasse l'unité. Le grand problème de l'uniformisation, qui à cette époque était fort à la mode, en fut tout d'un coup prodigieusement simplifié; les fonctions méromorphes qui avaient pu donner la solution du problème pour les courbes de genre zéro et un, devenaient inutiles pour les courbes de genre supérieur, et il fallait trouver autre chose; c'est alors que Poincaré se servit des fonctions qu'il venait d'inventer, de ces fonctions fuschiennes qui possèdent, elles, des ensembles denses de singularités.

Dans une tout autre voie, dans des recherches où son talent le portait à les rendre aussi générales qu'il fût possible, où les vérités mathématiques paraissent dispersées, çà et là, sans ordre entre elles, sans liaison, M. Picard nous montre que « pour les voir toutes ensembles et d'un coup d'œil, on est obligé de remonter bien haut et que cela demande bien de l'effort et de l'adresse ». Il s'agit ici de l'application qu'il a faite des théories de Galois à la théorie des équations différentielles linéaires. C'est un des plus beaux chapitres de son œuvre.

Nous voudrions encore parler de cette méthode des approximations successives qui lui est propre, et dont il a su tirer un si heureux parti dans la démonstration des théorèmes d'existence pour les équations différentielles ordinaires et aux dérivées partielles, et surtout de cette théorie des fonctions algébriques de deux variables indépendantes où il fut longtemps le seul à voir clair et dont son grand traité nous offre un exposé complet.

Les fonctions algébriques d'une variable étudiée par Riemann, Weierstrass, Clebsch ont fait l'objet d'une théorie générale aujourd'hui presque entièrement terminée; il fallait, en passant d'une variable à deux variables complexes, résoudre des problèmes qui, pour être très analogues aux premiers, demandaient cependant l'introduction de notions entièrement nouvelles principalement sur la connexité. Il n'est guère possible d'en dire plus long, sans faire une étude dont le développement ne trouverait point ici sa place. Il est pourtant un point que l'amateur, le curieux de mathématiques, qui aura eu la bonne fortune de suivre les cours de M. Picard à la Sorbonne, pourra relever sans montrer trop d'ambition; nous voulons parler de ces leçons merveilleuses qui, pour n'être point aussi suivies que certaines leçons de maîtres à la mode, à cause du

sujet, n'en ont pas moins toujours attiré, et de toutes les nations d'Europe, de savantes assemblées. Tant de clarté, d'élégance dans l'exposition, tant de soins dans la démonstration, tant de mesure et d'ordre, ont donné au maître une juste renommée que consacre le choix de l'Académie française.

★★★

Le Théâtre : *Chacun sa vérité.*

Cest été, quand nous avons présenté le tableau d'ensemble de la saison qui finissait, nous avons loué très vivement M. Charles Dublin et écrit que la palme revenait, depuis, deux saisons, au directeur de l'Atelier. Cette année, M. Dublin prend à cœur de nous donner raison, débute par un coup d'éclat et ouvre sa saison en représentant la pièce la plus originale que nous avons vue depuis la guerre : *Chacun sa vérité*, de l'auteur italien, M. Luigi Pirandello.

On voudra bien nous concéder qu'il ne suffit pas qu'un auteur soit étranger pour que nous nous emballions sur son compte. Le devoir du critique est de rester à égale distance des engouements faciles et de la méfiance systématique. Combien nous en avons vu mourir, de ces jeunes réputations !

M. Pirandello n'est plus un jeune écrivain. Il avait déjà couru en Italie une carrière de romancier lorsqu'il changea de genre et écrivit pour le théâtre. En France, on entendit parler de lui pour la première fois quand l'Atelier représenta, il y a deux ans, *la Volupté de l'honneur*. On eut beau nous claironner que M. Pirandello jouissait en Italie d'une flatteuse réputation, nous ne trouvâmes point sa pièce bonne et, aujourd'hui encore, nous sommes prêts à jurer qu'elle ne l'était point. Bien que ce ne soit nullement une preuve, elle ne plut point. Au contraire, quelques mois après, M. Pitoeff représenta à la Comédie des Champs-Élysées un second ouvrage, *Six personnages en quête d'auteur*, qui fit courir tout Paris. Il devenait évident qu'on avait affaire à quelqu'un de singulier, mais d'important.

Nous préférons à *Six personnages en quête d'auteur* la nouvelle pièce de M. Pirandello : *Chacun sa vérité*. La précédente, avec tous ses mérites, avait un inconvénient grave : elle se déroulait dans l'irréel, ou, si l'on préfère, dans une fiction à deux degrés. On voyait d'abord une première catégorie de personnages évidemment imaginaires, mais supposés réels ; puis arrivaient six personnages d'un roman inachevé, c'est-à-dire tels qu'ils paraissaient imaginaires, non seulement au spectateur, ce qui eût été normal, mais aux personnages supposés réels. Bien entendu, le public sait que tous les personnages d'une pièce de théâtre sont également fictifs. Mais les personnages de la première catégorie agissaient comme s'ils ne s'étaient pas aperçus que les personnages de la seconde catégorie étaient imagi-

naires, c'est-à-dire que des personnages supposés réels agissaient sans aucun souci de la réalité. Nous n'avions pu arriver à goûter pleinement cette invention et nous avions cru nous apercevoir que M. Pirandello faisait figure d'un de ces hommes qui cherchent leur *soi*, pour employer le langage de l'*Hérédo* si commode qu'il revient sous la plume pour expliquer tous les cas difficiles. Ce fait de changer de genre en pleine maturité, ces chevauchements entre la réalité représentée et la fiction pure, tout semblait attester que M. Pirandello était à ce point où le talent cherche son équilibre. A cet égard, *Chacun sa vérité* ne nous a point fait varier d'avis. Il semble seulement que M. Pirandello ait trouvé une fiction plus souple et plus réussie pour traduire son inquiétude et qu'il soit, cette fois, parvenu à s'en délivrer en jetant devant nous des personnages tout vifs, des personnages détachés de l'auteur, qui remuent, qui agissent tout seuls, ce qui est la marque où l'on reconnaît, dans les œuvres d'imagination, les véritables esprits créateurs.

Nous ignorons si la pièce a été convenablement traduite, mais nous voyons que le titre a été mal rendu. L'œuvre originale s'appelle en italien *Cosi è (se vipare)*. Littéralement : *c'est ainsi (s'il vous plaît que ce soit)*. La meilleure traduction serait quelque chose comme l'*As you like it*, le *Comme il vous plaira*, de Shakespeare. *Chacun sa vérité* semble engager un sens philosophique. Cette remarque mène à demander si l'adaptateur, M. Crémieux, n'est pas responsable d'avoir appuyé sur le trait le moins heureux de la pièce, et s'il n'a pas fait dire à M. Pirandello un peu plus que celui-ci n'eût voulu. Est-il possible à la raison humaine de connaître la vérité? M. Pirandello, à en juger d'après le titre original, a l'air de rire dans sa barbe et d'insinuer : « Prenez garde ; il y a des cas où le plus malin s'y perd ; n'oubliez jamais que l'homme ne juge des choses que par les apparences. » Ce qui est la sagesse et la raison même. Dans la version de M. Crémieux, un personnage assiste à l'action en témoin ironique et conclut, au nom de l'auteur : « La raison ne peut jamais atteindre la vérité. » Ce n'est pas le lieu d'engager une controverse d'ordre métaphysique. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que l'auteur tirerait ici une conclusion abusive d'une anecdote ingénieuse. Il n'y aurait aucune proportion entre le départ et l'arrivée, et cette faute de raisonnement serait d'une telle grosseur qu'elle annulerait l'autorité de M. Pirandello en matière de philosophie. Nous préférons croire qu'il s'est diverti. On nous dit qu'il a trouvé le titre de M. Crémieux fort bon, car il l'a donné à une autre de ses pièces. Oui, mais à une autre. Pas à celle-là. On nous a dit aussi que *Cosi è (se vipare)* était le premier ouvrage dramatique de M. Pirandello. C'est donc qu'il a commencé par son meilleur ouvrage.

Dans une préfecture d'Italie, une petite société de provinciaux désœuvrés se réunissent chez le secrétaire général de la préfecture. Un grand mystère les intrigue : un nouveau fonctionnaire est arrivé ;

il a logé sa femme à un bout de la ville, au dernier étage d'une haute maison, et sa belle-mère à l'autre bout, dans la maison, précisément, du secrétaire général. Il vient souvent voir cette bonne dame, mais celle-ci ne va jamais voir sa fille. Elle se rend au pied de la haute maison, sa fille se met à la fenêtre, elles se voient ainsi de bas en haut et réciproquement, et c'est tout.

Belle occasion de fabriquer, comme disaient nos grands-pères, des almanachs. On n'a de cesse qu'on ait obligé la belle-mère, tenue à des égards envers M. le secrétaire général, à une visite au cours de laquelle on l'oblige à fournir une explication. Elle en fournit une, mais invraisemblable, inadmissible. Son gendre est jaloux ; il séquestre la jeune femme, et la mère, satisfaite de savoir que sa fille est aimée et heureuse, accepte de ne la voir que de bas en haut d'une maison. Elle sort, on s'étonne et l'on trouve que ce gendre est bien singulier. Le voici qui arrive. « Excusez-moi, dit-il, mais ma belle-mère sort d'ici, je ne sais que trop ce qu'elle est venue dire : la pauvre femme est folle. C'est la mort de sa fille qui l'a rendue ainsi. Car sa fille est morte et elle ne veut pas le croire. Je suis remarié et elle imagine que ma seconde femme est sa fille, toujours vivante. Par pitié, ma femme et moi, nous avons inventé cette histoire de séquestration par jalousie et nous nous prêtons à la comédie que vous savez. »

C'est encore bizarre, mais c'est déjà plus admissible. Le gendre parti, la belle-mère revient. « Excusez-moi, dit-elle, mais mon gendre sort d'ici, je ne sais que trop ce qu'il est venu dire. Il n'est pas tout à fait fou, c'est un fonctionnaire modèle, mais il a été malade et son timbre est resté brouillé sur un point : il croit qu'il a tué sa première femme, ma fille, et qu'il est remarié. Pour ne pas le rejeter à sa manie, par pitié, ma fille et moi, nous nous prêtons à la comédie que vous savez. » Qui est fou? La belle-mère? Le gendre? Personne n'y comprend plus rien.

Les pauvres gens ont un secret ; on n'aura de cesse qu'on le leur ait arraché. Au second acte, on s'arrange à jouer de l'autorité du secrétaire général sur cette famille de fonctionnaires, de façon à attirer en même temps la belle-mère et le gendre : on verra bien lequel des deux est fou. On ne voit rien du tout. Chacun d'eux répond, avec une parfaite vraisemblance, de telle sorte qu'on peut croire qu'il ménage la folie de l'autre.

Plus le mystère s'épaissit, plus on s'acharne. Le préfet s'en mêle. On s'arrange de façon à attirer la fille elle-même : il faudra bien qu'elle déclare la vérité. Elle vient et elle ne déclare rien du tout. Elle répond, avec une parfaite vraisemblance, de telle sorte qu'on peut croire qu'elle ménage, au choix, la folie de sa mère ou celle de son mari.

Naturellement, on avait bien pensé à demander les actes de l'état civil, mais l'auteur a paré l'objection en plaçant toutes les naissances et les mariages dans une même ville engloutie par un tremblement

de terre, puisque nous sommes en Italie. Il reste que le préfet pourra se transporter au domicile du fonctionnaire et interroger la jeune femme à fond, sans témoins. Mais il pourrait tout aussi bien lui faire donner la question et ces chicanes n'ont pas une grande importance.

Nous aimons mieux goûter la facture étonnamment souple, l'accent neuf de cette pièce. Là est son étrange mérite ; elle a le son des choses encore non entendues. Personne jusqu'ici n'avait porté ces éléments à la scène, et la main qui les ordonne paraît aussi ferme que libre. Il ne nous arrive pas souvent de nous pâmer devant l'originalité ; si M. Pirandello n'est pas original, ce mot n'a plus ni sens si valeur. Bien entendu, il n'est pas question de vaine bizarrerie, mais de la vraie originalité créatrice, qui compose en même temps qu'elle invente et qui donne à la peinture du réel un ton tel qu'on le reconnaisse, certes, et bien en place, mais qu'en même temps on ait l'impression que nul ne nous l'avait encore montré de cette manière-là.

Il va de soi que les deux personnages principaux, le gendre et la belle-mère, ne sont pas des caractères fouillés et rendus avec la sonde et la touche des maîtres ; l'auteur ne l'a pas cherché. M. Pirandello ne s'annonce pas comme un Shakespeare ou un Racine. Son étrange fantaisie dessine des entrelacs à la manière des auteurs italiens du seizième siècle, de manière à rappeler le souvenir pressant du Machiavel de la *Mandragore*. C'est bien le même esprit aux replis subtils, aux détours imprévus, aux inventions fortes et flexibles, qui agissent par détentes successives, à la manière d'un ressort d'acier ou d'une épée. Ce jeu lumineux court sur une trame aussi riche que solide, le monde des personnages provinciaux cruels de vérité en leur inconscience, peinture enlevée avec une vive légèreté à la façon d'un fond frotté par un bon peintre. Tout cela est aussi savoureux que rare, et si M. Pirandello a beaucoup de pièces de cette valeur à nous offrir, l'art italien aura refleuri en une tige d'une verdeur peu commune.

Remarque : les deux pièces originales de ce début de saison, celle de M. Lenormand et celle de M. Pirandello, ne sont construites ni l'une ni l'autre sur des histoires d'amour.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les événements d'Égypte. — *Le sirdar, sir Lee Stack, est assassiné au Caire, le 19 novembre. Des manifestations d'un caractère nettement xénophobe se produisent au Caire et à Alexandrie.*

Le gouvernement anglais prend aussitôt des décisions énergiques. Il exige des excuses, la punition des coupables, 500 000 livres sterling d'indemnité, le rappel du Soudan des officiers égyptiens et des

unités égyptiennes, avec réponse dans les vingt-quatre heures (22 *novembre*).

La réponse du gouvernement égyptien ne donnant que partiellement satisfaction à ces exigences, le maréchal Allenby réplique, le jour même (23 *novembre*), *en remettant une seconde « note » qui demande une soumission immédiate.*

Zaghloul pacha doit remettre sa démission au roi Fouad. Ziwar pacha est chargé de constituer un nouveau cabinet, ce qui indique une tendance du conflit à évoluer vers la détente (24 *novembre*).

Le parlement égyptien fait appel à la Société des Nations (25 *novembre*). *Toutefois, la protestation n'émanant pas du gouvernement, ne sera pas considérée comme un document officiel.*

Deux compagnies soudanaises se mutinent à Khartoum, dans la soirée du 27. *Les troupes britanniques viennent à bout de la révolte.*

La politique intérieure française. — *Le journal* l'Œuvre *publie, d'après la revue* Europe, *des notes posthumes de M. Georges Louis, ancien ambassadeur de France en Russie, mettant en cause M. Poincaré qui est représenté comme ayant une part de responsabilité dans le conflit de* 1914 (16 *novembre*).

*M. Poincaré proteste, dans une lettre à l'*Agence Havas. *MM. Pichon, Dæschner, Paléologue et Jules Cambon adressent également à la presse des démentis* (17 *novembre*).

— *Le Sénat amnistie MM. Caillaux et Malvy. Il amnistie également, malgré lui, M. Charles Maurras. Au cours des débats, M. Poincaré prononce ces paroles qui soulèvent un vif étonnement : « Il n'est pas venu à ma connaissance personnelle un acte qui, de la part de M. Malvy, dénonçât un manque de patriotisme »* (18 *novembre*).

— *Le même jour, les Chambres votent un crédit de* 650 000 *francs pour le transfert de la dépouille de Jaurès au Panthéon.*

— *Le général allemand von Nathusius est condamné pour vols pendant la guerre à un an de prison par le Conseil de guerre de Lille* (20 *novembre*). *Il est gracié peu après à la demande de M. Herriot et remis en liberté* (26 *novembre*).

— *Le projet d'emprunt Morgan est voté par les Chambres* (21 *novembre*).

— *La dépouille de Jaurès est déposée au Panthéon. Les communistes profitent de l'occasion pour mobiliser et déployer dans les rues de Paris un important cortège révolutionnaire* (23 *novembre*).

— *MM. Georges Lecomte. Emile Picard et Albert Bernard sont élus membres de l'Académie française* (27 *novembre*).

— *Le général Sarrail est nommé haut commissaire en Syrie.*

Angleterre. — *Le gouvernement britannique demande à la S. D. N. de surseoir afin qu'il ait le temps de se faire « une opinion réfléchie » sur le protocole de Genève* (20 *novembre*). *Par le fait même, la conférence du désarmement se trouve retardée.*

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XIX — Octobre-Décembre 1924

Louis ARQUÉ	*Stockholm et la vie suédoise.*	53	13
—	*La Suède des légendes*.....	713	18
André BEAUNIER.....	*Julie ou les périls de la sensibilité.* I.....	641	18
René BENJAMIN	*Valentine ou la folie démocratique.* III.....	11	13
—	— (fin)	149	14
Charles de BORDEU....	*François de Port-Hault* (roman). II.....	78	13
— ...	— III.....	194	14
— ...	— (fin).....	326	15
Roger DUMON.....	*Le Problème d'Alsace*.....	185	14
Francis JAMMES.....	*Les Robinsons basques.* I..	257	15
—	— II.	394	16
—	— (fin).	513	17
André LE BRETON	*Pierre Loti, poète de la nostalgie*	570	17
Xavier de MAGALLON..	*A la première pierre* (poème).	179	14
Lucien ROMIER.....	*L'État, gardien sans consigne*.....	666	18
André MAUROIS.....	*Entretien sur le Commandement*	129	14
Charles MAURRAS	*L'Art du Poète*.....	385	16
A. PILENCO.....	*La Tactique de la IIIe Internationale*	460	16
Antoine REDIER.....	*Tocqueville et la Révolution.*	536	17

Jacques MARITAIN.....	*Descartes ou l'incarnation de l'Ange*	685	18
Jacques ROUJON.....	*Anatole France et la Révolution*	294	15
—	*Anatole France et l'Ordre*...	436	16
Jean SEGRESTAA.....	*Pour les Nymphes* (poèmes).	318	15
Pierre TERMIER..... de l'Académie des sciences.	*Une visite au Grand Cañon du Colorado*	553	17
André THÉRIVE.....	*La Poésie française au quinzième siècle*.....	63	13
Georges VALOIS	*Philosophie de la victoire*...	415	16
XXX.....	*La Détresse de notre armée victorieuse*	1	13
XXX.....	*L'Aspect inconnu de la conférence de Londres*.....	280	15
★★★.....	*La Nouvelle Hélène* (roman). I	590	17
—	— II.....	725	18

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

René Johannet	*Après Londres, après Genève*.....	221	14
—	*Le travaillisme et la décomposition européenne*	357	15
—	*Brelan d'élections*.....	479	16
—	*Le redressement du fascisme*.....	614	17
—	*Les Soviets et leur déchéance économique.*	751	18
Lucien Bec.....	*Les difficultés de l'Angleterre en Asie.*	98	13
E. Gascoin.....	*La psychologie de Lénine*.....	227	14

LES LETTRES

Pierre du Colombier	*Correspondance entre Schiller et Gœthe.*	237	14
François Fosca.....	*Les Délices de l'Italie*.....	112	13
René Grousset.....	*Pierre Benoît, historien et poète : la Châtelaine du Liban*.....	489	16
Robert Kemp.....	Livres nouveaux : *Naples au baiser de feu; les Frères Durandeau; le Chèvrefeuille; les Derniers plaisirs*.....	764	18
Pierre Lafue	*L'oubli du « concept » de littérature*...	103	13
Marie-Louise Pailleron..	*La petite maison de Chelsea*.....	363	15
Henri Rambaud.....	*Le premier livre de Marcel Proust*....	232	14
—	*Un nouveau roman de l'adolescence*...	485	16
—	*Une psychologie du chef*.....	620	17
André Thérive.....	*Les poèmes de Louis Le Cardonnel*.....	757	18

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy.....	*Souvenirs d'un émigré*.....	768	18
Jean Longnon.....	*L'illustration d'une Histoire de France.*	628	17

LES SCIENCES

Alphonse Berget.....	*Les « amateurs » de science*.....	243	14
Albert Marey.....	*L'état actuel du problème de l'évolution.*	114	13

LES BEAUX ARTS

André Cœuroy.....	*« Les Trois Vagues » de Charles Bordes.*	369	15
—	*Gabriel Fauré*.....	631	17

LA PHILOSOPHIE

René Kremer	*Saint Thomas à la Sorbonne*.....	492	16

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***.....	*M. Pol Neveux*.....	120	13
—.....	*M. André Antoine*.....	248	14
—.....	*M. Alexandre Israël*.....	372	15
—.....	*M. Raoul Ponchon*.....	502	16
—.....	*M. Jacques-Louis Dumesnil*.....	634	17
—.....	*M. Edmond Picard*.....	774	18
Lucien Dubech.....	*Le théâtre : La guitare et le jazz-band..*	124	13
—	*Le théâtre : le Geste*.....	252	14
—	*Le théâtre : à propos de « l'École des femmes »*.....	380	15
—	*Le théâtre : la Galerie des Glaces; Ysabeau*.....	506	16
—	*Le théâtre : A l'ombre du mal*.....	636	17
—	*Le théâtre : Chacun sa vérité*.....	777	18
Robert Kemp	*La fin de M. Bergeret*.....	375	15

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31646.